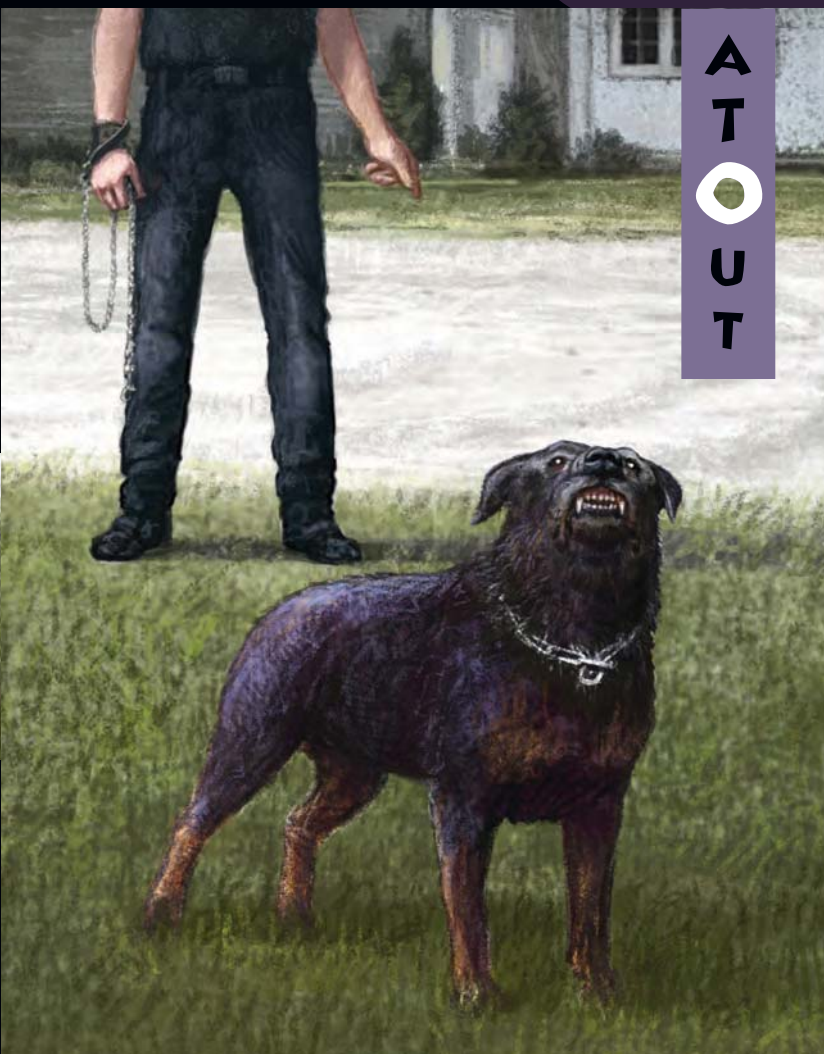


NORAH McCLINTOCK

DERNIÈRE CHANCE

A
T
O
U
T



DERNIÈRE CHANCE

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

McClintock, Norah

[Last chance. Français]

Dernière chance

(Collection Atout; 131. Policier)

Traduction de: Last chance.

Pour les jeunes de 10 ans et plus.

ISBN 978-2-89647-285-7

I. Vivier, Claudine. II. Titre. III. Titre: Last chance. Français.

IV. Collection: Atout; 131. V. Collection: Atout. Policier.

PS8575.C62L3814 2010

jC813'.54

C2010-941304-0

PS9575.C62L3814 2010

Nous remercions le gouvernement du Canada de son soutien financier pour nos activités de traduction dans le cadre du Programme national de traduction pour l'édition du livre.

Les Éditions Hurtubise bénéficient du soutien financier des institutions suivantes pour leurs activités d'édition:

- Conseil des Arts du Canada;
- Gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ);
- Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC);
- Gouvernement du Québec par l'entremise du programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres.

Éditrice jeunesse: Sandrine Lazure

Conception graphique: Mance Lanctôt

Illustration de la couverture: Bernard Duchesne

Mise en page: Martel en-tête

Titre original: *Last Chance*

Copyright © 2006 de Norah McClintock

Édition originale publiée au Canada par Scholastic Canada Ltd

Copyright © 2010

Éditions Hurtubise inc. pour l'édition en langue française

ISBN: 978-2-89647-285-7

Dépôt légal: 3^e trimestre 2010

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bitliothèque et Archives du Canada

Diffusion-distribution au Canada: Diffusion-distribution en Europe:

Distribution HMH

1815, avenue De Lorimier

Montréal (Québec) H2K 3W6

Téléphone: 514 523-1523

Télécopieur: 514 523-9969

www.distributionhnh.com

Librairie du Québec/DNM

30, rue Gay-Lussac

75005 Paris FRANCE

www.librairieduquebec.fr

Imprimé au Canada

NORAH McCLINTOCK

DERNIÈRE CHANCE

*Traduit de l'anglais par
Claudine Vivier*



NORAH McCLINTOCK

Née à Montréal, Norah McClintock habite aujourd'hui à Toronto où elle travaille comme éditrice pigiste. *Fausse identité*, *Cadavre au sous-sol*, et *Crime à Haverstock* ont reçu, dans leur version originale, le Prix Arthur-Ellis du meilleur roman policier pour la jeunesse. *Dernière chance* est le huitième livre de la romancière traduit et publié par les Éditions Hurtubise.

CLAUDINE VIVIER

Née en France, Claudine Vivier est établie au Québec depuis une trentaine d'années et travaille comme traductrice professionnelle depuis 1985. Déjà finaliste pour le prix de Gouverneur général dans le domaine de la traduction, elle se spécialise dans les albums pour enfants et les romans jeunesse.

*À l'ami des chiens que je préfère
Lui qui n'a pas de chien*

1

Mon père rigole. Il a le sourire fendu jusqu'aux oreilles depuis qu'il a mis le pied dans le poste de police. Je commence à regretter de l'avoir appelé. Mais avais-je le choix? Je suis en état d'arrestation. Je pouvais appeler soit mon père — un ex-policier qui connaît par conséquent un tas d'anciens collègues ainsi que tous les secrets des procédures d'arrestation et (j'espère) de libération —, soit ma mère, une avocate criminaliste qui a défendu bien des gens ayant des démêlés avec la justice.

J'ai choisi mon père pour la simple raison que contrairement à ma mère, il ne panique pas chaque fois qu'il m'arrive un pépin. C'est vrai que ses blagues continuelles peuvent taper sur les nerfs et si vous voulez mon avis, certains aspects de ma... disons... mésaventure le réjouissent un peu trop à mon goût. Mais j'ai la certitude qu'il va prendre les choses en mains et me ramener à la maison sans trop d'histoires.

Malheureusement, mon ami Billy — à qui je dois mon arrestation — a décidé de me faire une immense faveur.

Il a appelé ma mère.

Elle vient de faire irruption dans le poste de police, affichant à la fois le professionnalisme de l'avocate efficace — même si nous sommes samedi, elle a rencontré un client — et une inquiétude toute maternelle. Elle balaie la salle du regard à ma recherche et ses yeux s'arrêtent sur mon père, qu'il est impossible de manquer à cause de sa taille immense. Sans compter ce sourire hilare...

Ma mère paraît contrariée de le voir. Mes parents se sont séparés il y a quelques années. Ma mère dit qu'elle a tourné la page. Mon père, lui... ou il est encore amoureux d'elle, ou il est en train de nous infliger la blague la plus longue de l'histoire.

Ma mère secoue la tête avant de s'approcher du sergent de service à l'accueil. Celui-ci lui dit quelque chose puis indique d'un signe de tête une femme à la mine sombre postée à l'autre extrémité de la pièce, le plus loin de moi possible. Je la comprends. Ma mère jette un coup d'œil vers la femme, puis redresse les épaules, durcit ses traits et se dirige vers mon père et moi au pas de charge. Elle braque ses yeux sur moi, et sur moi seule.

— *Arrêtée ?* Toi, Robyn ? Vraiment ?

Mon père pouffe de rire.

— Détends-toi, Patti, dit-il, ce qui, comme d'habitude, a pour effet d'enrager ma mère.

Elle déteste qu'on l'appelle Patti. Elle ne cesse de rappeler à mon père, généralement en serrant les dents, que son nom est Patricia.

— C'était un accident, ajoute-t-il.

— Ta fille se fait arrêter et tu trouves ça drôle ?

— Tu dois bien admettre que... commence mon père.

— Ce n'est pas drôle, papa, dis-je pour la millième fois.

Ma mère se tourne vers moi.

— Raconte-moi exactement, à ta façon, ce que tu as fait à cette femme.

— Je ne lui ai rien fait. Je veux dire, je n'ai rien fait *exprès*. Papa a raison, c'était un accident.

— Robyn, la police n'arrête pas les gens pour des accidents. Que s'est-il passé ?

— J'étais à un rassemblement...

— Une *manifestation*, interrompt mon père.

— Une manifestation *pacifique* !

Je lui lance un regard noir et me tourne vers ma mère.

— Nous protestions contre les tests pratiqués sur les animaux.

— Pacifique... répète ma mère. Peux-tu me dire comment il se fait que tu aies fracassé une vitrine au cours d'une manifestation *pacifique* ?

Oh, oh ! Le sergent a dû la mettre au courant. À moins que ce soit Billy, au téléphone.

— Eh bien, disons qu'en principe...

— La vitrine est-elle brisée, oui ou non ? coupe ma mère.

Quand il s'agit d'interroger quelqu'un, ma mère est avocate jusqu'au bout des ongles. Elle

n'aime pas les réponses évasives. Elle n'aime pas les réponses ambiguës. Elle veut des faits, pas des justifications.

— Oui, la vitrine a été brisée. Mais c'est une histoire compliquée.

Ma mère attend.

— J'essayais d'empêcher Billy de...

Je m'arrête, au cas où Billy ne lui aurait pas tout raconté... Je ne tiens pas à ce qu'il ait des ennuis.

— Tu comptes mettre ça sur le dos de Billy ? me demande ma mère.

Ah, il n'a pas dû tout lui dire. Mais pourquoi ? Ma mère l'aime bien — qui n'aime pas Billy ? — et il le sait. Ce gentil végétarien, cette bonne âme qui ne ferait jamais de mal à une créature vivante, qu'elle ait deux ou quatre pattes.

— Ce n'est pas mon intention, maman.

J'avais songé à attirer l'attention de ma mère sur le fait que j'étais à la manif uniquement parce que Billy m'avait cassé les pieds pour que j'y aille, et que tout a commencé quand j'ai voulu l'empêcher de lancer quelque chose — un projectile... disons... déplaisant — sur un des gardiens de sécurité de l'immeuble de bureaux devant lequel nous manifestions. Mais je comprends à présent que ce n'est pas une bonne idée.

— Ce sont des choses qui arrivent, maman. Nous n'avions rien contre la boutique de cette dame. Elle avait seulement le tort de se trouver

à côté du siège de l'entreprise de cosmétiques contre laquelle nous protestions. Et ce garde de sécurité s'est mis à nous bousculer. Il devenait vraiment brutal, maman.

— Oh! Tout est de la faute d'un garde de sécurité qui faisait simplement son travail, c'est ça?

Ma mère déteste la dérobade et le refus d'assumer ses responsabilités.

— Je ne pense pas que Robbie veuille blâmer qui que ce soit, intervient mon père. Elle essaie simplement d'expliquer ce qui s'est passé.

Ma mère le foudroie du regard.

— Elle a quinze ans, Mac. Elle n'a plus besoin que tu viennes à son secours.

À vrai dire, je suis contente qu'il le fasse. Je poursuis ma déposition... euh... mon explication.

— Je tenais une des perches de cette grande banderole que Billy et ses amis ont fabriquée. Quand j'ai vu ce que Billy s'apprêtait à faire, je n'ai pensé qu'à l'arrêter avant que *lui* fasse une bêtise.

À l'expression qu'affiche ma mère, je devine qu'elle a du mal à croire que Billy puisse faire des bêtises.

— Alors j'ai allongé le bras et j'ai réussi à lui arracher le sac de plastique.

À peine ai-je mentionné le sac que mon père recommence à pouffer. Il doit faire tout son possible pour se retenir de hurler de rire

— la maîtrise de soi n'est pas son fort, au dire de ma mère. J'essaie de faire comme s'il n'était pas là.

— Je sais bien qu'on aurait pu croire que je visais la vitrine avec la perche. Je sais bien qu'on aurait pu croire que je voulais la défoncer. Mais ce n'est pas ce que j'avais l'intention de faire. Je le jure. Tu me connais, maman. Jamais je n'aurais fait une chose pareille.

Elle a l'air d'en douter. Merci pour le vote de confiance, maman.

— En tout cas... la vitrine a volé en éclats et une femme est sortie de la boutique — la gérante — et s'est mise à crier après moi. J'étais si surprise que j'en ai oublié que j'avais encore le sac dans la main...

Mon père réprime un fou rire.

— Elle m'a empoignée, je ne m'y attendais pas et... disons que le sac m'a échappé.

Mon père s'esclaffe encore.

Ce n'était pas de ma faute si le sac n'était ni résistant ni bien scellé, mais je me garde de le dire à ma mère. Elle va encore m'accuser de vouloir me disculper.

— Je ne l'ai pas fait exprès, maman.

Elle m'observe un long moment.

— Allons-y, ordonne-t-elle.

J'écarquille les yeux.

— On s'en va ?

Une vague de soulagement me submerge. Je meurs d'envie de filer d'ici.

— Non, on va discuter avec la plaignante, répond ma mère. Tenter de négocier quelque chose.

— Bonne idée, dit mon père. Allons voir ce que nous pouvons faire.

— *Nous?* lance ma mère. Je crois que je peux m'en tirer toute seule, Mac.

Traduction: *Reste en dehors de ça, Mac.*

— Tu es sûre? lui répond mon père, qui fixe par-dessus la tête de ma mère la femme à la mine toujours aussi renfrognée qui est postée à l'autre extrémité de la pièce. J'ai pas mal d'expérience en...

Ma mère se hérisse.

— J'ai *moi aussi* pas mal d'expérience! Viens, Robyn!

Je regarde mon père. Il hausse les épaules et se tait. J'emboîte le pas à ma mère qui traverse la salle en direction de la femme qui me lance des regards noirs.

Ma mère lui adresse un sourire et se présente. L'autre ne lui rend pas son sourire. Ma mère me pousse alors du coude et je débite mes excuses. Une fois que j'ai terminé, ma mère déclare que tout ça n'est qu'un accident malheureux, sans que la femme semble le moindrement attendrie. Je peux la comprendre. Je ne décolérerais pas moi-même pendant une semaine si quelqu'un m'avait balancé le projectile que j'ai lâché sur elle.

— Si vous retirez votre plainte, Robyn fera de son mieux pour réparer sa bêtise, reprend ma mère.

Même si cela ne constitue pas le principal de sa pratique, ma mère s'occupe parfois d'affaires impliquant de jeunes contrevenants. Bien souvent, elle parvient à négocier des mesures de rechange... Elle y excelle.

— Robyn travaillera à votre magasin. Gratuitement, propose ma mère.

La femme recule d'un pas. De toute évidence, elle ne veut pas voir de vandale — ou pire encore — à proximité de sa boutique.

— Ou bien elle peut faire du travail bénévole dans la communauté, s'empresse d'ajouter ma mère.

Je dois admettre qu'elle ne ménage aucun effort pour me sortir de là.

— Y a-t-il un organisme de charité qui vous tient à cœur? Robyn serait plus qu'heureuse d'y donner de son temps. N'est-ce pas, Robyn?

J'acquiesce d'un hochement de tête. À vrai dire, j'ai plutôt honte de ce qui s'est passé. Honte d'avoir été enfournée à l'arrière d'une voiture de police, honte que la première personne à qui j'ai parlé en arrivant au poste soit un sergent ami de mon père qui n'en croyait pas ses yeux quand il m'a vue. J'accepterais n'importe quoi pourvu que cela me permette de sortir d'ici et d'oublier toute cette histoire.

Finalement, *Dieu merci* (j'ignore encore ce qui m'attend), la femme répond qu'elle soutient un organisme de charité.

— Parfait, dit ma mère. Lequel ?

— Un refuge pour animaux.

Je m'efforce de garder le sourire. Après tout, cette femme a vu sa vitrine fracassée et ses vêtements ruinés, tout ça grâce à moi. Grâce à Billy, plutôt, Billy dont j'ai voulu empêcher l'arrestation. La dame sent encore vaguement mauvais — même si elle s'est lavée et changée —, mais elle est prête à m'accorder une chance. Mieux vaut paraître aussi reconnaissante que possible.

— Vous voulez parler d'un refuge qui recueille des chiens ?

— Des chiens, des chats, des lapins, les pensionnaires habituels, me répond la femme.

— Je pense que Robyn pencherait pour un autre genre d'organisme, intervient ma mère sur un ton optimiste, certaine de pouvoir en arriver à un accord. Elle n'est pas très à l'aise avec les chiens, précise-t-elle.

— Ah bon ? Quel dommage ! réplique l'autre sur un ton dépourvu de toute empathie. Elle préférerait peut-être qu'on lui prenne ses empreintes digitales et sa photo avant de comparaître en cour ?

Ma mère ne prend même pas la peine de me consulter du regard avant de répondre.

— Mais bien entendu, elle sera ravie de travailler au refuge, si c'est ce que vous désirez.

— C'est ce que je veux, répond l'autre. J'aurais pourtant cru que quelqu'un qui descend dans la rue pour exiger qu'on traite correctement les animaux aimerait à tout le moins les animaux en question.

J'ai l'impression qu'elle vient de marquer un point.

Ma mère accepte: je travaillerai bénévolement au refuge le reste de l'été. Je pousse un gémissement. Ma mère et la femme se tournent aussitôt vers moi. Je me force à sourire, même si ce *bénévolat* signifie renoncer à ce que j'avais initialement prévu pour le reste des vacances, à savoir passer trois semaines dans un chalet dans le nord en compagnie de Morgan, ma meilleure amie. Je vois mes projets s'évaporer comme la rosée un matin de juillet. Ma mère s'empresse de rédiger une entente écrite que la commerçante et moi signons. La femme déclare qu'elle va parler à la présidente du comité de collecte de fonds du refuge — une bonne amie à elle — qui prendra toutes les dispositions nécessaires. Elle annonce à ma mère qu'une personne du refuge me téléphonera plus tard dans la journée pour m'informer des détails pratiques.

Et me voilà libre.

Libre et condamnée.



— Tu ne pourras pas venir ici du tout? s'exclame Morgan quand je l'appelle en soirée pour la mettre au courant.

Elle semble encore plus déçue que moi.

— Désolée. Ou bien j'acceptais le travail bénévole, ou bien la femme portait plainte. Et si elle l'avait fait, j'aurais probablement aussi écopé de travaux communautaires. Comme ça, au moins, j'évite de me retrouver avec un casier judiciaire.

Quand je précise dans quel organisme je vais faire du bénévolat, Morgan se met à rire — un peu plus longtemps que nécessaire à mon goût.

Billy, qu'il en soit loué, ne trouve pas ça drôle, lui. Il m'appelle et se confond en excuses. Lamentable.

— Je n'avais pas l'intention de lancer le sac sur le gardien, dit-il. Il n'était même pas à moi, ce sac. Il était à Evan. C'était l'idée d'Evan. Il disait que c'était un bon moyen de faire parler de nous. Quand j'ai compris qu'il avait réellement l'intention de le lancer, je le lui ai pris, tu sais, pour lui éviter des problèmes...

— *Quoi?*

Je n'en crois pas mes oreilles. Je lui ai moi-même pris des mains, ce fichu sac, à Billy, pour lui éviter d'être arrêté, et c'est en fait à Evan Wilson que j'ai sauvé la mise! Et quelle a été ma récompense? Je me suis fait arrêter! Tout ça pour un gars que je n'aime même pas. Evan

fait partie de ces militants ultra-zélés qui s'appliquent à culpabiliser les autres pour tout.

— Mais je croyais que...

— Jamais je n'aurais fait une chose pareille, me coupe Billy. Je ne suis pas comme Evan. Tu le sais.

Il aurait dû dire plutôt: «tu devrais le savoir». C'est vrai que Billy est capable de protester haut et fort pour une cause qui lui tient à cœur, mais jamais il ne maltraiterait une autre créature — y compris un être humain. Il n'est pas non plus du genre à vandaliser la propriété d'autrui. Billy est un partisan de la raison, de la persuasion et de la sensibilisation.

— Dans ce cas, c'est Evan qui doit me présenter des excuses, lui dis-je.

— En fait, il t'admire pour ton geste.

De mieux en mieux!

— Il est persuadé que tu allais lancer le sac. Il m'a dit que tu l'avais impressionné. Il m'a dit aussi qu'il n'aurait jamais cru ça de toi — à cause de tes parents, tu sais — et qu'il avait radicalement révisé son jugement à ton égard.

Allons bon!

— L'autre raison de mon appel...

Il se tait, apparemment mal à l'aise. Si nous étions face à face, je parie qu'il aurait le visage écarlate et qu'il éviterait de me regarder dans les yeux.

— Evan se demandait... il m'a demandé si je pouvais savoir si tu...

— Pas question, Billy.

— Mais je... bégaie-t-il. Je...

— Si tu cherches à savoir si ça m'intéresse de sortir avec Evan, la réponse est non. Bon sang, Billy, comment oses-tu même poser la question ?

— Je suis désolé, répond-il.

Il l'est sincèrement, je n'en ai aucun doute.

— Je suis désolé pour tout, Robyn. Surtout pour cette histoire de travaux communautaires.

Je lui dis de ne pas s'en faire, mais c'est uniquement parce qu'il est mon meilleur ami.

2

— Si tu veux mon avis, me dit mon père le lundi matin, ta situation a quelque chose d'ironique.

Je ne veux pas de son avis. Mais mon père est du genre à le donner volontiers. Sans même qu'on ait à le demander.

Il est assis devant l'immense table en chêne qui trône dans la section salle à manger du loft où il habite. Ce loft se trouve dans une ancienne manufacture de tapis située dans un quartier autrefois miteux et devenu aujourd'hui branché. Le rez-de-chaussée est occupé par un restaurant gastronomique des plus populaires, *La Folie*. Le premier étage compte six appartements et mon père occupe tout le deuxième étage. Il est propriétaire de l'immeuble. Il en a hérité d'un oncle avant ma naissance, l'a laissé en l'état pendant des années, puis l'a converti après avoir pris sa retraite de la police il y a quelques années. Il pourrait très bien vivre des loyers qu'il empoche. Il le pourrait, mais ne le fait pas.

— Et qu'est-ce que ma situation a d'ironique, exactement ?

— Eh bien, tu es allée protester contre l'expérimentation de produits cosmétiques sur des animaux, c'est bien ça ?

— C'est ça.

— Et plus précisément contre l'expérimentation sur les chiens et les chats, pas vrai ?

Je hoche la tête. Je devine où il veut en venir.

— On prend fait et cause pour la gent canine, on y mélange un peu de crotte de chien et qu'est-ce qu'on obtient ? Ma fille qui a la phobie des chiens se retrouve littéralement jetée aux chiens !

À voir son sourire en coin, je l'imagine très bien aller raconter cette histoire à tous ses amis. Je suis persuadée qu'il trouvera un bon prétexte pour en régaler ses locataires du premier étage. Il va probablement faire la tournée des tables à *La Folie*, au rez-de-chaussée. Mon père est d'avis que lorsqu'on connaît une bonne histoire, on a pratiquement l'obligation d'en faire profiter les autres, même s'il s'agit de parfaits étrangers.

— Tu trouves ça ironique, papa. Moi, j'estime que c'est de ta faute.

Il hausse un sourcil et repose sa tasse de café.

— *Ma* faute ?

— Tu dis toujours qu'une personne doit défendre une cause.

Mon père défend la loi et l'ordre. Depuis qu'il a pris sa retraite de la police, il gère sa

propre agence privée de sécurité et ses affaires sont florissantes. Pour ma part, je défends les droits des animaux — entre autres choses. J'estime que toutes les créatures vivantes méritent le même respect sur notre planète. Je ne crois pas que les animaux appelés êtres humains aient plus d'importance ou soient supérieurs aux autres animaux. C'est pourquoi je suis végétarienne. C'est aussi pourquoi je m'oppose aux traitements cruels à l'endroit des animaux. De tous les animaux. Même les chiens. Après tout, on ne peut pas s'opposer à l'empiètement par les humains des habitats naturels des lions, des tigres et des grizzlys (ce qui est mon cas) tout en jugeant parfaitement normal de rendre aveugle ou même de tuer un chien en l'exposant à de fortes doses de produits chimiques pour tester des teintures capillaires ou du mascara. C'est vrai, j'ai une peur bleue des chiens — ils me terrifient. Mais je ne leur veux pas de mal pour autant. « Vivre et laisser vivre », voilà mon credo. Je ne suis pas toujours certaine, en revanche, que le prétendu meilleur ami de l'homme partage cette opinion.

Il y a des gens, des amoureux de l'espèce canine comme Morgan, Billy et mon père, qui attribuent ma très grande nervosité en présence de chiens à un traumatisme subi durant l'enfance. Ils ont raison. J'ai été traumatisée. Ils estiment que je dois apprendre à surmonter cette phobie. Ils ont beau jeu. Ils n'ont pas été attaqués par un berger allemand à l'âge de huit

ans. Si je me fie à mes souvenirs et si j'en crois ce qu'on m'a raconté, je n'avais rien fait pour provoquer cette attaque. Et elle m'a terrorisée. J'ai abouti à l'urgence de l'hôpital où on a fait des points de suture à une certaine partie de mon anatomie... sur laquelle il m'a été impossible de m'asseoir pendant presque toute une semaine. De là me vient cette habitude de dormir sur le ventre, que je n'ai jamais perdue.

Il y a d'autres personnes, ma mère par exemple, qui considèrent mon aversion pour les gros chiens à l'air féroce comme une de mes plus admirables qualités. Ma mère appelle ça du bon sens. Elle s'oppose farouchement à ce que les gens gardent ce qu'elle estime être des chiens méchants. Bien entendu, cela peut s'expliquer par le traumatisme qu'elle-même a subi en voyant le berger allemand planter ses crocs dans mon postérieur. Elle raconte qu'elle a dû le frapper deux fois avec son sac pour lui faire lâcher prise, et qu'il a fallu que le propriétaire du chien — qui se tenait à l'autre bout du parc quand l'attaque s'est produite — intervienne. Ma mère l'aurait bien frappé lui aussi, mais même si cet incident s'est produit avant qu'elle entame ses études de droit, elle savait déjà faire la différence entre la légitime défense et les voies de fait.

Et pour ce qui est de mon travail au refuge, je ne me fais aucune illusion. Je sais bien quel genre de chiens aboutissent là — ceux dont

personne ne veut. Les chiens à problèmes. Mon père le sait lui aussi, malgré qu'il trouve comiques les mauvais tours que nous joue la vie — que *me* joue la vie, plus exactement. Ce doit être parce qu'il le sait qu'il se montre si prévenant à mon égard pendant le trajet en voiture jusqu'au refuge. Contrairement à l'habitude, il n'insiste pas pour m'infliger à plein volume son rock tonitruant des années 70 sur le lecteur de CD de sa Porsche — le stéréo de Mac monté sur roues, comme maman a baptisé son véhicule. Il m'offre au contraire de sélectionner une musique à mon goût et ne proteste pas quand je choisis celle du silence. Pas la chanson de Simon and Garfunkel, non, le vrai silence.

L'image de la gueule féroce du berger allemand hante mon esprit tandis que mon père gare l'auto sur le terrain de stationnement du refuge. Celui-ci est situé en périphérie de la ville, au milieu de terrains vagues brûlés par le soleil et hérissés de pancartes « À vendre ». Mon père éteint le moteur de sa Porsche et se tourne vers moi. Il n'a jamais reculé devant rien dans la vie et quand il débite un discours sur la nécessité de vaincre ses peurs, on sait qu'il parle en toute connaissance de cause. Il a peut-être des défauts — et ma mère a ses théories favorites sur le sujet —, mais ce n'est pas un hypocrite. Il n'est pas non plus totalement insensible. Il regarde le long bâtiment bas et tentaculaire qui miroite dans la chaleur de ce début du mois d'août et fronce les sourcils.

— Tu es sûre que ça va aller, Robbie ?

— Ne t'inquiète pas, ça va.

À vrai dire, ça ne va pas du tout. J'ai la frousse. Mais je répète intérieurement la phrase que je me suis répétée cette nuit pour tenter de me convaincre : je n'ai rien à craindre. Comme la commerçante l'avait promis, la directrice du refuge m'a appelée hier soir. Elle m'a dit que j'allais travailler sur un ordinateur et que je n'aurais aucun contact avec les chiens. Elle m'a également assuré — quand je lui ai posé la question — que les chiens étaient enfermés dans leur chenil et qu'ils n'en sortaient qu'accompagnés par un bénévole ou un membre du personnel. Je dois donc m'attendre à une situation à faible risque, comme dirait mon père.

Je descends de l'auto, contemple le bâtiment inconnu et ravale la boule qui me serre la gorge.

J'entends le léger bruit de l'ouverture automatique d'une vitre d'auto.

— Hé ! lance mon père qui me fait signe en repliant son index.

Je m'approche de sa portière pour aussitôt sentir la fraîcheur de l'air climatisé à l'intérieur de l'habitacle. Mon père me fait encore signe et je me penche vers lui. Il pose un baiser sur ma joue.

— Tu vas très bien t'en tirer, me dit-il. Ce n'est que du travail de bureau. C'est toujours pareil, le travail de bureau. Tu auras peut-être à t'ajuster aux politiques internes de la boîte.

On va peut-être te piquer ton sandwich dans le frigo. Mais rien de plus grave, d'accord ?

Je sens la sueur me dégouliner dans le dos. Je lui adresse un pauvre sourire.

— Bonne fille ! Tu verras, tout ira comme sur des roulettes. Dis-moi, quel est le pire qui puisse t'arriver ?

J'ai la réponse à sa question dès que sa voiture a disparu de mon champ de vision.

3

Je me dirige vers l'entrée principale du refuge et me retrouve face à la gueule hérissée de dents d'une bête massive et toute noire aux yeux féroces qui annonce: «Né pour mordre!»

Pour mon malheur, il s'avère que j'en connais tout un rayon sur les chiens méchants. Je ne peux pas m'en empêcher, c'est une obsession. Je sais, par exemple, qu'on enregistre près de cinq millions de cas de morsures de chien *par année* aux États-Unis seulement. Je sais que dans un million de cas, ces morsures sont graves et que vingt personnes en meurent *chaque année*. Je sais que plus de la moitié des victimes n'ont pas dix-huit ans, que la plupart des enfants défigurés en Amérique du Nord le sont à cause des morsures de chien, et que si la population de chiens a augmenté de deux pour cent au cours des dix dernières années, le nombre de cas rapportés de morsures a grimpé, lui, de trente-sept pour cent. Si bien que chaque fois que je croise un chien sans laisse et non accompagné d'un humain, je réagis exactement comme je le fais à présent face au monstre noir planté devant l'entrée du refuge: je m'arrête net, me force à baisser les yeux et me récite les

règles qu'il faut suivre pour éviter de se faire mordre — des règles que, heureusement, j'ai aussi apprises.

Règle numéro un : toujours présumer qu'un chien qui ne vous connaît pas peut vous considérer comme un intrus ou une menace. En particulier si le chien gronde et n'agite pas la queue, je dis bien « n'agite pas la queue ».

Règle numéro deux : ne jamais tourner le dos au chien pour se mettre à courir. Par instinct de chasse, le chien s'élancera à votre poursuite pour vous attraper — et vous traiter comme un jouet en caoutchouc.

Règle numéro trois : si vous voyez approcher un chien susceptible de vous attaquer (comme une bête noire et massive aux yeux féroces et à la gueule hérissée de dents qui annonce : « Né pour mordre ! ») restez immobile, les bras le long du corps, et évitez de regarder le chien dans les yeux. Quand le chien se désintéresse de votre personne (exauçant ainsi vos prières), reculez lentement jusqu'à ce qu'il soit hors de vue. Ne montrez jamais que vous avez peur.

Règle numéro quatre : si le chien attaque (chaque fois que j'imagine cette éventualité, j'ai les genoux en compote, ce qui a l'avantage de m'empêcher de faire demi-tour pour prendre la fuite), lancez-lui votre veste, votre sac, votre bicyclette (c'est bien écrit dans le bouquin que j'ai lu : votre bicyclette !) ou tout ce que vous avez sous la main pour le tenir à distance.

Finalement, règle numéro cinq: si vous tombez ou que le chien vous jette à terre, roulez-vous en boule et protégez vos oreilles de vos mains. Ne bougez pas. Ne criez pas. Ne roulez pas sur vous-même. Cela, paraît-il, ne fait qu'exciter le chien davantage.

Me voilà donc devant les murs d'un refuge pour animaux, un établissement théoriquement rempli de personnes qui non seulement aiment les animaux, mais savent aussi les maîtriser. Apparemment, pas une parmi elles n'a la bonne idée de regarder par la fenêtre. Personne ne me voit. Personne ne vient à mon secours.

Planté devant moi, le chien me bloque le passage en grondant. Je réprime mon envie d'appeler (de hurler) à l'aide et ne bouge pas d'un pouce, conformément à la règle numéro trois. Mes mains pendent au bout de mes bras, immobiles. Je ne tiens pas à ce que le chien prenne mes doigts pour de juteuses saucisses. Je garde les yeux rivés au sol parce qu'il paraît que fixer un chien agressif dans les yeux équivaut à gifler un rival avec son gant — le chien va croire qu'on le provoque en duel.

J'attends que le chien se désintéresse de ma personne.

Il ne le fait pas.

Je reste plantée là, osant à peine respirer. Je tente de repousser les idées de meurtre qui me viennent quand je repense à Billy et à sa manifestation pacifique en m'efforçant plutôt de méditer, de devenir zen, de m'imaginer en

statue de granit. Je me répète que je suis du granit. Je ne peux pas bouger. Je ne vais pas bouger. Et si le chien me mord, je ne saignerai pas. Je n'aurai pas mal. Parce que je suis en granit.

Le chien émet un son que certaines personnes pourraient qualifier d'aboiement, un terme qui ne peut même pas commencer à décrire de quoi il s'agit. Ce n'est ni *wouf! wouf!* ni *ouah! ouah!* C'est un roulement de tonnerre canalisé par un gosier canin. Je sursaute. Et me traite aussitôt d'idiote. *Idiote!* Tu connais les règles. Tu n'aurais pas dû bouger.

Le chien connaît les règles lui aussi. À peine ai-je sursauté qu'il charge.

Une idée me traverse l'esprit comme une comète dans le ciel nocturne : cours!

Cours!

Prends tes jambes à ton cou!

J' imagine aussitôt la brute me prendre en chasse et me rattraper. Je ne bouge pas.

J'essaie de ne pas regarder le chien.

J'essaie de réfréner ma panique.

Le temps s'arrête et je me prends à espérer qu'il ne reprenne jamais son cours, car si cela arrivait, le chien fondrait sur moi.

Un miracle se produit.

Le chien suspend sa course à un mètre de moi et se contente de gronder d'un air menaçant.

Une lueur d'espoir : les règles auraient-elles du bon?

— Orion! lance alors une voix.

Enfin! Un être humain. *Un sauveur!*

— Orion! Ici!

Le chien cesse de gronder. Je me risque à jeter un coup d'œil dans sa direction. Il a tourné la tête vers la personne qui l'a appelé — un adolescent qui ressemble à une réplique humaine de la bête qui me fait face. Il a les cheveux aussi noirs que le pelage du chien. Une cicatrice lui barre la joue droite en diagonale, de la racine du nez jusqu'au lobe de l'oreille. Malgré la chaleur intense de l'après-midi, il porte un tee-shirt noir, un jeans noir et des bottes noires qui auraient leur place sur les repose-pieds d'une moto. Le chien a les yeux rivés sur le garçon mais ne recule pas d'un pouce. Il n'essaie pas non plus d'avancer, ce dont je me réjouis. Il se contente de rester où il est jusqu'à ce que le garçon le rejoigne et accroche une laisse à l'anneau de son collier. Une chaîne. Le genre de laisse que les chiens ne peuvent pas ronger.

À présent que le chien est attaché, je m'autorise à l'examiner soigneusement. Et mes genoux recommencent à flageoler. Cinquante pour cent de crocs, et cent pour cent de muscles qui tirent si fort sur la laisse que les biceps du garçon gonflent sous l'effort. J'espère que celui-ci est aussi costaud qu'il en a l'air.

— Désolé, me dit-il. Il m'a échappé.

— Ce n'est pas grave.

J'ai la voix qui tremble. Comment ça, pas grave? Oui, c'est grave. S'il avait la responsabilité du chien, ce garçon n'aurait jamais dû le laisser filer. D'un autre côté, ses excuses me paraissent sincères et malgré son accoutrement funèbre, il ne manque pas de charme. Ses yeux sont d'un bleu étonnant, qui tire sur le violet. Je n'ai vu qu'une fois dans ma vie des yeux de cette couleur, il y a longtemps, à une époque où rien ne m'intéressait chez les garçons, pas même leurs yeux.

— C'est ton chien?

Le garçon secoue la tête.

— Il est en pension ici, répond-il en indiquant le refuge d'un signe de tête. Mais rassure-toi, il ne t'aurait pas mordue. Orion a l'air plus méchant qu'il ne l'est en réalité.

J'observe le chien et ne suis absolument pas rassurée.

Le garçon gratte le chien derrière les oreilles. L'animal penche la tête comme s'il voulait étirer la surface exposée aux caresses. Le garçon sourit. Le chien s'assoit. Puis il se couche, roule sur le dos, quêtant d'autres câlins. Je les regarde tous les deux et j'ai une impression de déjà-vu. Finalement, le garçon se redresse et me dévisage encore. Il fronce les sourcils.

— Quelque chose ne va pas? lui dis-je.

Il secoue la tête.

— Travailles-tu ici?

Ma question semble le prendre de court, mais j'ai l'impression qu'elle lui fait plaisir.

— Non, répond-il.

— Tu es bénévole, alors ?

Son sourire s'évanouit.

— Pas exactement. Euh... parfois, ajoutez-il après une seconde de réflexion.

Pas exactement ? Que veut-il dire ? Pourquoi « parfois » ? Et pourquoi ai-je cette impression de déjà-vu quand je le regarde ?

— Je m'appelle Nick.

Mon impression devient de plus en plus nette. Je sais à présent avec certitude que je l'ai déjà croisé, mais je ne me souviens plus dans quelles circonstances. Il ne semble pourtant pas le genre de gars qu'on oublie.

— Hé ! lance une voix derrière nous.

Nous nous retournons tous les deux. Un homme trapu aux cheveux coupés en brosse, vêtu d'un jeans décontracté et de ce genre de chemise que portent les hommes plus âgés — une chemise en tricot avec un col — vient d'apparaître à l'angle du pavillon.

— Hé ! D'Angelo ! Arrive, tout le monde t'attend !

D'Angelo ? *Nick D'Angelo* ? Je le regarde avec des yeux ronds se tourner vers l'homme. Puis le souvenir me revient et j'ai l'impression de recevoir un coup de poing dans l'estomac.

« Quelle est la pire chose qui puisse t'arriver ? » m'a demandé mon père.

Il y a tout au plus cinq minutes que j'ai mis les pieds ici et les choses n'ont fait qu'empirer.

Je me demande ce qui m'attend au prochain tournant...

Nick D'Angelo me dévisage encore, les sourcils froncés.

— On s'est déjà rencontrés, non ?

— Euh... je ne crois pas. C'est ma première journée ici.

— Hé! D'Angelo! l'interpelle une nouvelle fois l'homme d'un ton autoritaire.

Nick me jette un dernier regard avant de tourner les talons.

— Au pied, ordonne-t-il au chien.

Je les vois s'éloigner et disparaître derrière le coin du bâtiment. «Pourquoi moi?» me dis-je. Ou plutôt: pourquoi *lui*? De toutes les personnes à qui j'ai eu affaire dans ma vie, pourquoi faut-il que je tombe sur Nick D'Angelo? Et qu'est-ce qu'il fabrique ici? Il ne travaille pas au refuge et il m'a dit qu'il n'était pas *exactement* un bénévole. Peut-être est-il dans la même situation que moi. Peut-être a-t-il été lui aussi *désigné volontaire*, condamné aux travaux communautaires. Vu ce que je sais de lui, la chose n'a rien d'impossible.

Je scrute ma montre. Bravo! J'ai cinq minutes de retard et c'est ma première journée! J'ouvre à la hâte la porte d'entrée et

m'approche de la réception. La femme assise derrière le bureau lève les yeux et m'adresse un sourire.

— J'ai rendez-vous avec Kathy Lennox.

La réceptionniste me demande mon nom et m'invite à m'asseoir. Un moment plus tard, une autre femme fait irruption dans le hall d'entrée. De petite taille, elle est vêtue sans façon d'un léger pantalon d'été et d'un chemisier de coton.

— Robyn ? demande-t-elle en m'adressant un sourire lumineux, la main tendue. Je suis Kathy.

Nous nous serrons la main et elle me présente Cindy, la réceptionniste.

— Je t'emmène cinq minutes faire la tournée des lieux avant de te montrer quel sera ton travail ici.

Je la suis dans ce bâtiment tentaculaire, un véritable labyrinthe de couloirs et de recoins. Kathy me pilote un peu partout et me présente à une foule de personnes dont j'oublie aussitôt le nom.

— Ne t'inquiète pas, me dit-elle. D'ici deux jours, tu connaîtras tout le monde.

Elle me conduit jusqu'à une porte qui donne sur un long couloir. Près du seuil est posé une sorte de bassin plat contenant ce qui semble être de l'eau et dans lequel trempe un paillason. Une serviette mouillée traîne par terre à côté du bassin.

— Nous avons eu une épidémie virale il y a quelques semaines, m'explique Kathy.

Elle plonge ses souliers dans le bassin et les frotte sur le paillason.

— C'est de l'eau de Javel. Quiconque entre dans la section des animaux ou en sort doit désinfecter les semelles de ses chaussures. Nous pensons avoir enrayé l'infection, mais nous allons prolonger les mesures de précaution pendant quelques jours.

Elle me cède la place pour que je suive son exemple. Je comprends à présent pourquoi on m'a conseillé au téléphone de chausser de vieux souliers.

Nous poursuivons notre ronde et Kathy me montre un autre local.

— Notre clinique vétérinaire, m'annonce-t-elle.

Nous passons devant une boutique d'aliments et d'articles pour animaux de compagnie, puis devant une grande buanderie encombrée de machines à laver, de sècheuses à linge et d'étagères où s'empilent des serviettes et, enfin, devant les cuisines où on prépare les repas des pensionnaires. C'est la première fois que je visite un refuge pour animaux. Je n'avais jamais pensé à tout l'équipement qu'il faut prévoir si on veut assurer le bien-être des animaux, les garder en bonne santé et les nourrir convenablement.

Nous tournons à l'angle du couloir et Kathy ouvre une porte.

— Cette pièce servait auparavant de bureau, m'explique-t-elle.

Des cages de métal sont empilées dans toute la pièce. Chacune loge un chaton ou un chat adulte.

— Nous hébergeons trois fois plus de pensionnaires que ce que nos locaux nous le permettent, ajoute Kathy. Beaucoup sont des chats.

Mais il y a d'autres espèces aussi. Je m'intéresse à une autre pièce faisant autrefois office de bureau et aperçois des souris, des lapins, un rat blanc et, dans un enclos situé sous une fenêtre, un énorme oiseau blanc...

— Un canard ?

— Deux canards, précise Kathy en désignant un second volatile que je n'avais pas remarqué, blotti dans l'autre coin de l'enclos.

— Est-ce que vous en recueillez beaucoup ?

Je m'attendais à voir des chiens et des chats. Pour une raison que j'ignore, je n'avais jamais pensé à des canards.

Kathy pousse un soupir.

— Nous avons toutes sortes de pensionnaires. Si un animal a été maltraité, négligé ou abandonné, et si quelqu'un nous l'apporte ou fait un signalement, nous le prenons. S'il est malade, nous le soignons. Nous répétons le traitement deux fois et s'il ne se rétablit pas...

Elle hausse les épaules d'un geste las et triste.

— Si nous recueillons tant de chats, c'est parce que les gens ne les font ni castrer ni opérer. Nous avons des lapins parce que les gens les offrent à Pâques à leurs enfants ou les achètent quand ce ne sont encore que de mignons lapereaux. Ils ne pensent pas une seconde qu'ils vont grandir et n'ont aucune idée des soins qu'ils exigent.

— Et ces animaux seront-ils tous adoptés ?

Ma question me vaut un autre haussement d'épaules.

— Nous arrivons à placer beaucoup de chats et de chatons, répond Kathy. Beaucoup de chiens aussi. Mais qui veut des lapins adultes ?

Elle laisse sa question en suspens.

Nous atteignons le fond du couloir et elle pousse une porte qui donne sur l'extérieur. Nous suivons un chemin qui mène à une autre aile du complexe, plongeons encore nos souliers dans un bassin d'eau de Javel et pénétrons dans ce que Kathy nomme la « section originelle du refuge ». À peine a-t-elle poussé la porte qu'éclate un concert d'aboiements.

Des chiens.

Deux allées flanquées uniquement d'enclos à chiens. Ce sont des habitacles plutôt spacieux, fermés par une porte grillagée et séparés des enclos adjacents par des grilles montant jusqu'au plafond. Dans chaque enclos, un chien, un bol d'eau et une couverture. Comme tous les locaux du refuge, le chenil brille de propreté.

Les enclos abritent toutes les races de chiens imaginables — des cockers, des colleys, des bergers allemands... et...

— Mais c'est un cochon!

Je n'en crois pas mes yeux. Ça ressemble à un cochon, en tout cas.

Kathy hoche la tête.

— Un cochon nain vietnamien. Ils étaient populaires il y a quelques années.

La créature obèse au pelage noir ressemble à un petit tonneau sur pattes. Elle a le groin plongé dans un bol de nourriture.

— Il remue la queue! dis-je. Comme un chien!

Je m'approche sur la pointe des pieds pour mieux l'examiner et recule d'un bond, le cœur affolé, quand les chiens des deux enclos voisins se jettent contre les portes grillagées en jappant. Je me tourne vers Kathy, puis j'examine les deux chiens. Tous deux ont un pelage fauve et des corps musclés et athlétiques. On les prendrait pour des jumeaux.

— Ce sont des?...

— Des pit-bulls, complète Kathy.

J'ai le cœur qui bat la chamade. Je prends note mentalement d'éviter à tout prix de m'approcher du chenil. Mieux encore: je m'engage à ne jamais quitter la section administrative du refuge.

Nous poursuivons notre tournée des locaux, passons devant d'autres cages occupées par des chats — Kathy ne plaisantait pas sur le nombre

de félins (temporairement) hébergés ici —, par des lapins et par des chiens. Sur bon nombre des cages occupées par des chats est fixé un petit carton affichant le mot «adopté». J'avais déjà remarqué des cartons similaires sur les enclos de la section des chiens, moins nombreux toutefois que ceux indiquant «pas prêt pour l'adoption». Je demande à Kathy de quoi il retourne.

— Certains animaux, surtout des chiens, ont besoin d'une rééducation avant de pouvoir être adoptés, m'informe-t-elle.

Je m'apprête à lui demander des explications lorsque quelqu'un l'appelle du fond du couloir. Elle me demande de l'excuser et va s'entretenir un moment avec la personne.

— Il est temps que je te montre où t'installer, me dit-elle à son retour.

Nous faisons demi-tour et reprenons tout notre trajet en sens inverse. En chemin, Kathy fait signe à une femme, qu'elle me présente et qui nous emboîte le pas jusqu'à l'aile administrative du refuge.

— Janet va te montrer le travail à faire. Je reviendrai te voir plus tard. Si tu as besoin de quoi que ce soit, n'hésite pas, je serai dans le bureau voisin du tien.

Janet me conduit dans un réduit assez exigü pour mériter le nom de placard. Il n'y manque qu'une tringle et des cintres pour accrocher des vêtements. Mais on a quand même réussi à y caser un bureau sur lequel

sont posés un ordinateur, un téléphone et une boîte de carton remplie de paperasse.

— Je sais bien que ce n'est pas grand, me dit Janet. À vrai dire, c'était un débarras où on rangeait les dossiers. Mais au moins, tu as quatre murs, une porte qui ferme et une fenêtre qui s'ouvre.

Faute d'une seconde chaise pour s'asseoir, Janet doit rester debout derrière moi et me montre, penchée au-dessus de mon épaule, ce qu'elle veut que je fasse. Je suis si absorbée par ses instructions et par les notes que je prends que j'ai à peine le temps de penser à Nick D'Angelo. Avec un peu de chance, je ne le reverrai plus.



— Alors, comment ça s'est passé ? demande ma mère.

Elle vient de franchir la porte et tient encore à la main son trousseau de clés et son attaché-case.

— Ils ne t'ont pas fait travailler avec les chiens, au moins ?

Elle semble encore plus angoissée que je l'étais ce matin, quand mon père m'a déposée devant le refuge.

Je secoue la tête.

— Je fais ce dont ils m'avaient parlé au téléphone. Je travaille sur un ordinateur.

L'inquiétude que je pouvais lire dans les yeux de ma mère s'évanouit aussitôt. Ma mère a des yeux incroyables, bleu outremer. J'ai toujours trouvé injuste qu'elle ne me les ait pas légués. J'ai des yeux du même gris couleur d'étain que ceux de mon père.

J'explique à ma mère que mon travail consiste à entrer des noms et des adresses dans une base de données, même si Kathy m'a dit qu'elle pourrait me donner d'autres petites tâches à exécuter de temps à autre parce qu'un grand nombre de bénévoles sont en vacances.

— Est-ce que ton père t'a déposée là-bas comme il l'avait promis? Est-il passé te reprendre pour que tu n'aies pas à rentrer en autobus? m'interroge ma mère au souper.

Mon père a travaillé près de vingt ans dans la police et après sa retraite, il a monté une affaire florissante. Mais ma mère parle toujours de lui comme s'il n'était qu'un adolescent attardé à qui on ne peut jamais se fier, probablement parce qu'il a plus d'une fois oublié un anniversaire ou manqué une fête d'anniversaire. Mais pour être honnête, disons que c'était généralement à cause de son travail.

— Papa était à l'heure.

— A-t-il dit quelque chose à mon sujet?

— Non.

Ma mère m'observe un moment.

— Tu ne lui as pas parlé de Ted, hein?

Ted Gold est l'homme que fréquente ma mère depuis près de cinq mois. Elle semble

beaucoup l'aimer et je la comprends. C'est un chic type. À vrai dire, je l'aime beaucoup, moi aussi, et c'est pourquoi cette fois-ci, j'ai résisté à la tentation d'en parler à mon père comme je l'ai fait à propos des autres hommes avec qui ma mère est sortie. C'est aussi pourquoi je peux cette fois-ci répondre à la question de ma mère avec une indignation sincère.

— Bien sûr que non ! Une promesse est une promesse.

Ma mère tient mordicus à ne rien révéler de sa vie privée à mon père, et elle a de bonnes raisons de le faire.

— Je n'ai même pas l'impression qu'il se doute que tu as quelqu'un dans ta vie.

Pourquoi s'en douterait-il ? Il compte habituellement sur moi pour lui refiler ce genre de renseignements.

— S'il te demande quelque chose, ne dis pas un mot. Je ne tiens pas à ce qu'il harcèle Ted comme il a harcelé Antony, Patrick et Chris.

Antony, Patrick et Chris sont d'autres types que ma mère a fréquentés. En fait, ce n'est pas tant que mon père les ait véritablement harcelés ; disons qu'il est allé *bavarder* avec eux. Et il faut dire en toute justice qu'il l'a fait la première année après que ma mère et lui se sont séparés (ils étaient encore à l'époque officiellement mariés). Après la séparation, ma mère est passée par une période d'intenses fréquentations qui a duré plusieurs mois. Je pense qu'elle

voulait purger son organisme de toute trace de mon père. Cet épisode a coïncidé du côté de mon père avec une période de déni complet, ce qui explique à mon avis pourquoi il se comportait ainsi. Il cherchait tout le temps à me tirer les vers du nez pour savoir avec qui sortait ma mère, et je lui fournissais avec joie ces renseignements (je devais vivre une période de déni, moi aussi). Et ensuite, il allait rencontrer les gars en question pour avoir un petit entretien avec eux.

Qu'il ait agi ainsi rend encore ma mère furieuse. Tout comme le contenu des entretiens en question. Les copains de ma mère pouvaient ainsi apprendre que mon père était un homme solidement bâti, physiquement en pleine forme (pour quelqu'un de son âge) et doté d'une forte personnalité. Ils apprenaient que c'était un ancien flic qui avait bien des copains dans la police. Ils apprenaient aussi qu'il travaillait à présent dans une agence de sécurité privée. Mon père leur disait qu'ils seraient surpris du nombre de renseignements qu'on peut dénicher sur quelqu'un quand on sait où chercher. Il leur disait que l'une des choses qu'il avait apprises dans son métier, c'est que tout le monde, je dis bien *tout le monde*, a quelque chose à cacher et que quiconque possède les compétences voulues est capable de déterrer ce secret. La personnalité de mon père et son accès à une mine de renseignements ont eu raison des sentiments amoureux

d'Anthony, un prof de littérature anglaise (un raseur prétentieux, si vous voulez mon avis), puis de Patrick, un comptable fiscaliste (vieux jeu et ennuyant comme la pluie), et enfin de Chris, un chirurgien-dentiste (fraise, aiguilles et douleur).

J'ai beaucoup changé depuis cette époque, même si mon père, lui, n'a pas changé du tout. J'ai compris que mes parents ne reprendront probablement jamais la vie commune et que ma mère est à présent très attachée à Ted. Je sais qu'elle mérite d'être heureuse. Et bien entendu, je me garde bien de dire quoi que ce soit à mon père.

— Je suis muette comme une tombe, dis-je à ma mère.

Inutile de préciser que ce n'est pas parce que je ne dirai rien à mon père que celui-ci ne découvrira jamais le pot aux roses. Ma mère le sait déjà.

Ma réponse semble la rassurer.

— Alors, les gens du refuge sont-ils sympathiques? s'informe-t-elle.



— Peut-on se voir demain après mon travail? me demande Billy, qui m'appelle après le souper.

— Pourquoi? Tu as une autre manif de prévue?

Non seulement Billy est un ardent défenseur des droits des animaux, mais il travaille pendant toutes les vacances dans un camp d'été pour la justice sociale, qui mobilise les jeunes sur toutes sortes de causes, de la protection des baleines à celle de l'environnement en passant par l'éradication du travail des enfants.

— Mais non, Robyn. Je le jure. Je regrette encore ce qui t'est arrivé.

Je le sais. Il m'a appelée deux fois durant la fin de semaine pour se répandre en excuses.

— J'aimerais me faire pardonner. Je veux t'inviter au restaurant et au cinéma.

Un ou deux appels pour me dire «je suis désolé», je peux comprendre. Mais une invitation au restaurant et au cinéma? Ça ne ressemble pas à Billy.

— Tu as parlé avec Morgan, pas vrai?

Je peux très bien imaginer le dialogue. Morgan était déçue quand je lui ai appris que je ne pourrai pas la rejoindre à son chalet comme prévu. Elle a piqué une crise de colère en apprenant la raison de ma défection: «C'est encore à cause d'une de ces manif de Billy pour sauver la planète? Et mon été, qui va le sauver?»

Contrairement à Billy, Morgan se préoccupe exclusivement de sa propre espèce — et d'un individu précis de ladite espèce.

— Je veux simplement faire quelque chose de gentil pour toi, tu sais, parce que si ce n'était que de moi...

— Morgan t'a fait passer un sale quart d'heure, c'est ça ?

— Ouais, répond Billy en soupirant. Elle m'a comme qui dirait fait comprendre que j'avais ruiné son été — et le tien.

— Comme qui dirait ?

— Tu connais Morgan.

Je la connais. Elle exprime volontiers ses sentiments. Et elle dispense ses conseils encore plus volontiers.

— Ne t'en fais pas, Billy. Tu n'as pas ruiné mon été et je ne t'en veux pas.

— Mais je tiens quand même à t'inviter, Robyn. S'il te plaît !

Je connais Billy aussi bien que je connais Morgan. Celle-ci l'a rendu encore plus malheureux qu'il était déjà, et il risque de se sentir vraiment misérable si je ne le laisse pas faire ce que lui a ordonné Morgan.

— D'accord, Billy. Restaurant et cinéma, je suis partante. Où veux-tu aller manger ?

— Il y a un restaurant végétalien à deux coins de rue du camp. Je te rejoindrai là-bas, si ça te va. On se rendra ensuite au cinéma à pied.

Je lui réponds que le programme me convient à merveille.

5

Mon travail consiste à faciliter la tâche du comité de collecte de fonds du refuge en entrant noms et adresses dans une banque de données. À côté de mon ordinateur trône une boîte remplie de photocopies de chèques, de listes de participants à divers événements comme le marathon annuel de promenade de chiens, ainsi que des coupons-réponse découpés dans le journal ou le calendrier du refuge — tous ornés de photos de chiens très mignons qu'on a envie de caresser, pas de fauves comme Orion ou comme les deux pit-bulls que j'ai rencontrés la veille. Devant cette montagne de paperasse et de noms, cette maniaque de l'ordre qu'est ma mère aurait débité tout un sermon sur les méfaits de la désorganisation.

Je sors un premier coupon de la boîte, déchiffre le nom et l'adresse qui y figurent, les compare à ce qui est inscrit sur le site Internet que Janet m'a indiqué, et corrige une ou deux erreurs sur l'original. Puis j'entre les renseignements dans la base de données. Je comprends parfaitement la nécessité de cette vérification — feriez-vous confiance à un organisme qui n'est même pas fichu d'épeler votre nom sans

faute ou de transcrire convenablement votre adresse? Mais je ne peux m'empêcher de penser qu'au bout de quelques jours de cette corvée, je vais devoir supplier les autorités constituées d'avancer la date de la rentrée scolaire, car je risque littéralement de mourir d'ennui.

De ma place, j'ai une excellente vue sur les deux ailes principales du refuge, la pelouse calcinée qui les sépare et, au fond, le terrain de stationnement. De temps à autre, je m'attarde à la fenêtre pour apercevoir les employés du refuge prendre un raccourci en coupant par la pelouse. Au milieu de la matinée arrivent les bénévoles chargés de sortir les chiens, qui promènent les bêtes qui leur sont assignées. Il s'agit surtout de retraités, m'a dit Kathy. L'un d'eux attire particulièrement mon attention — un homme âgé, maigre et aux cheveux d'un blanc de neige. Il est accompagné d'un chien qui ressemble horriblement à Orion. Je regarde mieux. *C'est Orion, j'en suis certaine.* Je souhaite mentalement bonne chance aux deux avant de retourner à mon écran. Je vérifie et entre plusieurs autres noms dans la base de données, puis regarde encore par la fenêtre.

Le vieil homme a emmené Orion dans une section clôturée de la cour. Je les observe. Il ne paraît pas le moins du monde nerveux. Et Orion ne paraît pas le moins du monde méchant. Il est assis, oreilles pointées, attentif. Il semble totalement absorbé par l'homme qui, debout, se

tient à son côté, les yeux fixés sur lui. L'homme serre le poing, comme s'il y avait caché quelque chose qu'il ne voulait pas qu'Orion puisse voir. Il tend le poing devant le museau d'Orion. Puis, lentement, il pivote sur lui-même pour diriger son regard dans la même direction que celui du chien. Il s'accroupit et baisse la main jusqu'au museau d'Orion, la passe devant son poitrail et la descend jusqu'au sol. Orion reste assis — ce qui m'épate, vu ce que je sais de ce monstre — et baisse la tête pour suivre des yeux la main du vieil homme. Celui-ci balaie le sol de son poing qu'il éloigne d'Orion. Le chien se baisse pour s'en rapprocher jusqu'à se retrouver en position couchée. Je vois le vieil homme sourire. Il ramène sa main devant le museau d'Orion, l'ouvre et le chien gobe quelque chose. L'homme frappe dans ses mains et Orion se relève. Puis il le fait rasseoir et répète toute la séquence. J'ai compris : il est en train de dresser Orion. Il semble d'ailleurs exceller à cette tâche et je me demande s'il ne fait pas en réalité partie du personnel du refuge.

— Pas encore ! s'exclame une voix derrière moi.

Kathy passe en coup de vent devant la porte de mon bureau. Elle n'a pas l'air de bonne humeur. Je me retourne vers la fenêtre et la vois traverser la pelouse au pas de charge en direction de l'homme et du gros chien. L'air grave, elle dit quelque chose au vieil homme,

qui secoue la tête. Kathy se remet à parler. Son interlocuteur semble aussi contrarié qu'elle, mais il finit par acquiescer. Une seconde plus tard, il s'éloigne avec Orion en direction de l'aile où est situé le chenil. Je me demande à quoi tout ça peut bien rimer.



Les locaux du refuge sont climatisés, ce que j'apprécie grandement. Août se révèle encore plus caniculaire que juillet. Non seulement l'herbe est passée du vert au brun, mais les feuilles se recroquevillent sur les branches des rares arbres alentour. Il n'a pas plu depuis des semaines et la municipalité demande aux citoyens d'économiser l'eau. Mais malgré la chaleur, il n'est pas question de passer toute la journée à l'intérieur. J'aime respirer l'air « naturel », pas l'air artificiel des locaux climatisés, aussi souvent que possible. J'ai remarqué la présence d'une table à pique-nique à l'ombre d'un grand parasol sur un côté de la cour. À la pause de midi, il n'y a personne. Je récupère mon sandwich et mon carton de jus dans le réfrigérateur de la cuisine du personnel, sors dans la cour.

Le temps que j'atteigne la table, quelqu'un d'autre se l'est appropriée. Le vieil homme qui dressait Orion est installé en bout de table, occupé à ouvrir un contenant en plastique. Une bouteille thermos est posée devant lui. J'hésite.

Ai-je vraiment envie de passer ma pause à faire la conversation à un vieil homme que je ne connais pas? J'inspecte les alentours, sans repérer le moindre endroit ombragé. J'en suis encore à me demander quoi faire quand il remarque ma présence et me sourit.

— Ne me dis pas que l'une d'entre vous a décidé de braver les éléments, dit-il.

Il me fait signe d'approcher.

— Viens. Je ne vais pas te mordre.

Il s'esclaffe — de l'humour de chenil, je présume — et se lève à mon approche. Il me fait penser à mon grand-père — le père de mon père — qui vit dans une maison de retraite dans l'État de New York. Grand-père Hunter se lève toujours à l'approche d'une «dame», et c'est exactement ce que fait à présent le vieil homme. Si le banc n'avait pas été fixé à la table, il est probable qu'il l'aurait avancé pour moi, comme l'aurait fait grand-père Hunter.

— Mort Schuster, me dit l'homme en me broyant la main comme dans un étau.

— Robyn Hunter.

Je m'assois sur le banc opposé au sien.

— Ravi de faire ta connaissance, Robyn, dit monsieur Schuster en se rasant. Il dévisse le bouchon de sa bouteille thermos et verse du liquide dans sa tasse.

— Du thé chaud?

J'ai peine à croire qu'on puisse boire autre chose qu'une boisson glacée quand la chaleur fait onduler l'air au-dessus de l'asphalte.

Monsieur Schuster grimace un sourire.

— Une boisson chaude a un effet rafraîchissant quand il fait chaud comme aujourd'hui. Bien entendu, le contraire n'est pas vrai. Une boisson fraîche ne te réchauffera pas quand il fait froid.

Il me dévisage tout en sirotant son thé.

— Tu me sembles bien jeune pour travailler ici à plein temps. Un emploi d'été?

— Quelque chose comme ça. Et vous? Je vous ai vu avec un des chiens ce matin. Vous travaillez ici?

— C'est exact. Je travaille ici cinq jours par semaine depuis six ans. Mais on ne me paie pas pour le faire. Je suis bénévole.

— Vous devez vraiment aimer les animaux, lui dis-je, impressionnée. Avez-vous votre propre chien?

Il secoue la tête.

— Je vis actuellement une parenthèse. Jinx est mort il y a deux mois. Il avait dix-huit ans. J'ai eu de la chance qu'il vive si vieux.

Je dois faire un petit exercice de calcul mental pour établir que dix-huit ans de vie pour un chien équivalent à cent vingt-six années de vie pour un être humain. Je me demande si j'aurais envie d'aller jusque-là.

— J'ai toujours eu des chiens, reprend monsieur Schuster. J'ai toujours aimé leur compagnie. Leur présence compte plus encore depuis que j'ai pris ma retraite et que mon épouse est décédée.

Je murmure un mot de condoléances.

Il me sourit.

— Je songe à adopter, me dit-il. Il y a ici beaucoup d'animaux de valeur qui n'ont pas eu la vie facile. Ce chien avec lequel je travaillais ce matin, il me fait penser à un gros gamin pataud et indiscipliné, toujours à calculer jusqu'où il peut aller, toujours à essayer de repousser les limites. Mais il y a de bonnes chances qu'on puisse le débarrasser de ses mauvaises habitudes.

Monsieur Schuster tourne la tête vers le bâtiment administratif, en direction du bureau de Kathy.

— Mais il a besoin d'un solide entraînement, ajoute-t-il. Il faut de six à huit semaines pour qu'un chien abandonne un comportement indésirable, et trois à quatre semaines pour imprimer chez lui une autre façon de se conduire. Mais qui sait ? Il se peut que celui-là soit pour moi. À *condition* que les gens d'ici se réveillent et laissent quelqu'un d'expérimenté s'en occuper.

J'ai l'impression qu'il fait référence à sa conversation avec Kathy ce matin. Mais ça ne me regarde pas et je ne pose pas de question. Monsieur Schuster me dévisage de plus près.

— Laisse-moi deviner... tu n'es pas une personne à chiens. Tu préfères les chats ?

— À vrai dire, je suis allergique aux chats.

Au bout de cinq minutes d'exposition à un chat, je commence à éternuer. Au bout de dix,

mes yeux se mettent à pleurer. Et au bout de quinze, ils deviennent rouges et me piquent tellement que j'ai envie de les gratter jusqu'à les arracher de ma tête.

Monsieur Schuster ouvre la bouche pour répondre quand un éclat de rire l'interrompt. Je me retourne et aperçois une bande de garçons déboucher du terrain de stationnement pour s'engager sur la pelouse. Ils semblent se diriger vers notre table, puis s'arrêtent net quand l'un d'eux pointe l'index vers nous. Après un bref conciliabule, ils changent de direction. L'un d'entre eux — Nick — jette un coup d'œil par-dessus son épaule et croise mon regard. Il fronce les sourcils. Je les regarde disparaître à l'intérieur des locaux.

— Bon débarras, grommelle monsieur Schuster.

— Qui sont-ils ?

— Des fauteurs de troubles. De mon temps, on les appelait « délinquants juvéniles ».

Il me crache pratiquement ces mots au visage. Je regarde sa mine renfrognée, puis me retourne vers la porte qu'ont empruntée Nick et ses amis avant de disparaître.

— Ils ne peuvent pas être foncièrement mauvais s'ils viennent faire du bénévolat ici.

— Du bénévolat ? répète monsieur Schuster avec un mépris encore plus prononcé. Ils ne viennent pas faire du bénévolat. Ils viennent ici parce qu'ils y sont obligés.

Il secoue la tête.

— De jeunes contrevenants, c'est ainsi qu'on les appelle aujourd'hui. De la graine de prison, voilà ce qu'ils sont en réalité.

Je repense à Nick et à ce que je sais de lui.

— Des gamins comme ça n'ont pas la moindre idée de ce que signifie le bénévolat. Pour même commencer à comprendre ce concept, il faut être capable de penser à quelqu'un d'autre qu'à sa petite personne. Ces gamins ne pensent qu'à eux-mêmes. Ils sont toujours en train de chercher un moyen de tout obtenir sans rien donner. C'est comme ça qu'ils se sont attiré des ennuis au départ.

Sa colère soudaine me laisse sans voix.

— Je suis désolé, dit-il quand il prend conscience de mon étonnement. Je sais, je râle. Je ne peux pas m'en empêcher. Les jeunes comme eux me mettent vraiment en rogne. Si j'étais responsable ici, jamais je ne laisserais ces criminels violents approcher à moins d'un kilomètre, et encore moins entrer dans le refuge. J'en ai vu certains qui furetaient dans le coin.

— Des criminels violents ?

— Chacun de ces jeunes a eu maille à partir avec la justice, répond monsieur Schuster. Et je ne parle pas de traverser en dehors des passages piétons ou de voler un paquet de gomme à mâcher au dépanneur du coin. Je parle de délits graves. Pour être ici, il faut qu'ils aient été accusés d'au moins un crime violent. C'est leur billet d'entrée. Tout ça parce qu'une

bonne âme sans force de caractère a décrété que travailler auprès des bêtes les guérirait de leurs pulsions violentes. Quelle perte de temps, et je ne parle pas de l'argent des contribuables!

— Des crimes violents? Quel genre de crime violent?

— Nous ne sommes pas autorisés à le savoir, répond monsieur Schuster. Ces jeunes voyous peuvent aller tuer quelqu'un sans que nous soyons mis au courant. Ils sont protégés par la loi.

Je sais par ma mère, à qui il arrive de traiter des dossiers de jeunes contrevenants, qu'il est illégal de publier leur nom dans les médias. Monsieur Schuster avale sa dernière gorgée de thé et revisse le bouchon de son thermos. Il referme d'un coup sec le couvercle de la boîte en plastique qui contenait son casse-croûte.

— Bon, le travail ne va pas se faire tout seul, conclut monsieur Schuster en se levant. J'ai eu grand plaisir à faire ta connaissance, Robyn.

Avant que j'aie pu lui demander en quoi travailler avec des animaux pourrait guérir Nick — ou n'importe qui d'autre — de ses pulsions violentes, il est déjà loin. Pour un vieux bonhomme, il se déplace vite.



Je dois changer deux fois d'autobus et traverser la ville pour me rendre au restaurant végétalien situé à proximité du lieu de travail de Billy. Celui-ci m'attend devant l'établissement. Billy est grand et mince, et je ne connais personne qui en sache autant que lui sur les animaux. Il compte devenir biologiste spécialisé dans la faune sauvage.

— Tu n'avais pas besoin de faire ça pour moi, lui dis-je encore une fois tandis que nous nous attablons.

— J'espère que ce restaurant va te plaire, Robyn.

— Si tu l'aimes, je sais qu'il va me plaire.

Le menu est d'ailleurs très alléchant. La créativité des cuisiniers végétaliens m'émerveille quand je vois ces plats composés à cent pour cent de produits du règne végétal — ni viande, ni lait, ni beurre, ni fromage, ni œufs, aucun ingrédient d'origine animale.

Nous passons notre commande et Billy entreprend de me décrire le projet sur lequel il travaille avec les jeunes du camp d'été. Ils ont rédigé une pétition pour demander à l'administration municipale l'autorisation de peindre une murale sur les parois d'un tunnel piétonnier couvert de graffitis.

— Des études l'ont démontré, Robyn. Les murales sont un bon moyen d'enrayer les graffitis. Les artistes graffiteurs respectent les autres artistes. En général, ils ne graffitent pas les murales. En plus, les murales embellissent le

quartier et quand elles sont bien faites, elles peuvent aussi sensibiliser les gens. Nous voulons que les nôtres...

Ses yeux se dérobent soudain pour se poser quelque part derrière mon dos.

Je le vois se ratatiner sur sa banquette. Je regarde derrière moi.

Génial!

Je me tourne vers Billy.

— De toutes les personnes qui pouvaient venir ici, il faut que ce soit lui qui se pointe! Ne lève pas les yeux! Il ne nous a peut-être pas repérés.

Nous n'avons pas cette chance.

— Hé! Billy! Te voilà! lance la voix d'Evan Wilson derrière moi.

Te voilà? À croire qu'Evan avait rendez-vous avec Billy.

— Jure-moi que c'est une coïncidence, dis-je à Billy à voix basse. Jure-moi que tu n'avais pas manigancé ça.

— Je n'ai rien manigancé. Parole.

Il se tait, l'air piteux, et j'en déduis qu'il cherche à interpréter ma réaction à l'apparition d'Evan. Mais il ne me dit pas s'il en avait espéré une autre de ma part.

— Il ne va pas se joindre à nous, hein, Billy? Par pitié, dis-moi qu'il ne vient pas vers nous!

Billy se recroqueville encore davantage sur son siège.

Une main s'abat sur mon épaule.

— Robyn, dit Evan en me serrant légèrement l'épaule. Content de te revoir.

Je foudroie Billy du regard. Il secoue la tête et articule silencieusement: «Parole.»

— Hé, Robyn, c'est fantastique ce que tu as fait à la manif! s'exclame Evan en se laissant choir sur la chaise voisine de la mienne.

— C'était un accident!

Autant qu'il sache tout de suite que je ne suis pas la fervente militante qu'il imagine. Il me laissera (peut-être) en paix.

— Ouais, eh bien, c'était fantastique quand même. Grâce à ton geste, les médias ont parlé de nous — la presse écrite *et* la télé!

De mieux en mieux.

— Mais ils n'ont pas publié ta photo, Robyn, s'empresse d'ajouter Billy. Ils n'ont même pas mentionné ton nom. Ils ont seulement parlé d'une altercation.

— Alors, Robyn, me dit Evan tout sourire en se penchant vers moi. À présent que tu as prouvé ce dont tu étais capable, je me demandais si...

Je me lève.

Billy me regarde, consterné. Lui qui essayait (prétendument) de réparer sa bévue, voilà que je le laisse (apparemment) tomber.

— Je viens de me rappeler que je n'avais pas d'argent sur moi.

— Mais c'est moi qui suis censé te payer la...

Je lui décoche un regard noir pour le faire taire.

— Je file au guichet automatique. Ce ne sera pas long.

En contournant la table, je me penche pour chuchoter mon message à l'oreille de Billy.

— Débrouille-toi pour qu'il déguerpisse.

Je me dirige vers la porte d'entrée. Avant de l'ouvrir et de sortir, je me retourne vers notre table. Evan est en train de dire quelque chose à Billy, qui me lance un regard désespéré. Je n'y prête pas attention. Voici mon plan : je donne cinq minutes à Billy pour se débarrasser d'Evan. S'il ne l'a pas fait à mon retour, je m'en chargerai moi-même, dans le plus pur style Morgan. Mais je préférerais que Billy le fasse. Il me doit bien ça.

Il y a un guichet automatique à deux coins de rue du restaurant, près de l'arrêt d'autobus. Je l'ai repéré en arrivant et je comptais m'y arrêter avant d'aller au cinéma — c'est vrai qu'il ne me reste pratiquement pas un sou en poche. Je me rends au guichet, retire de l'argent et fais demi-tour. Je m'apprête à traverser la rue quand un autobus s'arrête devant moi. Les portes s'ouvrent et une jeune femme descend les marches de peine et de misère en trimbballant une poussette flambant neuve chargée de paquets et de boîtes aux emballages multicolores. Un bouquet de ballons est attaché par un ruban à la poignée. Elle doit revenir d'une fête en l'honneur du bébé qu'elle attend.

Une des roues de la poussette se coince dans la porte et la jeune femme tente maladroitement de la dégager. Je me précipite pour lui donner un coup de main. Elle porte l'uniforme des serveuses d'une chaîne de restauration rapide très populaire et s'appelle Angie, si j'en crois le badge épinglé sur sa poitrine.

— Merci, souffle-t-elle quand nous parvenons enfin à dégager la poussette pour la poser sur le trottoir.

Elle a les joues rougies par l'effort. Son ventre rond tend le tissu de son uniforme.

— Voulez-vous que je vous accompagne jusqu'à votre porte ?

Elle secoue la tête.

— Ça ira, répond-elle. J'habite là.

Elle indique d'un geste un immeuble d'appartements situé juste en face du restaurant végétalien.

— Merci quand même, ajoute-t-elle.

Son visage s'éclaire soudain et elle lève la main pour faire signe à quelqu'un. Elle dirige sa poussette surchargée vers un type aux cheveux couleur rouille qui s'apprêtait à entrer dans l'immeuble. Il pivote sur ses talons et s'avance vers elle. Je traverse et entends Angie lui demander : « As-tu décroché l'emploi ? »

Mauvaise nouvelle : à mon retour au restaurant, Evan est toujours là. Bonne nouvelle : il se lève dès que je m'installe à la table.

— Bon, je file, dit-il. Il n'y a rien de pire que de jouer les chaperons, pas vrai, Billy ?

Il me salue d'un signe de tête mais fait un clin d'œil à Billy en lui adressant un large sourire.

Je le suis des yeux jusqu'à ce qu'il ait disparu. Puis je me retourne vers Billy.

— Que s'est-il passé ?

Billy hausse les épaules et baisse les yeux.

— Evan ne s'est pas pointé ici pour me voir, hein, Billy ? Je t'avais pourtant bien expliqué hier que je n'avais nullement l'intention de sortir avec lui.

— Et je le lui ai dit, répond Billy. Il m'a appelé après notre coup de fil.

— Et tu lui as clairement fait comprendre qu'il ne m'intéressait pas, hein ? Ce sont bien les mots que tu as employés ?

Billy se tortille sur sa chaise.

— J'ai dû lui raconter que tu avais peut-être le béguin pour quelqu'un d'autre — tu sais, pour qu'il arrête de me casser les pieds avec ça. Mais je ne suis pas entré dans les détails, s'empresse-t-il d'ajouter. J'estime que ça ne le regarde pas.

— Sans compter que c'est un mensonge.

Les joues de Billy virent à l'écarlate.

— J'ai bien l'impression qu'Evan savait que tu viendrais ici ce soir, dis-je.

— Ouais, fait Billy en regardant autour de lui, comme s'il avait hâte que nos plats arrivent.

— Tu lui avais dit, n'est-ce pas ?

— On ne faisait que bavarder, tu sais. Le genre de choses qu'on raconte à quelqu'un avec qui on travaille.

Il se ratatine encore sur sa chaise.

— Il a dû vouloir tenter sa chance, ajoute-t-il.

— Même si tu lui avais dit que j'avais quelqu'un d'autre en vue?

Ce qui n'est pas vrai.

— Euh... tu connais Evan.

Je le connais. L'autosatisfaction personifiée. Zélé au point de friser le fanatisme. Et sans doute assez arrogant pour s'imaginer pouvoir supplanter mon petit ami imaginaire. Je me penche vers Billy. Il y a autre chose.

— Il a parlé de chaperon. Et il t'a fait un clin d'œil, Billy.

— Quoi?

— Evan. Il t'a fait un clin d'œil.

— Ah oui? Je n'ai pas remarqué.

On peut dire ce qu'on veut de Billy, mais c'est un piètre menteur.

— Que lui as-tu dit exactement pour qu'il déguerpisse?

— Euh... répond Billy en s'abîmant de nouveau dans la contemplation de la nappe. Je lui ai comme qui dirait débité un petit mensonge...

— Comme qui dirait? Comme qui dirait quoi?

Billy se contorsionne encore sur sa chaise.

— J'ai pu lui donner l'impression que si nous étions ensemble ici ce soir, c'est peut-être parce que tu t'intéressais... à...

Il laisse sa phrase en suspens.

— À qui, Billy? Parle!

— ... à moi, murmure Billy. Il est possible qu'Evan ait eu l'impression que tu t'intéressais à moi.

Il se risque à croiser mon regard.

— Je voulais le faire déguerpir, comme tu me l'avais demandé, Robyn. Je n'ai jamais eu le moindre intérêt pour toi.

Bien sûr que non.

— Jamais de la vie! insiste-t-il. Je veux dire, pourquoi m'intéresserais-je à toi?

En effet, pourquoi?

— Merci, Billy.

Merci mille fois.



Le lendemain midi, je vais récupérer mon sandwich dans le réfrigérateur de la cuisine du personnel quand Nick entre à son tour. Il attend que j'aie terminé avant de sortir son propre casse-croûte. Du moins, je présume que c'est ce que contient le sac de papier brun qu'il retire du frigo.

Je sors dans la cour. Je compte m'installer à la table à pique-nique et lire tout en mangeant. Nick m'a emboîté le pas. C'est à environ un mètre de la table que nous nous arrêtons,

soudain conscients que nous avons eu tous les deux la même idée. Nick me regarde, puis recule d'un pas.

— Vas-y, me dit-il. Je te laisse la place.

— Non, prends-la. Toi et tes copains venez ici depuis plus longtemps que moi.

— Ils ne sont pas là aujourd'hui.

— Oh!

Nous nous dévisageons en silence. Je sais qui il est, mais de toute évidence, lui ne m'a pas reconnue. Et je tiens à ce que les choses en restent là.

Il regarde la table à pique-nique, puis tourne les yeux vers moi.

— Il y a de la place pour deux, dit-il. Tu as un livre, et j'en ai un aussi.

Il montre d'un geste de la tête le sac à dos qu'il porte en bandoulière à l'épaule.

— Je ne fais aucun bruit quand je lis, ajoute-t-il. Je ne bouge même pas les lèvres.

Il a l'air gentil. Je crois que c'est ce qui me déconcerte tant. Je sais ce qu'il a fait il y a quelques années. Je sais également, si j'en crois ce que m'a raconté monsieur Schuster, qu'il n'a pas beaucoup changé depuis. Mais il a l'air sympathique et ses yeux bleu foncé pétillent comme ceux de mon père quand il est de bonne humeur.

— D'accord.

Nous prenons place de chaque côté de la table. Je déballe mon sandwich, dévisse le bouchon de ma bouteille de jus de fruits et

ouvre mon bouquin. Nick vide son sac en papier — un sandwich, une orange, des biscuits et... des biscuits pour chien. Deux gros biscuits emballés dans de la pellicule plastique. Il les reprend aussitôt, les fourre dans son sac à dos et me regarde à la dérobée d'un air coupable.

— Ce sont des biscuits maison, me dit-il quand il comprend que je les ai vus.

— Tu fabriques toi-même des biscuits pour chien?

J'ai du mal à le croire.

Il secoue la tête.

— Non. Pas moi. Ils viennent d'une boulangerie que je connais. Leurs biscuits sont chers, mais ils sont entièrement naturels et Orion les aime.

Il jette un regard par-dessus son épaule, en direction du refuge.

— Ne le dis à personne. D'accord?

Je garde le silence. Il sort un livre de son sac à dos — un gros bouquin relié sur les chiens. J'ai vu la couverture quand il l'a ouvert. Il a écrit son nom sur la page de garde en grosses lettres noires. Il y a autre chose d'écrit en dessous, que je ne parviens pas à déchiffrer. Nick sort aussi un marqueur jaune fluo. Avant de se plonger dans sa lecture, il lève les yeux vers moi.

— Je sais que je te l'ai déjà demandé... mais es-tu certaine que nous ne nous sommes pas déjà vus quelque part? J'ai l'impression de te connaître.

Je n'hésite pas une seconde.

— Non, je m'en serais souvenue.

Surpris, il grimace un sourire.

— Vraiment ?

Je me sens rougir jusqu'aux oreilles.

— Je voulais dire que...

— J'ai compris, me coupe-t-il, amusé de mon embarras. Et moi aussi, je m'en serais souvenu.

Je plonge le nez dans mon bouquin et Nick empoigne son marqueur. Nous gardons le silence un moment, occupés à manger et à lire. Puis, je ne sais pas trop comment, nous nous mettons à bavarder. Nick me raconte ce qu'il a appris sur les chiens, et en particulier sur Orion.

— Les chiens sont vraiment futés, m'explique-t-il. Les gens pensent en général le contraire, mais des chercheurs ont fait toutes sortes d'études. Il y en a un qui a voulu savoir si les chiens pouvaient compter. Il a déposé cinq boulettes de viande regroupées sur le sol, et en a posé une seule un peu plus loin. Il a alors observé les chiens. Devine vers quoi les chiens se sont dirigés en premier.

Je n'en ai pas la moindre idée.

— Les boulettes les plus proches. Ils foncent vers les boulettes les plus proches, qu'il y en ait cinq ou une seule. Excepté quand le groupe de cinq et la boulette solitaire sont à la même distance. Dans ce cas, ils foncent vers le groupe de cinq. Ce qui démontre que...

— ... pour les chiens, plus on mange vite, meilleur c'est. Une nouvelle définition de la restauration rapide.

Nick s'esclaffe. Si je ne l'avais pas déjà rencontré et si j'ignorais pour quelle raison il est ici, je pourrais penser que ce gars a devant lui une carrière de vétérinaire ou de propriétaire de chenil. Il aime vraiment les chiens. Il a l'air aux anges quand il parle d'Orion.

— Mon projet, me dit-il, c'est d'adopter Orion.

Je m'apprête à lui répondre que monsieur Schuster a les mêmes intentions, puis je me ravise. Ce ne sont pas mes oignons, après tout. Même si j'ai du plaisir à bavarder avec Nick, je ne suis pas fâchée de voir ma pause tirer à sa fin. Le prétexte idéal pour me lever et m'en aller. Nick ne se souvient pas de moi. Avec un peu de chance, il m'aura oubliée.

Je retombe sur lui un peu plus tard au cours de l'après-midi. Je reviens de la cuisine avec un verre d'eau glacée quand j'entends quelqu'un parler à l'intérieur du placard qui me sert de bureau.

— Je te l'ai dit, je vais m'arranger pour le trouver, dit la voix.

Je pointe le nez à l'intérieur. C'est Nick. Il se sert de mon téléphone.

— Calme-toi, Joey. Je vais penser à une solution et je te redonne des nouvelles.

Silence.

— Dis-lui que ça va se régler. Dis-lui qu'il n'est pas question que je la laisse tomber.

Un autre silence prolongé.

— Tu pourras bientôt conduire. Et tout ira bien. Dis-lui que je te l'ai promis... Ouais, écoute, Joey, il faut que je te laisse.

Il raccroche et se retourne. De toute évidence, il est surpris de me voir. Et il fait tout pour le cacher. Il me dévisage en silence comme s'il attendait que je lui donne des explications sur ma présence et sur le fait que j'aie entendu sa conversation.

— Tu es dans mon bureau, lui dis-je.

Il semble encore plus surpris.

— Désolé. J'avais un coup de fil à donner.

Il regarde autour de lui.

— Est-ce trop te demander de ne rien raconter à personne? ajoute-t-il.

Je hausse les épaules. Il ne faisait que téléphoner. De quoi pourrais-je bien parler?

Il passe devant moi en coup de vent, remonte le couloir et pousse la porte qui donne sur l'extérieur. Un peu plus tard, je m'avance vers la fenêtre et l'aperçois sur la pelouse en compagnie d'Orion, à qui il fait faire ses exercices de dressage. Il paraît aussi détendu en présence du gros chien qu'il l'était à l'heure de la pause. Il ne ressemble guère à un de ces délinquants violents que monsieur Schuster semble tant mépriser.



Le lendemain, en fin d'après-midi, Kathy passe la tête dans l'embrasure de la porte de mon bureau.

— Une petite pause? me propose-t-elle.

Je ne veux pas avoir l'air de sauter sur l'occasion, mais personne ne peut fixer un écran aussi longtemps sans avoir une folle envie de changer de paysage. Je hoche la tête.

— Un de nos comités de bénévoles se réunit dans une demi-heure, me dit Kathy, et nous manquons de bras. Peux-tu aider Janet à installer la salle?

— Aucun problème.

Elle m'indique où trouver Janet.

— Le chemin le plus court, me dit-elle en montrant le fond du couloir, c'est de sortir par cette porte. Tu coupes ensuite en direction du service d'adoption.

Le service d'adoption est situé près du terrain de stationnement.

Je suis ses indications et atteins le terrain de stationnement alors qu'une camionnette s'y gare. Le chauffeur donne un coup de klaxon. Nick et ses copains quittent le coin ombragé où ils attendaient. Je jette un coup d'œil en direction de Nick. Il me rend mon regard, et son expression n'a rien d'amical. Oh, oh!... Je baisse la tête et tente de contourner le groupe,

mais Nick vient se planter devant moi pour me barrer le passage.

— Hé! me lance-t-il. Ça me tracassait depuis l'autre jour, mais je sais à présent qui tu es.

Ses yeux ont la dureté de l'améthyste.

— C'est toi la fille qui m'a dénoncé!

6

— Oses-tu dire le contraire?

Il se tient si près de moi que je sens son haleine souffler sur mon visage. Je recule d'un pas. Il est bien plus grand que lors de notre première rencontre, quand j'étais en 2^e secondaire. Il a l'air bien plus costaud aussi. Il me regarde avec une telle férocité que je baisse les yeux vers le sol, comme je l'aurais fait s'il avait été un chien. Mais Nick n'est pas un chien. C'est un garçon, rien de plus. Il est plus grand que moi, c'est vrai. C'est vrai aussi qu'il pourrait me faire du mal si l'envie lui en prenait. Et c'est vrai que je n'ai qu'un désir : prendre mes jambes à mon cou. Mais si je m'enfuis, il va croire que j'ai peur de lui. Et il n'est pas question de lui faire ce plaisir. En plus, je n'ai rien fait de mal. Bien au contraire.

Je lève les yeux et soutiens son regard.

— Et pourquoi dirais-je le contraire? J'ai fait ce que toute personne normale aurait fait à ma place.

Il hoche la tête comme s'il s'attendait à ce genre de réponse de ma part.

— Tu m'avais reconnu, pas vrai?

Il me foudroie du regard, me mettant au défi de répondre.

— Et alors ? Qu'est-ce que ça change ?

La conductrice du minibus tourne la tête dans notre direction. C'est une femme d'un certain âge, vêtue d'un jeans et d'un tee-shirt. Elle a remonté ses lunettes de soleil sur ses cheveux. Elle distribue des cartons de jus aux autres garçons attroupés autour de la camionnette. Une fois la distribution terminée, elle se tourne encore vers Nick et moi, puis grimpe dans le véhicule et donne un coup de klaxon.

— Amène-toi, Nick ! ordonne-t-elle. Le train quitte la gare !

Mais Nick ne bouge pas. Il se penche vers moi, envahit mon espace et me force à reculer. Il cherche à m'intimider, c'est clair. Eh bien, il va lui falloir insister un peu plus.

— Tu ne me fais pas peur.

— C'est vrai ? rétorque-t-il en se rapprochant encore.

Je résiste à la tentation de reculer d'un autre pas.

— Dans ce cas, pourquoi as-tu prétendu ne pas me connaître ? me lance-t-il.

— Nick !

La conductrice de la camionnette donne un nouveau coup de klaxon et Nick finit par détourner ses yeux des miens. Il ajuste sur son épaule la courroie de son sac à dos, tourne les

talons et s'éloigne en direction du minibus. Je fais demi-tour et me réfugie dans l'ombre du bâtiment.



Le lendemain après-midi, quand je lève les yeux de mon écran pour regarder dehors, j'aperçois Nick et les autres occupés à faire travailler leurs chiens.

— Si j'avais ton âge, je ne m'en priverais pas moi non plus, dit une voix derrière moi.

Je fais volte-face, rouge comme une pivoine, comme si j'étais à l'école et qu'on m'avait surprise à rêvasser au lieu d'écouter le professeur. Kathy se tient sur le seuil de la porte de mon bureau, le sourire aux lèvres.

— Il y en a parmi eux qui sont plutôt mignons, pas vrai? ajoute-t-elle.

Je tourne la tête vers la fenêtre. Quand Kathy avait mon âge, elle devait avoir un faible pour le style mauvais garçon en blouson noir, celui qu'arborent justement les jeunes dehors.

— On m'a raconté qu'ils avaient eu des problèmes avec la justice, lui dis-je.

Kathy paraît surprise.

— Qui t'a raconté ça?

— Monsieur Schuster. Il m'a dit qu'ils sont ici parce qu'ils ont été accusés de crimes violents.

Kathy balaie mon bureau du regard à la recherche d'un siège où s'asseoir, mais j'occupe

la seule et unique chaise ici présente. Elle s'adosse contre le mur.

— Il n'aurait jamais dû t'en parler, me dit-elle. Mais comme le mal est fait, c'est vrai que le tribunal a ordonné aux participants du programme RUC de suivre une thérapie de gestion de la colère.

— Le programme RUC ?

— « Rééduquer un chien », explique Kathy. Mais les jeunes qui y participent n'y sont pas obligés. On leur a donné le choix entre deux options : suivre un programme régulier de gestion de la colère, un jour par semaine pendant huit semaines, ou venir ici quatre jours par semaine pendant huit semaines. Le programme RUC est bien plus exigeant, mais ces jeunes ont préféré le suivre parce qu'ils trouvaient plus intéressant de travailler avec des chiens.

— Monsieur Schuster semble croire que c'est de la folie de leur confier des chiens.

Quand je repense à la scène d'hier, aux tentatives d'intimidation de Nick, je trouve que monsieur Schuster n'a pas entièrement tort.

Kathy secoue la tête.

— Ils sont jeunes, ils peuvent changer, me dit-elle. Et le programme donne de bons résultats. Nous leur enseignons à travailler avec les chiens pour les amener à modifier leur propre comportement. Tous les chiens du programme ont été abandonnés par leurs propriétaires parce qu'ils sont...

Elle s'arrête, comme si elle cherchait ses mots.

— Disons simplement que ce sont des chiens... difficiles.

— Difficiles ?

Je repense à ma rencontre avec Orion. Planté devant moi, une masse grondante de muscles et de dents, il essayait de me faire peur, tout comme Nick. Puis il avait foncé sur moi.

— Vous voulez dire qu'ils sont dangereux ?

— Non, répond Kathy, pas dangereux.

— Ont-ils déjà attaqué quelqu'un ?

Kathy me regarde droit dans les yeux.

— Ils ont mordu, oui, mais ils n'ont pas attaqué.

J'avoue avoir du mal à distinguer la différence.

— Il existe des chiens réellement agressifs, m'explique Kathy. Tu as déjà dû lire dans le journal des histoires de ce genre — un chien qui défigure un enfant ou qui attaque et tue un autre chien. Il nous arrive d'hériter de chiens de ce type. Et parfois d'avoir à les faire piquer.

— Mais ces chiens-là ne sont pas comme ça ?

Elle secoue de nouveau la tête.

— Les chiens du programme RUC ont des problèmes de comportement qui les rendent impropres à l'adoption. La plupart n'ont pas été élevés comme il faut. Par exemple, leurs maîtres les ont corrigés en les frappant avec un journal roulé ou un autre objet...

Cette idée semble la mettre hors d'elle.

— C'est généralement contre-productif. Plutôt qu'enseigner au chien le bon comportement, on lui apprend à associer la main qui s'approche à une punition. Il voit la main venir vers lui et il mord. Le maître peut interpréter ce geste comme une attaque, mais dans la tête du chien, c'est de la légitime défense. Nous en avons un dans le programme que son propriétaire avait acheté quand il était chiot. Son maître l'a gardé dans la maison tant qu'il a été petit et mignon et ne s'est jamais donné la peine de l'éduquer convenablement. Comme le chien n'a jamais été dressé, il s'est mis en grandissant à sauter sur tout le monde et à se rendre insupportable... et son maître a réagi en le punissant. Finalement, le chien s'est retrouvé attaché au bout d'une chaîne, dans la cour. Il y a passé deux ans. Jamais on ne le détachait, jamais on ne le laissait entrer dans la maison.

— Les chiens sont des animaux de meute, poursuit Kathy. Des animaux fondamentalement sociaux. Ils ont besoin de la compagnie d'autres créatures — chiens, êtres humains, peu importe. Imagine ce que tu ressentirais si on t'avait enchaînée nuit et jour, toute seule, au fond d'une cour, hiver comme été, pendant deux ans. Finalement, quelqu'un a fait un signalement et nous avons confisqué le chien. Si nous parvenons à le rééduquer, il a une chance d'être adopté. Si nous n'y arrivons pas...

Elle pousse un soupir.

— Sais-tu quelle est la principale cause de mortalité chez les chiens ? me demande-t-elle.

La première réponse qui me vient à l'esprit, c'est qu'ils se font écraser par les autos. Mais j'ai dans l'idée que ce n'est pas celle qu'elle attend et je me contente de secouer la tête.

— La première cause de mortalité chez les chiens, c'est un comportement indésirable.

Il me faut quelque temps pour assimiler l'information.

— Vous voulez dire que le chien finit par se faire euthanasier ?

Kathy acquiesce d'un mouvement de la tête.

— Et c'est ce que nous essayons d'éviter avec le programme RUC, répond-elle. Chacun des jeunes prend un chien en charge. À lui de travailler avec l'animal pour qu'il change de comportement. Et en même temps, le programme aide le jeune. Celui-ci apprend que ce n'est pas par des cris et des menaces qu'il amènera le chien à mieux se conduire. Il apprend à garder son calme. Il apprend la patience. À la fin des huit semaines du programme, les jeunes en ont appris beaucoup sur la façon de gérer leurs émotions, et la plupart des chiens sont prêts pour l'adoption.

— La plupart ?

— Après un entraînement régulier et bien du renforcement positif, la plupart des chiens se font adopter.

— Et ceux dont personne ne veut ?

— Si nous ne parvenons pas à leur trouver un foyer, eh bien... nous finissons par ne plus avoir le choix.

Ah bon. Je jette un autre coup d'œil par la fenêtre. Nick et les autres, accompagnés de leurs chiens respectifs, traversent la pelouse dans l'autre sens en direction d'un homme et d'une femme. Je reconnais l'homme — c'est le costaud aux cheveux coupés en brosse qui avait appelé Nick le premier jour où j'ai commencé à travailler au refuge. Quant à la femme, je ne l'ai jamais vue.



Quand arrive la pause de l'après-midi, je vais chercher une bouteille de jus de fruits dans le réfrigérateur, prends un bouquin dans mon sac et sors pour aller lire à la table à pique-nique. Je suis installée depuis tout au plus deux minutes quand j'aperçois les jeunes du programme de réadaptation jaillir du pavillon comme une volée de moineaux et gagner le champ adjacent au terrain de stationnement. Quelques secondes plus tard, je vois un frisbee prendre son envol. L'un des joueurs lève le bras, plus haut, encore plus haut, et empoigne le frisbee. Son bras décrit aussitôt une longue courbe descendante et le disque reprend la voie des airs pour traverser le champ en direction d'un autre participant

qui bondit pour l'attraper. Des garçons. Des garçons qui se défoulent.

Nick se tient à proximité de l'aile où l'on garde les animaux. Quelqu'un expédie le frisbee dans sa direction. Nick s'avance à sa rencontre, les yeux levés, évaluant la distance. Mais le frisbee est trop près et encore trop haut. Nick commence à reculer à toute vitesse, les yeux rivés sur le disque bleu, prêt à bondir pour l'attraper.

Au même moment, monsieur Schuster apparaît à l'angle du pavillon, tenant un petit chien au bout d'une laisse. Il se dirige vers la porte pour entrer à l'intérieur, toute son attention mobilisée par le chien qui regimbe et refuse de le suivre. Monsieur Schuster se penche pour parler au chien ou le câliner, je ne sais trop. Je ne pense pas qu'il ait vu Nick. Je sais que Nick ne voit pas monsieur Schuster. Les autres jeunes le voient, par contre. Ils voient ce que je vois — Nick qui court à reculons, les yeux braqués sur le frisbee, le bras à présent levé pour l'attraper. Ils voient monsieur Schuster s'accroupir et tendre la main pour caresser le chien. Sans réagir, ils regardent l'écart entre Nick et monsieur Schuster diminuer, diminuer...

— Monsieur Schuster! Attention!

Monsieur Schuster se retourne en entendant ma voix, aperçoit en un éclair Nick qui fonce sur lui à reculons et commence à se redresser. Trop tard. Nick le heurte de plein fouet et l'envoie valser sur le côté. Le petit

chien s'écarte désespérément pour éviter la collision et manque de peu de se faire écraser sous le poids de monsieur Schuster. Nick perd l'équilibre sous l'impact et dégringole par-dessus le vieil homme. Tout le monde, moi comprise, se rue vers eux.

Quand je rejoins monsieur Schuster, Nick s'est déjà remis debout. Il se penche vers le vieil homme, la main tendue. Monsieur Schuster réussit tant bien que mal à se redresser en position assise. Il est blême et ses lèvres serrées lui font comme une balafre au milieu du visage. Il repousse la main de Nick d'un geste brusque.

— Voyou! gronde-t-il. Brute!

Le visage de Nick s'assombrit.

La porte de l'aile des chenils s'ouvre sur Kathy qui s'approche. Elle jauge la situation.

— Que s'est-il passé? demande-t-elle aux jeunes.

— Il est tombé, répond l'un d'eux.

— Tombé? crache monsieur Schuster en se frottant l'épaule. Ce jeune voyou m'a foncé dessus et il s'est jeté sur moi quand j'étais à terre!

Il lance un regard furieux à Nick.

— Vous devriez tenir ces gamins en laisse! ajoute-t-il.

— Hé! s'exclame Nick.

Ses yeux lancent des éclairs et il fait un pas vers le vieil homme. Un de ses copains l'agrippe par le bras pour le retenir.

— Laisse tomber, ça n'en vaut pas la peine, dit-il à Nick.

— C'était un accident! dit Nick d'un ton furieux.

— Les accidents, ça n'existe pas, réplique monsieur Schuster. Il n'y a que des dommages prévisibles. Si tu avais regardé où tu mettais les pieds, rien de tout ça ne serait arrivé!

— Ouais... c'est ça... commence Nick.

Kathy lui lance un bref regard, comme une mise en garde. Nick n'ajoute rien et balance un coup de pied dans le frisbee qui avait atterri tout près, l'expédiant au milieu de la pelouse.

Kathy se retourne vers monsieur Schuster.

— Laissez-moi vous aider, propose-t-elle.

Monsieur Schuster ne la repousse pas comme il a repoussé Nick. Kathy mobilise toutes ses forces pour hisser le vieil homme et le remettre sur ses pieds. Je me précipite pour lui donner un coup de main.

— Ça va, Mort? demande-t-elle. Êtes-vous blessé?

Monsieur Schuster s'appuie sur nous de tout son poids. J'ai l'impression qu'il traîne de la jambe.

— Conduisons-le jusqu'à la table à pique-nique, me dit Kathy. Vous pourrez souffler un peu, Mort. D'accord?

— Le chien, grogne le vieil homme.

Je le cherche des yeux. La pauvre créature s'est tapie près d'un buisson.

— Dougie ! ordonne Kathy à l'un des jeunes du programme. Ramène le chien à l'intérieur.

Un gros malabar à l'avant-bras tatoué d'une tête de mort s'empare de la laisse et se met à tirer.

— Doucement, pour l'amour du Bon Dieu ! s'exclame monsieur Schuster. C'est un animal, pas une charrette !

Dougie le fixe d'un regard noir, puis baisse les yeux vers le chien.

— Allez, viens ! dit-il au chien en le traitant cette fois plus gentiment.

Monsieur Schuster parvient en boitant à atteindre la table à pique-nique. Je ne crois pas qu'il aurait pu y arriver sans notre aide. Lorsqu'il se laisse choir sur un des bancs, il a le souffle court.

— Voulez-vous que je vous emmène à l'hôpital ? lui demande Kathy. Ce serait peut-être une bonne idée de vous faire examiner par un médecin.

— Ce serait peut-être une bonne idée d'expédier ces fauteurs de troubles à la prison du comté ! fulmine monsieur Schuster.

Kathy serre les lèvres. On dirait qu'elle se retient pour ne pas répondre. Plus loin, sur le terrain vague, Nick parle avec les autres participants du programme en faisant de grands gestes. Il a l'air dans tous ses états. La porte de la section des chenils s'ouvre de nouveau et l'homme aux cheveux en brosse apparaît, accompagné de Dougie. Il se dirige droit vers

Nick, qui se met à gesticuler encore plus frénétiquement. Je suppose qu'il est en train d'expliquer ce qui s'est passé. L'homme aux cheveux en brosse, qui me fait penser à un sergent dans un film de guerre, dit quelque chose. Je vois Nick secouer la tête — *non, non, non*. Puis l'homme se remet à parler et Nick se crispe. Les autres membres du groupe, qui se sont rapprochés pour entendre la conversation, resserrent un peu leur cercle. Nick secoue encore la tête. On dirait qu'il capitule. L'homme ajoute autre chose.

Finalement, Nick s'écarte du groupe et commence à traverser la pelouse en direction de la table à pique-nique, les poings et les lèvres serrés. Il regarde droit devant lui, sans poser les yeux sur quelque chose en particulier. L'homme aux cheveux en brosse le suit, quelques pas en arrière.

Nick s'arrête devant la table à pique-nique. Il baisse les yeux vers monsieur Schuster, qui a cessé de se frotter l'épaule et s'emploie à présent à masser la jambe qu'il traînait tout à l'heure. Le vieil homme dirige vers Nick un regard hostile.

— Je suis désolé, dit celui-ci, sans le paraître le moins du monde.

Il donne plutôt l'impression d'être furieux et plein de ressentiment.

— Je ne vous avais pas vu, ajoute Nick. J'espère que vous n'avez rien de grave.

— Et on ne peut pas dire que ce soit grâce à toi ! rétorque monsieur Schuster.

Je vois la colère gagner Nick, monter comme le mercure d'un thermomètre par temps de canicule. L'homme aux cheveux en brosse pose la main sur son bras.

— Va rejoindre les autres, D'Angelo. Immédiatement.

Nick fait demi-tour et toise l'homme d'un œil mauvais, sans dire un mot. Un instant plus tard, il s'éloigne pour traverser l'étendue de gazon en direction des autres.

— Il ne l'a pas fait exprès, vous savez, dis-je à monsieur Schuster.

— Sale petit voyou, marmonne le vieil homme. Vous l'avez entendu ? À croire qu'il allait s'étouffer en présentant ses fameuses excuses. Les voyous dans son genre préféreraient crever plutôt que de dire qu'ils regrettent ce qu'ils ont fait.

Il a raison. Il y avait dans l'attitude de Nick tout sauf du regret. Si c'était moi qui avais fait dégringoler monsieur Schuster par terre, je me serais empressée de lui présenter mes excuses. Mais il faut admettre que si c'était moi qui l'avais fait tomber, jamais il ne m'aurait traitée comme il a traité Nick. Je regarde de l'autre côté de la pelouse et aperçois celui-ci, la mine renfrognée, emboîter le pas aux autres participants du programme qui pénètrent à l'intérieur du refuge.

7

Le lundi suivant, je suis en train de vérifier et revérifier noms et adresses sur mon écran lorsque j'entends quelqu'un crier dehors. Par la fenêtre, j'aperçois Kathy à côté de sa petite Firefly rouge qu'elle a garée devant la porte d'en arrière de l'aile administrative, après avoir coupé par la pelouse. Le coffre de l'auto est ouvert et Kathy appelle d'un geste de la main l'homme aux cheveux coupés en brosse. Je sais à présent qu'il s'appelle Ed Jarvis et que c'est l'intervenant psychosocial responsable des jeunes inscrits au programme RUC. J'aperçois d'ailleurs ces derniers à l'extérieur avec leurs chiens. Leur première tâche, en arrivant au refuge, consiste à les promener pendant dix minutes avant d'entreprendre les séances de dressage proprement dites.

Monsieur Jarvis se dirige vers Kathy et échange quelques paroles avec elle. Puis il lance un appel aux garçons. Nick et deux de ses copains tendent leurs laisses à d'autres participants, puis rejoignent Kathy et monsieur Jarvis au pas de course. Celui-ci leur dit quelque chose et les trois ados se penchent dans le coffre de la voiture pour en extraire chacun une

boîte en carton. Leur réaction me surprend. Les boîtes ne sont pourtant pas grosses, mais les jeunes semblent avoir un mal fou à les porter. Je vois les biceps de Nick se gonfler sous l'effort. Quelques instants plus tard, les trois garçons entrent en file indienne à l'intérieur des locaux et transportent leurs fardeaux respectifs jusqu'au bureau situé en face du mien, de l'autre côté du couloir.

— Allez les poser là, tout simplement, leur dit Kathy avant de passer la tête dans l'embrasure de la porte de mon bureau.

— Tu ne veux pas prendre une petite pause d'ordinateur, Robyn? J'aurais besoin de ton aide ici.

Je me lève et la suis dans le bureau d'en face.

Les trois jeunes laissent pesamment tomber les boîtes sur le bureau.

— *Man*, qu'est-ce qu'il y a là-dedans? s'exclame l'un d'eux. Du plomb?

— De l'argent, répond Kathy.

— Il doit y en avoir un paquet! dit l'autre.

— Ce sont surtout des pièces de monnaie. Deux dollars, un dollar, vingt-cinq cents. Et de la ferraille de dix, cinq ou un sou. Il y a des billets aussi. De cinq, dix, vingt dollars.

Le premier garçon contemple les boîtes d'un air pensif, comme s'il en imaginait le contenu à travers le carton. L'autre émet un léger sifflement admiratif.

— Pour combien y en a-t-il, à votre avis ? reprend le premier.

— Je te le dirai quand nous aurons tout compté, Antoine.

— Voulez-vous un coup de main ? demande ce dernier.

Il pose sur les boîtes un œil avide.

— Ouais, on va vous compter tout ça, s'empresse d'ajouter l'autre.

Nick est le seul du trio à ne manifester aucun intérêt pour les boîtes. Des blocs de ciment le laisseraient tout aussi indifférent.

Kathy s'esclaffe.

— Merci bien, les gars, mais je peux m'en charger moi-même. Sans compter qu'Ed vous attend. Et vous savez ce qu'il pense des retardataires...

Antoine et l'autre garçon se disent quelque chose. Nick pousse Antoine du coude et le trio s'éclipse. Kathy sort une paire de ciseaux du tiroir du bureau et entreprend de couper le ruban adhésif qui scelle les trois boîtes. Celles-ci sont remplies à craquer. Comme l'avait dit Kathy, il s'agit surtout de menue monnaie. Mais ce n'est pas tout. Je vois pointer des billets de banque — de cinq, dix et vingt dollars — parmi l'entassement de pièces.

— On dirait que quelqu'un a versé l'argent en vrac, dis-je à Kathy.

— Et c'est exactement ce qui s'est passé, répond-elle. Nous avons fait campagne dans deux centres commerciaux durant la fin de

semaine — des kiosques d'exposition sur la cruauté envers les animaux, des photos d'animaux offerts pour adoption, de l'information sur nos programmes éducatifs, ce genre de chose. Nous tenons des kiosques dans les centres commerciaux au moins une fois par mois, quand nous avons suffisamment de bénévoles disponibles pour les installer et répondre aux questions. Et nous prévoyons toujours une urne pour collecter les dons. Tu sais, une de ces sphères en plastique translucide comme celles qu'on utilise à Noël pour recueillir les dons destinés aux démunis. Les gens y laissent leur petite monnaie. Certains sont plus généreux et y glissent des billets de cinq, dix ou vingt dollars. À la fin de la journée, on vide les sphères dans ces boîtes renforcées. En général, je récupère les boîtes le lundi chez le bénévole responsable, en me rendant ici.

Elle baisse les yeux vers les trois boîtes.

— Voici venir l'étape la plus amusante, déclare Kathy.

— Amusante ?

— Des bénévoles vont venir tout à l'heure mettre les pièces en rouleaux. Nous aurons tout compté avant. Mais ce serait gentil de leur préparer le travail. Peux-tu trier la monnaie, Robyn ?

— Je m'en occupe.

Kathy me laisse à ma tâche. Un peu plus tard, j'entends sa voix dans le couloir, à proximité du bureau où je me trouve.

— Qu'as-tu à traîner encore ici, Nick?

— J'ai quelque chose à vous demander, répond la voix de Nick.

— Tu devras attendre. Tu es déjà en retard. Allez, file!

Je repousse deux des boîtes à l'extrémité du bureau — avec l'impression de faire glisser un tas de briques. Puis je prélève par poignées des pièces dans la troisième boîte jusqu'à ce qu'elle soit suffisamment légère pour que je puisse la retourner et la vider sur le bureau. Je commence par prélever tous les billets de banque — j'en trouve même un de cinquante dollars — et les empile en plusieurs liasses contre le mur. J'entreprends ensuite de trier les pièces. Une fois l'opération terminée, je me retrouve devant plusieurs tas de monnaie.

Je vide la seconde boîte sur le bureau et répète l'exercice. Les tas de monnaie prennent de la hauteur, les piles de billets aussi.

Je suis en train de trier les dernières pièces de la troisième boîte quand j'entends quelqu'un crier — hurler? — dehors. Je vois Kathy passer en trombe dans le couloir. J'entends d'autres cris. Curieuse, je fonce jusqu'à mon bureau pour regarder dehors.

Il est arrivé quelque chose sur la grande pelouse. Je vois des jeunes, des adultes et des chiens accourir de partout sans comprendre la raison de tout ce charivari. Puis j'entends un autre appel, un cri puissant et urgent. Un coup à la vitre me fait sursauter. C'est Kathy, le

visage écarlate d'avoir couru dans la chaleur de l'après-midi.

— Le 911! me crie-t-elle. Appelle le 911! C'est monsieur Schuster. Dis-leur qu'il respire, mais qu'il est inconscient. Il ne réagit pas quand je lui parle.

Inconscient?

J'empoigne le combiné et compose le 911. Je suis surprise de m'entendre expliquer calmement à la standardiste d'où et pourquoi j'appelle. Je lui indique l'âge approximatif de monsieur Schuster et répète ce que m'a dit Kathy. Puis je lui redonne l'adresse du refuge en la lisant sur le calendrier accroché au mur près de mon ordinateur. Sans cesser de prier silencieusement. *Tenez bon, monsieur Schuster.*

Je raccroche, ouvre la fenêtre et appelle Kathy pour lui annoncer que les secours arrivent. Elle hoche la tête d'un air sombre. Je suis en train de refermer la fenêtre quand j'entends un bruit dans le couloir derrière moi. Je me retourne et aperçois du coin de l'œil quelqu'un sortir en flèche du bureau qui fait face au mien. Du moins, c'est ce que je crois voir. Je n'en suis pas absolument sûre. Probablement un membre du personnel. Ou un autre bénévole. Je regarde encore dehors. Et soudain, je n'y tiens plus. Il faut que je sache comment va monsieur Schuster.

Je sors de mon bureau avec l'intention de m'élancer vers la sortie, mais je ne sais trop ce qui me pousse à aller voir dans le bureau où

j'ai trié l'argent. Les tas de monnaie paraissent intacts, mais je ne peux en dire autant des liasses de billets. Elles gisent en désordre sur le bureau. Qu'est-ce qui a bien pu les éparpiller ainsi ?

Ou *qui* les a éparpillées ?

Toutes les portes des locaux administratifs sont munies de serrures. Il suffit de bloquer de l'intérieur le bouton situé au centre de la poignée, puis de refermer la porte derrière soi pour qu'elle se verrouille automatiquement. Il faut une clé pour rouvrir la porte de l'extérieur. J'appuie sur le bouton et verrouille la porte du bureau où est déposé l'argent. Puis j'emprunte le couloir qui mène à la porte d'entrée. J'entends une sirène au loin — l'ambulance dépêchée par le service d'appels d'urgence. J'aperçois Nick et Antoine postés à proximité du pavillon. Tout le monde est attroupé sur la pelouse autour de monsieur Schuster, mais Nick et Antoine sont restés à côté de la porte de derrière, bien en périphérie du groupe. Antoine braque les yeux sur moi quand je franchis le seuil pour plonger dans la chaleur de l'après-midi. Son expression n'a rien d'aimable. Nick m'adresse un regard avant de baisser la tête et de se détourner d'un même mouvement fluide. Tous deux s'éloignent ensuite pour couper à travers la pelouse.

Je les appelle, mais ma voix se perd dans le hurlement strident d'une sirène. Une ambulance s'engage directement sur la pelouse, me

cachant Nick et Antoine. Quand j'atteins l'ambulance, les deux jeunes ont rejoint les autres et le groupe s'éloigne, emboîtant le pas à monsieur Jarvis.

Les ambulanciers descendent de leur véhicule et se précipitent vers monsieur Schuster. Agenouillée à son côté, Kathy ne cesse de parler à ce dernier, qui est pâle comme un linge mais a rouvert les yeux. L'homme qui se tient près de Kathy s'adresse aux ambulanciers. Je le reconnais, car Kathy me l'avait présenté le premier jour lorsqu'elle m'avait fait faire la visite des lieux. C'est un vétérinaire qui travaille au refuge. Kathy relève la tête et laisse d'un air visiblement soulagé les ambulanciers prendre le relais. Elle presse les mains de monsieur Schuster avant de céder sa place en reculant de quelques pas.

— Est-ce qu'il va s'en sortir ?

— Je n'en sais rien, Robyn.

Elle balaie du regard le groupe d'employés et de bénévoles attroupés sur la pelouse, avant de s'approcher d'eux pour leur demander gentiment de rentrer.

— Monsieur Schuster est entre bonnes mains, leur dit-elle.

Je m'attarde un moment et scrute l'extrémité de la pelouse du côté de Nick et du groupe de participants au programme de réadaptation. Tous ont les yeux fixés sur monsieur Jarvis. Tous sauf Nick. Il regarde dans ma direction.

Et il ne sourit pas. Je ne souris pas moi non plus. Je repense à un événement qui s'est passé il y a quatre ans. Et j'ai, comme dirait mon père, une nette impression de déjà-vu.

Il y a quatre ans, je fréquentais l'école secondaire alternative de South Parkside, l'école ASP pour abrégé. C'était un tout petit établissement comptant une cinquantaine d'élèves tout au plus, la moitié en 1^{re} secondaire, l'autre en 2^e secondaire, qui s'entassaient dans deux salles de classe situées au dernier étage d'une école régulière accueillant des enfants de la maternelle à la huitième année. Il y avait toujours dix fois plus d'élèves qui voulaient étudier à l'école ASP que ce que le programme pouvait accueillir, si bien que ceux d'entre nous qui y accédaient se sentaient privilégiés. L'enseignement à ASP était bien plus intéressant que celui de l'école régulière. On nous proposait davantage d'activités et de projets à l'extérieur, ce qui nous plaisait énormément, mais qui rendait jaloux certains élèves des classes régulières. À ASP, on nous encourageait non seulement à étudier, mais aussi à nous engager dans des activités citoyennes, ce qui nous valait bien entendu des crédits supplémentaires.

C'est à cette époque que j'ai commencé à militer pour les droits des animaux, en partie

à l'instigation de Billy, qui ne ménagerait aucun effort pour faire en sorte que les animaux aient leur juste part sur notre planète, en partie poussée par Morgan qui avait piqué mon amour-propre. Morgan fait partie des adeptes de la « pensée positive » qui estiment que lorsqu'on tombe de cheval, la seule chose à faire est de remonter immédiatement en selle. Si je n'étais pas prête à serrer la patte du chien qui m'avait mordue, je voulais bien (éventuellement) ne pas manifester de rancune en acceptant de défendre les droits des animaux. Et c'est pour cette raison que Morgan, Billy et moi avons organisé un événement-bénéfice, une exposition d'animaux de compagnie afin de recueillir des fonds pour l'organisme caritatif préféré de Billy.

Le spectacle lui-même fut le clou de l'événement. Nous demandions un dollar à chaque élève pour exhiber son animal de compagnie. Nous avons fait le tour des animaleries et des écoles de dressage du coin pour solliciter des dons — jouets pour chiens et chats, friandises et biscuits pour chiens, chats et hamsters, cours d'introduction au dressage — destinés à notre loterie. Deux des élèves artistes d'ASP s'étaient proposés pour maquiller les enfants présents — sur le thème des animaux, bien entendu. J'avais même convaincu un ami de mon père, maître-chien à l'escouade canine de la police, de venir faire une démonstration avec deux chiens pour expliquer leur rôle dans les enquêtes

policières. Morgan m'avait embrigadée pour lui donner un coup de main dans la course de chats — une activité plutôt amusante parce que les chats ne semblaient pas comprendre, ou plutôt ne voulaient pas comprendre, qu'ils étaient censés se mesurer à la course. Vous connaissez les chats! Après m'être efforcée pendant vingt minutes de pousser des félins de tous âges et de toutes tailles en direction de la ligne d'arrivée, j'avais les yeux gonflés et le nez qui coulait, et les spectateurs, en particulier les plus jeunes, se tordaient de rire.

Notre exposition eut un succès monstre, et pas seulement parce qu'on avait abrégé les heures de cours afin que tous puissent y assister. Elle nous permit aussi de ramasser beaucoup d'argent.

À la fin de la journée, tandis que les autres élèves d'ASP s'affairaient à nettoyer la cour de l'école, Billy, Morgan et moi remontâmes à l'étage en transportant l'argent recueilli pour le compter. Nous avions l'intention de le remettre à notre professeure pour qu'elle le dépose à la banque et envoie un chèque à l'organisme de protection des animaux.

Nous gravâmes l'escalier jusqu'au dernier étage, Morgan jacassant sur le succès de notre entreprise, Billy spéculant sur la somme que nous avions amassée (en la surestimant de beaucoup, probablement) et moi éternuant encore après mes contacts avec les chats. Notre école comprenait deux grandes salles de cours,

une pièce plus petite servant de bibliothèque, une pièce sans vocation précise dans laquelle nous organisions nos réunions et prenions nos repas de midi, et un bureau. À part nous trois, l'école semblait déserte. Notre prof, Lois — à l'école ASP, on appelait les profs par leur prénom —, devait nous rejoindre après avoir supervisé le nettoyage de la cour.

Morgan ouvrit la porte du bureau avec la clé que lui avait remise Lois. Nous déposâmes l'argent — deux boîtes en fer-blanc remplies de monnaie et une enveloppe bourrée de billets de banque — sur le bureau de Lois. Je tirai une chaise et m'installai au bureau pour compter l'argent. Morgan suivit mon exemple. Billy déclara alors qu'il n'avait rien avalé de la journée et Morgan, une de ces filles minces comme un fil qui grignotent tout le temps, dit qu'elle aussi avait été trop occupée pour manger quoi que ce soit. Billy nous assura qu'il restait des sandwiches au végépaté, sur quoi Morgan déclara qu'elle avait tellement faim qu'elle pourrait manger un cheval. «Je plaisante», ajouta-t-elle à l'intention de Billy. Je me rendis alors compte que j'avais moi aussi l'estomac dans les talons. Nous décidâmes de redescendre et de nous mettre quelque chose sous la dent avant d'entreprendre le comptage de l'argent. Je refermai la porte du bureau derrière nous et pris la peine de vérifier qu'elle était bien verrouillée.

En descendant l'escalier, je fus soudain prise de panique. Mes clés! J'avais l'habitude de les perdre à tout bout de champ, à l'époque, ce qui rendait ma mère complètement folle. Ma mère est du genre à ne pas trouver le sommeil si elle n'a pas préparé les vêtements qu'elle portera le lendemain ni organisé le contenu de son attaché-case avant de se mettre au lit. Chaque fois qu'elle me faisait faire de nouvelles clés, elle choisissait un porte-clés toujours plus gros pour qu'il me soit encore plus difficile de l'égarer. Le dernier en date était agrémenté d'un sifflet en métal comme en ont les policiers, et j'avais pris l'habitude de tâter régulièrement mes poches pour m'assurer de sa présence. Généralement, il était là.

Mais ce jour-là, quand je tâtai ma poche en descendant l'escalier, il avait disparu.

J'éternuai. Et je sentis une onde glacée me traverser. C'est toujours ce que je ressens quand je sais qu'il va falloir confesser à ma mère que j'ai *encore* perdu mes clés. Je suis généralement portée à fouiller la maison de fond en comble quand je perds quelque chose. Mon père, quand ça lui arrive, s'arrête, ferme les yeux et tente de retrouver le moment où il a pour la dernière fois utilisé ou tenu l'objet égaré. Il ne rouvre les yeux que lorsqu'il a visualisé la scène. Puis il se dirige droit vers l'endroit où il a laissé ledit objet. C'est exaspérant. Mais ça marche. J'ai essayé de faire la même chose.

Je me suis arrêtée sur une marche, j'ai saisi la rampe et fermé les yeux. J'ai entendu Morgan, presque rendue en bas, pousser un soupir.

— Pas encore!

Je n'ai même pas eu besoin de la regarder pour savoir qu'elle avait les yeux levés au ciel. Que j'égare si souvent mes clés restait pour elle un mystère. « Tu peux bien être une première de classe, me disait-elle toujours. Tu peux bien avoir sauté une année, tu es complètement désorganisée. Si j'étais ta mère, je t'obligerais à les porter à une chaîne autour du cou! »

— Je te les ai rendues, m'a-t-elle dit.

J'ai rouvert les yeux pour la dévisager, puis j'ai éternué.

— Avant de rentrer dans l'école, a précisé Morgan. Je t'ai emprunté ton trousseau pour siffler le départ de la course de chats. Je te l'ai rendu quand tout a été terminé. Bon sang, Robyn, c'est à croire que tu t'arranges pour perdre tes clés deux fois par semaine. Peut-être as-tu quelque chose à régler avec ta mère. Un cas typique de comportement passif-agressif.

La mère de Morgan est psychiatre, et Morgan a une conscience aiguë du comportement des autres. Elle ne se fait jamais prier pour vous donner son diagnostic.

J'ai refermé les yeux. Et j'ai revu effectivement Morgan glisser mon trousseau de clés dans mes mains déjà occupées quand nous étions dans la cour de récréation. Je l'ai entendue me dire: « Prends-les! Pas question qu'on

me reproche quoi que ce soit si jamais tu les perds!»

Je me suis revue avec le trousseau accroché à un doigt. Les clés se balançaient en cliquetant pendant que je montais l'escalier. Je les avais posées quelque part avant de placer les deux boîtes de monnaie sur le bureau et de sortir un mouchoir de ma poche de derrière pour me moucher encore une fois.

J'ai fait demi-tour pour remonter l'escalier.

— Robyn! m'a crié Morgan en me lançant la clé du bureau. On se retrouve dehors!

J'ai grimpé les marches quatre à quatre et ouvert la porte du couloir. C'est à ce moment-là que j'ai entendu des voix, des chuchotements, en provenance du fond du couloir, dans la direction du bureau. Je n'y ai guère prêté attention, présumant qu'il s'agissait d'autres élèves, remontés pour ranger quelque chose. J'ai tourné à l'angle du couloir et aperçu la porte du bureau, que j'avais pourtant verrouillée, à présent ouverte. Un prof, ai-je pensé. J'ai alors entendu d'autres chuchotements, affolés cette fois comme des cris de souris effrayées. Je ne sais pas pourquoi, mais ça m'a mis la puce à l'oreille.

J'ai éternué.

— Il y a quelqu'un qui vient! ai-je entendu murmurer.

Un bruit de pas précipités a suivi et deux garçons ont surgi du bureau et foncé droit sur moi, manquant de me renverser. J'ai vaguement

reconnu l'un d'eux — un gamin de petite taille aux cheveux noirs qui fréquentait l'établissement dans lequel était logé l'école ASP. L'autre était nettement plus grand et plus vieux. Le plus jeune a stoppé net en me voyant, mais l'autre m'a contournée à la vitesse de l'éclair en agrippant le plus jeune par le bras au passage. J'ai entendu une porte cogner contre un mur de parpaing et un bruit de pas décroître dans l'escalier. Abasourdie — j'étais certaine d'avoir bien fermé la porte derrière moi —, j'ai pénétré dans le bureau et inspecté les lieux. Les boîtes de monnaie n'avaient pas bougé, mais l'enveloppe de billets de banque avait disparu.

J'ai fait volte-face et regardé la porte qu'avaient empruntée les deux garçons pour s'enfuir. J'ai foncé au pas de course jusqu'aux escaliers. Une fois dans la cour, j'ai réussi après quelques moments de panique à localiser Lois. Je me suis précipitée vers elle et lui ai raconté précisément ce que j'avais vu.

C'est à partir de cette description qu'on a pu identifier le plus jeune garçon le lendemain. Mais je n'ai jamais eu de nouvelles du plus vieux. Quant à l'argent, nous n'avons jamais pu le récupérer. Quelqu'un m'a dit que le garçon qui avait été pris prétendait avoir agi seul. Je savais que c'était faux. J'avais dit à Lois et au principal qu'ils étaient deux à avoir fait le coup. Mais parce que j'avais reconnu le plus jeune, je n'avais pas suffisamment fait attention à l'autre, celui que je n'avais jamais vu auparavant, pour

être en mesure d'en donner une description précise. Celui que j'avais vu, celui dont j'avais donné une description d'abord à Lois, puis au principal et enfin aux policiers, était Nick D'Angelo. Il fut expulsé de l'école et je ne l'ai jamais revu — jusqu'à aujourd'hui. De toute évidence, s'il participe à présent à un programme de réinsertion d'adolescents inculpés de crimes violents, c'est que les choses sont allées de mal en pis pour lui.



Je demande à Janet d'ouvrir pour moi la porte du bureau qui fait face au mien. Je pénètre dans la pièce et reste immobile pendant cinq bonnes minutes, peut-être même plus, en tentant de me rappeler si j'ai heurté le bureau en me rendant à l'extérieur. Cela pourrait expliquer pourquoi les liasses de billets sont en désordre. Mais je ne me suis pas cognée contre le bureau, j'en suis certaine. Et que je sache, rien d'autre n'aurait pu les éparpiller ainsi. Je ne vois ni calendrier ni photo qui aurait pu inexplicablement dégringoler du mur. La fenêtre n'a pas été ouverte. Rien. Mais j'ai pourtant vu quelqu'un sortir en catastrophe du bureau. D'accord, il m'a seulement *semblé voir* quelqu'un. Cette personne a-t-elle touché à l'argent? Pire, cette personne en a-t-elle pris? Et dans ce cas, quelle somme a-t-elle volée? Et qui était-ce?

Je n'ai perçu qu'un mouvement et n'ai entendu qu'un bruit de pas. J'ai pensé que la personne que j'avais aperçue devait être un autre employé qui se hâtait dans le couloir pour aller voir ce qui se passait dehors. Mais si c'est le cas, qu'est-ce qui a bien pu mettre la pagaille dans les liasses de billets que j'avais si soigneusement empilées? Et pourquoi, quand je suis sortie, Nick et Antoine se tenaient-ils près de la porte, à distance des autres membres de leur groupe? Nick et Antoine, deux garçons qui fréquentent le refuge parce qu'ils ont eu maille à partir avec la justice. Deux garçons qui ont convoyé l'argent depuis la voiture de Kathy et qui savaient dans quel bureau il avait été déposé. Antoine, qui semblait fasciné par le montant que pouvaient contenir les boîtes, et Nick qui avait déjà été pincé à voler de l'argent destiné à un organisme de charité au moins une fois dans sa vie. Nick qui avait en outre traîné dans le couloir longtemps après que Kathy lui eut demandé de partir. Il avait dit qu'il voulait lui parler. Mais était-ce vrai? N'avait-il pas plutôt attendu pour voir ce que Kathy allait faire, savoir si elle allait mettre l'argent immédiatement en lieu sûr ou au contraire le laisser un certain temps sur le bureau?

Je suis en train de réfléchir à ce qu'il faut faire, à ce que je *peux* faire, puisque je ne suis même pas sûre de ce qui s'est passé, quand

Kathy revient dans le bureau. Je lui demande si elle a des nouvelles de monsieur Schuster.

— Je ne sais rien encore, me répond-elle. Je vais appeler l'hôpital tout à l'heure. J'aurais dû insister pour le faire hospitaliser vendredi, après sa chute. Je savais qu'il était cardiaque.

Elle pousse un soupir.

— C'est peut-être un homme buté et aux opinions tranchées, mais il connaît bien les chiens. Et il les aime aussi.

— Je l'ai vu travailler avec Orion la semaine dernière.

— Ouais, fait Kathy. Mais c'est une autre histoire.

Une autre histoire qu'elle ne tient pas à partager avec moi, du moins pas encore. Quelqu'un l'appelle du fond du couloir et elle me demande de l'excuser.

Après le départ de Kathy, je ne peux m'empêcher de penser à l'argent et à Nick. Je trie le dernier tas de pièces de monnaie, rempile les billets et tente de déterminer si les liasses ont ou non la même hauteur que tout à l'heure. Impossible de le savoir avec certitude. Kathy réapparaît, suivie de trois femmes qui semblent toutes se connaître. Après m'avoir saluée d'un signe de tête, elles tirent des chaises, s'installent et entreprennent de rouler les pièces de monnaie dans les tubes appropriés, tout en bavardant entre elles.

Je retourne à mon bureau et regarde par la fenêtre. Lorsque les jeunes du programme RUC

en ont terminé avec leurs chiens, ils prennent généralement une pause avant de gagner une autre salle du complexe pour discuter en groupe de ce qu'ils ont appris et, si j'en crois Kathy, se demander en quoi ces leçons peuvent les aider à se prendre en charge. Kathy m'a expliqué que ces séances s'inscrivent dans leur programme de réadaptation.

J'attends devant la fenêtre jusqu'à ce que Nick, Antoine et les autres sortent de l'aile des chenils, traversent la pelouse et s'approprient la table à pique-nique. Certains apportent des canettes de soda, des paquets de chips et des barres chocolatées qu'ils ont achetés aux machines distributrices situées à l'intérieur.

Quand je les rejoins, la table est jonchée d'emballages. Trois ou quatre gars parlent en même temps, chacun haussant la voix pour se faire entendre. Deux autres rigolent. Ils me font penser à cette bande de garçons de mon école qui occupent toujours la même table dans un coin de la cafétéria et font plus de bruit que le tous les autres élèves réunis. Des gars qui se croient *cool*. Des gars qui surcompensent, au dire de Morgan.

J'hésite. Puis je cherche à me convaincre moi-même que ces garçons ne m'intimident pas le moins du monde, même si ce n'est pas tout à fait exact. J'inspire profondément, comme je le fais quand je dois faire un exposé devant toute la classe ou — j'en frémis juste à y penser — prononcer un discours.

— Excusez-moi!

Alors que je dis ces mots, un des garçons lance quelque chose qui doit être particulièrement hilarant, du moins de l'avis de ses copains, car tous éclatent bruyamment de rire. L'un d'entre eux, Douglas, s'étouffe en avalant son Coke de travers. La boisson lui sort pratiquement par les narines. J'attends qu'ils se calment un peu.

— Excusez-moi!

Cette fois, je tape sur l'épaule de Nick.

Tous les gars se tournent vers moi pour me dévisager. Tous, à l'exception de Nick.

— Allô?

Je lui presse l'épaule plus fort cette fois, et je sens les os sous mes doigts.

Le voisin de Nick le pousse du coude et dit quelque chose à mon propos qui me fait rougir jusqu'aux oreilles. Il m'adresse un sourire, puis se passe lentement la langue sur les lèvres. Je lui sers ce regard impérial que Morgan a perfectionné pour remettre ce genre de gars à sa place. Je me tourne ensuite vers Nick.

— Est-ce que je peux te parler une minute?

Il lève les yeux vers moi.

— Vas-y, je t'écoute.

— Je veux te parler seule à seul.

Ma réponse provoque un concert d'exclamations. «Oh, oh!» Ils se comportent comme une classe de maternelle, mais me lorgnent comme une meute de loups. Dougie, assis à côté de Nick, lui assène une claque sur l'épaule.

— Bravo, *man!* lance-t-il.

Nick ne bouge pas d'un pouce. Il reste immobile, perdu dans la contemplation de sa canette de Coke ou de la table ou, qui sait, de la membrane interne de ses paupières. Mais il ne se retourne pas. Il fait comme s'il ne m'avait pas entendue, même si je suis persuadée du contraire. J'imagine très bien comment Morgan aurait analysé la situation: comportement passif-agressif classique. C'est ainsi qu'elle résume bien des situations.

Finalement, en un enchaînement d'une grâce surprenante, Nick lance ses jambes par-dessus le banc, se lève et se retourne pour me faire face. Il me serre de si près que je dois lever la tête pour le regarder dans les yeux. Il m'a déjà fait le coup. À croire qu'intimider ses interlocuteurs est chez lui une habitude. Qu'il essaie, pour voir! Cette fois, je ne recule pas. Il finit par tourner brusquement la tête vers la gauche, s'éloigne de la table et je lui emboîte le pas.

— Qu'est-ce que tu veux? me demande-t-il une fois que nous sommes hors de portée de voix.

Après avoir pris ma décision d'aller lui parler, je me suis creusé la tête pour trouver la meilleure façon d'aborder le problème.

— Si tu rends ça tout de suite, je n'en dirai pas un mot à Kathy.

Les yeux de Nick s'étrécissent.

— Rendre *quoi?* rétorque-t-il.

— Je t'ai vu dans le bureau.

Des personnes plus scrupuleuses, du genre de ma mère, appelleraient ça un mensonge. Des personnes plus imaginatives, du genre de mon père, appelleraient ça du bluff.

— Quel bureau ?

À l'entendre, on croirait que ma personne ou mes paroles le laissent totalement indifférent. Peut-être sait-il mieux mentir que je croyais. Ou mieux bluffer.

— Le bureau où a été déposé l'argent. Je sais que tu en as pris. Si tu le rends tout de suite, je n'en parlerai pas à Kathy.

Il réagit sans réagir. Il se contente de rester immobile, sans dire un mot. Il ne donne pas le moindre signe qu'il m'a entendue. J'insiste.

— Je ne plaisante pas.

Il secoue la tête d'un air dégoûté.

— *Man*, et on prétend que les gens changent ! Ce n'est sûrement pas ton cas.

— Ni le tien !

Il me regarde — disons plutôt qu'il m'*étudie* — avant d'ouvrir finalement la bouche.

— Tu ne m'as jamais vu dans ce bureau.

Il l'affirme comme si c'était un fait, sur lequel il n'avait aucun doute.

— Si tu m'avais vu, reprend-il, tu serais déjà allée en parler à Kathy. Tu aurais probablement appelé les flics, par la même occasion. Les gens comme toi, s'ils pensent avoir des preuves contre quelqu'un, ils vont tout droit à la police. Le seul moment où ils tentent de conclure un

marché, c'est lorsqu'ils n'ont pas de preuve, lorsqu'ils essaient d'amener l'autre à se dénoncer lui-même. Mais cette fois-ci, tu n'as rien contre moi.

Cette fois-ci!

— Ouais? Eh bien, je vais sur-le-champ en parler à Kathy.

— Comme tu veux, rétorque-t-il.

Il retourne à la table d'un pas nonchalant et s'y rassoit. Les autres le bombardent aussitôt de questions, probablement pour savoir ce que j'ai dit. Peut-être leur raconte-t-il. Peut-être pas. Antoine se retourne et me dévisage. Je ne peux pas plus interpréter son expression que j'ai pu déchiffrer celle de Nick.

Je retourne à l'intérieur du refuge en essayant de marcher d'un pas déterminé. Mais Nick a raison. Je ne l'ai pas vu dans le bureau. Je ne l'ai même pas vu à l'intérieur des locaux administratifs. Je ne sais même pas avec certitude s'il manque de l'argent. Je sais seulement que les billets n'étaient plus à leur place. Je n'ai que des soupçons et les antécédents de Nick, ou plutôt son casier judiciaire. Et surtout — et c'est ce qui me tracasse vraiment — le fait qu'il n'ait pas nié. Quand un innocent se fait accuser de vol, il nie. Ou à tout le moins il s'indigne. Nick n'a fait ni l'un ni l'autre. Il s'est contenté d'ironiser.

Une fois devant la porte de mon bureau, j'hésite à entrer. Je passe en revue tous les faits dont je dispose.

Fait numéro un : quelqu'un a pénétré dans le bureau et mis en désordre les liasses de billets. Il y a de fortes chances que cette personne ait pris de l'argent.

Fait numéro deux : il s'agit d'argent recueilli à des fins charitables. Qui pourrait bien voler de l'argent amassé pour servir une bonne cause ? Réponse : Nick D'Angelo. Il l'a déjà fait une fois.

Je prends ma décision.

Je passe devant la porte de mon bureau et vais frapper à la porte voisine. Celle de Kathy.

Je vois l'expression de Kathy changer à mesure que je lui parle — l'amabilité cède la place à la curiosité, puis à la consternation. Kathy se recroqueville sur sa chaise et me pose quelques questions.

— Je vais parler à Nick, finit-elle par me dire.

— Mais il ne va jamais l'admettre.

Kathy me fixe longuement, d'un regard las. Elle semble déçue. Ce qui m'inquiète, c'est le fait que j'ignore qui, de nous deux, la déçoit : Nick, pour avoir commis un acte odieux ; ou moi, pour lui avoir révélé quelque chose qu'elle ne voulait pas entendre. Je regrette de lui avoir parlé.

— J'aurais agi comme toi, me dit Morgan quand je l'appelle en soirée à son chalet. Il l'a déjà fait, pas vrai? «Chassez le naturel, il revient au galop», comme on dit. Après tout, s'il participe à ce programme, c'est qu'il n'a rien d'un ange.

— Je suppose que tu as raison.

— Il y a une leçon à tirer de cette histoire, me dit Morgan.

— Oh oui! Dorénavant, je verrouillerais la porte derrière moi quand je quitterai une pièce où on a déposé de l'argent.

Morgan pousse un soupir.

— Répète après moi, Robyn: *Je ne participerai plus jamais, je dis bien plus jamais, à une de ces stupides manifs de Billy en faveur des droits des animaux.* Il n'en sort jamais rien de bon. Les animaux vont continuer à perdre la guerre contre les humains, sans compter que tu n'as pas l'air de beaucoup t'amuser par les temps qui courent. Et en plus, moi, je m'ennuie à mourir ici parce que tu n'es pas là.

Si je me fie au ton de sa voix, c'est ce troisième argument qui pèse le plus lourd dans la balance.

Les paroles de Morgan devraient me reconforter. Mais ce n'est pas le cas, pour la simple et bonne raison que Morgan est prompte à juger les gens et que ses jugements sont souvent à l'emporte-pièce. Je décide de solliciter l'avis de quelqu'un d'autre.

— Quelle somme a-t-il prise? demande Billy, qui semble horrifié qu'on puisse être assez insensible et assez cupide pour voler — à deux reprises! — de l'argent destiné à aider nos amis à quatre pattes (et quelques-uns à deux pattes, si je compte les canards que j'ai vus lors de ma première journée au refuge).

— Je ne le sais pas avec certitude, Billy. Et c'est bien là le problème. Je ne suis même pas sûre qu'il manque de l'argent. Mais ce que je sais, en revanche, c'est que quelqu'un est entré dans ce bureau et que ce quelqu'un a touché aux billets de banque.

Je lui explique en détail ce qui s'est passé.

S'ensuit un long silence à l'autre bout de la ligne.

— Billy?

— Je suis là.

Un autre silence.

— Tu es donc allée signaler que ce Nick avait volé, commence Billy, même si tu ne l'as pas vu prendre quoi que ce soit, même si tu ne l'as pas vu entrer dans cette pièce ni en sortir, et tu ne sais pas s'il manque de l'argent parce que personne ne l'a compté.

Il ne semble pas convaincu.

— Mais tu es pratiquement sûre qu'il a volé de l'argent parce que quelqu'un y a apparemment touché et que ce gars a déjà commis un vol de même nature quand tu étais en 2^e secondaire. C'est ça ?

De toute évidence, je n'obtiens pas de la part de Billy la même approbation retentissante que celle démontrée par Morgan.

— Morgan dit qu'elle aurait fait la même chose que moi.

— Ah bon ? fait Billy, songeur. Peut-être a-t-elle raison.

Peut-être.

— Qu'aurais-tu fait à ma place, Billy ? L'aurais-tu dénoncé ?

Un autre interminable silence.

— Je n'en sais rien, finit-il par répondre. Mais tu as vu ce gars agir. Tu lui as parlé. Alors si tu es certaine qu'il a fait le coup...

Le hic est que je n'en suis pas certaine, justement. Mais je suis persuadée qu'une personne est entrée dans le bureau et a touché aux liasses de billets. J'essaie de me convaincre que Morgan a raison : chassez le naturel...



Le lendemain, après la pause de midi, Janet entre dans mon bureau pour m'annoncer qu'elle a du travail pour moi. Elle m'emmène dans une grande salle de réunion où plusieurs personnes que je ne connais pas — d'autres

bénévoles — s'affairent à sortir de plusieurs boîtes de carton des fiches imprimées qu'elles empilent sur deux longues tables.

— Bienvenue à notre *infothon* bimestriel, me dit Janet.

— *Infothon* ?

— Nous assemblons des pochettes d'information — des fiches-conseils pour les propriétaires d'animaux de compagnie, des renseignements sur nos activités, un bulletin à remplir pour ceux qui veulent faire un don... Nous envoyons une pochette à chaque personne qui nous téléphone ou nous écrit pour s'informer sur le refuge. Et nous en apportons avec nous quand nous donnons des présentations ou que nous tenons des kiosques d'information. Environ tous les deux mois, nous réunissons un groupe de bénévoles pour en assembler quelques centaines de plus.

Elle explique quels documents doivent entrer dans chaque pochette et dans quel ordre les placer. Dès que nous nous attelons à la tâche, Janet s'éclipse, appelée ailleurs. J'ai l'impression que le personnel du refuge n'a jamais une minute de répit.

Il nous faut deux heures pour insérer les fiches d'information dans les pochettes colorées du refuge. Je suis en train de ranger la salle après le départ des bénévoles lorsque Kathy fait son apparition. Un petit groupe d'hommes et de femmes l'accompagne. Tous sont vêtus comme s'ils sortaient directement des grandes

tours de bureaux du centre-ville. Kathy leur parle de certains programmes du refuge. Je me demande si ces gens sont d'importants bailleurs de fonds. À moins qu'il s'agisse de hauts fonctionnaires. Si j'en crois les fiches d'information que je viens d'insérer dans les trousseaux du refuge, celui-ci dépend des subventions gouvernementales pour financer certains de ses programmes. Il bénéficie aussi de contrats gouvernementaux pour couvrir les frais associés aux soins des animaux que lui confie la municipalité. Kathy insiste auprès du groupe sur le rôle vital que jouent les bénévoles, qu'il s'agisse de promener les chiens, de faire de la collecte de fonds ou de conseiller les gens en matière d'adoption.

Elle s'avance vers la fenêtre et l'affabilité qui se lisait sur son visage cède aussitôt la place à une colère à peine contenue. Elle demande à son auditoire de l'excuser quelques instants, puis se dirige vers moi.

— Peux-tu me rendre un service, Robyn ? Nick est dehors, là-bas près de la clôture.

Elle m'indique la fenêtre d'un signe de tête.

— Va lui dire de venir dans mon bureau immédiatement, d'accord ? Et qu'il m'y attende !

Surprise par sa réaction, je sors en trombe pour aller chercher Nick. Je me demande si Kathy veut lui parler de l'argent. Les bénévoles

qui ont recueilli les dons au centre commercial ont peut-être une idée de la somme qu'ils ont amassée. Kathy leur a peut-être parlé et en a déduit qu'il en manquait.

Une fois dehors, j'aperçois Nick à l'autre extrémité de la pelouse. Il n'est pas seul. Il parle à quelqu'un qui se tient de l'autre côté de la clôture. Je me dirige vers eux et vois Nick sortir une chose de son sac à dos puis la passer à l'autre à travers le grillage métallique. Même à distance, je suis capable de distinguer ce qu'il lui tend. De l'argent. Un rouleau de billets de banque.

Je me rapproche et peux voir à présent l'homme avec qui Nick s'entretient. Un type aux cheveux tirant sur le roux dont le visage me semble vaguement familier, mais je suis incapable de me souvenir de l'endroit où je l'ai vu. Il s'empare de l'argent que lui a tendu Nick et le fourre dans la poche de son jeans.

— Merci mille fois, Nick, dit-il. C'est la dernière fois, je te le jure. Un de mes copains a parlé à son patron. Il est sûr qu'il va m'embaucher dès que j'aurai récupéré mon permis...

Il s'interrompt en m'apercevant et fait un signe de tête à Nick, qui se retourne et me toise d'un air dur.

— Qu'est-ce que tu veux? me demande-t-il.

— Kathy te fait dire qu'elle veut te voir dans son bureau. Immédiatement.

Nick jette un coup d'œil vers le pavillon administratif du refuge. À ma grande stupéfaction, il n'affiche plus le flegme et l'indifférence qu'il arborait la veille, quand je l'ai accusé d'avoir volé de l'argent. Il semble plutôt pris de panique. Tant mieux, me dis-je. Il se retourne vers le gars planté de l'autre côté de la clôture.

— Il vaut mieux que tu déguerpisses, lui dit-il.

L'autre se met à rire.

— Bon sang, Nicky, ils t'ont vraiment bien dressé!

— Va-t'en, Joey.

Joey.

La semaine dernière, j'ai entendu Nick parler au téléphone à un certain Joey. Il lui disait de ne pas s'énerver, qu'il allait se débrouiller pour le trouver. Trouver quoi? L'argent? Devrait-il de l'argent à ce Joey? Et d'où vient cette liasse de billets que je l'ai vu remettre à Joey à travers le grillage? Où un gars comme Nick a-t-il bien pu se procurer une telle somme? Je peux le deviner. Je ne m'étais pas trompée sur son compte, après tout. Il a effectivement volé de l'argent recueilli par les bénévoles du refuge.

Joey hausse nonchalamment les épaules avant de pivoter sur les talons pour s'engager dans le terrain vague de l'autre côté de la clôture. Nick le regarde s'éloigner. Quand il se retourne, il me lance un regard dur et distant.

Il glisse un bras sous la bretelle de son sac à dos et passe en coup de vent devant moi.

Je lui emboîte le pas à distance, sans désir de le rattraper, et je traîne un peu quand il ouvre la porte pour s'engouffrer à l'intérieur. J'attends quelques instants avant d'entrer. Je ne le vois nulle part dans le refuge. Je me dirige vers mon bureau et j'entends des gens parler.

— Tu devrais pourtant le savoir, fait la voix de Kathy.

Elle a l'air contrarié.

J'entends la voix de Nick lui répondre.

— Ce n'est pas de ma faute.

— Ça ne prend pas avec moi, Nick, réplique Kathy. Et ça ne prendra pas avec Ed non plus. Tu as de la chance que j'aie aperçu Joey avant lui. Il t'expulserait aussitôt du programme, s'il était au courant!

Un long soupir, puis un silence.

— Vous n'allez pas lui dire, hein? demande Nick, comme s'il avait peur.

— Donne-moi une bonne raison de ne pas le faire!

— Joey n'est pas ce que vous croyez. Ce n'est pas un mauvais gars.

— Il sait qu'il figure sur la liste des personnes qu'il t'est interdit de fréquenter. Et il sait ce qui arrive quand on enfreint les règles, pas vrai? Mais il est tellement bon gars qu'il s'en fiche éperdument, même s'il sait pertinemment que *toi*, tu vas avoir des ennuis. C'est bien ça que tu veux dire?

— S'il vous plaît, Kathy, répond Nick d'une petite voix, comme si l'adolescent rebelle était redevenu un petit garçon. Ne dites rien à monsieur Jarvis, d'accord? Joey avait besoin d'aide et je n'ai pas pu lui dire non.

C'est ça, pensé-je. Joey avait besoin d'argent et Nick savait justement où en trouver.

— Cela ne se reproduira pas, je vous le promets.

Je l'entends la supplier d'une voix plaintive et n'en crois pas mes oreilles. Nick D'Angelo, le dur à cuire, en train de s'aplatir devant quelqu'un! Je regrette de ne pas voir la scène.

J'espère que Kathy va lui dire ce qu'à sa place je répondrais: *Désolée, Nick, mais le règlement, c'est le règlement.* Pourquoi faudrait-il laisser à Nick le loisir de le piétiner à sa guise?

J'entends un autre long soupir.

— Tu as pourtant fait des progrès ici, reprend Kathy.

— C'est vrai? dit Nick, une nuance d'espoir dans la voix.

— Mais tu aurais pu te montrer plus aimable avec monsieur Schuster.

— Il ne m'aime pas.

Adieu l'espoir. Bonjour le ressentiment!

— Il ne me connaît même pas. Il ne connaît aucun d'entre nous, mais il ne nous aime pas!

— Lui avez-vous donné des raisons de ne pas vous aimer? L'un ou l'autre d'entre vous?

Silence.

— Tu l'as fait tomber, Nick. Je sais, je sais, tu ne l'as pas fait exprès. Mais c'était une mauvaise chute. Il s'est fait mal. Il a soixante-dix ans. Et qu'est-ce qu'il n'a pas fallu faire pour te convaincre de lui présenter des excuses — je ne parle même pas de lui dire un mot gentil! C'était comme t'arracher les dents! Comment aurais-tu réagi à sa place?

Silence.

— Comment va-t-il, au fait? demande Nick.

— Il va mieux. Ce n'était pas une crise cardiaque ni une attaque. Il était simplement exténué. Il doit prendre quelques jours de repos avant de revenir.

— Et allez-vous parler de Joey à monsieur Jarvis?

— Si tu me promets que je ne verrai plus jamais Joey dans les parages, je fermerai les yeux pour cette fois. Mais c'est ta dernière chance, ta dernière! Je ne plaisante pas, Nick. D'accord?

— D'accord.

Tous deux restent longtemps silencieux.

— À propos, reprend Kathy, tu te souviens de cet argent qu'Antoine, Trevor et toi avez transporté hier?

Je retiens mon souffle. Elle va le faire. Elle va l'interroger!

— Après que je vous ai réexpédiés à votre cours, es-tu revenu dans ce bureau, Nick? As-tu touché à l'argent?

— Non, répond Nick sans hésiter un quart de seconde.

Il n'a pas l'air indigné ni blessé, ni même furieux. Il a répondu avec calme et si je ne le connaissais pas, j'ajouterais: avec sincérité. Je me demande s'il s'est préparé à répondre à la question.

— Très bien, dit Kathy au bout d'un moment.

La réponse de Nick semble l'avoir soulagée d'un poids et une fois de plus, j'ai le sentiment qu'elle ne veut rien entendre de négatif sur son compte. Je me demande bien pourquoi.

— File d'ici avant qu'Ed envoie une escouade de recherche! ajoute-t-elle.

Je me rue dans mon bureau, m'installe en hâte devant mon ordinateur et commence à taper sur les touches du clavier. Une seconde plus tard, j'entends un bruit de pas. Les pas s'arrêtent devant la porte de mon bureau. Je me retourne. Nick se tient dans l'encadrement, les yeux fixés sur moi. Il soutient mon regard quand mes yeux croisent les siens. Le visage dénué de toute expression, il ne prononce pas un mot. Puis il secoue la tête et disparaît de mon champ de vision.

Je pourrais prendre le métro et le bus pour me rendre au refuge et en revenir. C'est bien plus long qu'en voiture, parce que les autobus n'empruntent pas l'autoroute, mais cela m'est égal. Je n'ai rien de mieux à faire, à part m'offrir une grasse matinée. Mais ma mère insiste pour me conduire et me ramener en voiture les jours où elle en a le temps, probablement parce qu'elle travaille beaucoup et se sent coupable de ne pas passer plus de temps avec moi. Les jours où elle ne peut ni m'emmener ni passer me prendre, elle me dit d'appeler mon père pour qu'il s'en charge. C'est le cas aujourd'hui.

— Je peux te conduire ce matin, mais j'ai une réunion en après-midi, m'annonce ma mère quand je descends déjeuner. Je ne rentrerai pas avant dix-neuf heures. Appelle ton père et dis-lui de passer te prendre en fin de journée.

J'appelle. Mon père demande pourquoi ma mère ne peut pas me ramener. Je lui explique. Ma mère fronce les sourcils en m'écoutant. Je viens de passer outre à sa directive numéro un :

ne jamais parler d'elle ni de ce qu'elle fait à mon père.

— Aucun problème, je serai là, me répond celui-ci.

Plus tard, dans le cagibi qui me tient lieu de bureau, je suis en train de faire rapport à Kathy de la progression de mon travail quand je relève les yeux. Je sais à présent que les jeunes du programme RUC viennent au refuge quatre jours par semaine : le lundi, le mardi, le jeudi et le vendredi. Nous sommes mercredi, et à ma grande surprise, j'aperçois une silhouette familière passer devant ma porte.

— Qu'est-ce qu'il fait ici ?

— Qui ? répond Kathy en faisant demi-tour. Mais la silhouette a disparu.

— Nick D'Angelo.

— Oh ! Il fait du bénévolat les mercredis.

Je me rappelle effectivement l'avoir vu mercredi dernier, sans les autres participants. Du bénévolat, Nick ?

— Nick était bénévole ici bien avant d'entrer dans le programme RUC, m'explique Kathy devant mon air étonné. Il vient travailler bénévolement depuis, disons, presque un an et demi, je pense. Malgré tout ce qui peut se passer dans sa vie, il ne déroge jamais. Il est venu tous les mercredis, cet été. C'est un brave garçon.

— Mais il a...

Je me tais. J'allais dire que s'il participe au programme RUC, c'est qu'il a eu des problèmes

graves avec la justice, avant de me rendre compte que j'ignore quel méfait il a pu commettre pour aboutir ici.

— Il a quoi? demande Kathy.

Je secoue la tête et baisse les yeux sur un des dossiers que nous sommes en train de passer en revue. Mais je sens le regard de Kathy s'attarder sur moi.

— Il ne faut pas juger les gens trop vite, Robyn, me dit-elle après un silence. Surtout les jeunes. Ce n'est pas parce que quelqu'un a fait une ou deux bêtises que le cours de son existence est définitivement scellé, qu'il ne pourra jamais changer.

Je ne comprends pas trop ce qu'elle veut dire. Fait-elle référence à ce que Nick a fait pour se retrouver dans le programme de réadaptation? Ou bien à autre chose?

— Nick m'a raconté ce qui s'est passé quand vous fréquentiez tous les deux la même école, me dit Kathy.

— Ah oui?

J'aurais plutôt imaginé Nick garder ce genre de chose pour lui.

Kathy hoche la tête.

— J'ai appris à bien connaître Nick, tu sais. Oh, il n'est pas parfait. Qui est parfait? Mais il fait de son mieux. Je pense qu'il a préféré me le dire lui-même.

Elle me regarde droit dans les yeux.

— Il m'a assuré aussi qu'il n'avait jamais touché à l'argent que nous avons recueilli au

centre commercial, ajoute-t-elle. Et je le crois.
D'accord ?

Mon intuition ne m'a donc pas trompée.
Kathy éprouve de l'affection pour Nick. Elle est prête à lui accorder le bénéfice du doute.

— D'accord.

Je cherche à changer de sujet.

— Quand vous m'avez parlé du programme RUC pour la première fois, vous m'avez dit que chaque participant était jumelé à un chien qu'il avait la charge de rééduquer pour qu'il ait une chance de se faire adopter. Vous m'avez dit également que si les jeunes ne parvenaient pas à leur inculquer un autre comportement, les chiens risquaient de...

Existe-t-il une manière élégante de le dire ?

— ... vous avez dit que vous n'aviez peut-être pas d'autre choix que de les faire piquer.

Kathy attend que je cesse de tourner autour du pot.

— Mais pendant ma première semaine de travail au refuge, j'ai vu monsieur Schuster faire travailler le chien de Nick.

Kathy me dévisage d'un air dubitatif, puis elle secoue la tête.

— Monsieur Schuster a son idée à lui sur la façon dont les choses devraient se faire ici. Et il songe également à adopter Orion. Si bien que si je n'y prête pas attention, il va donner à Orion des heures de dressage supplémentaires pour accélérer sa rééducation. Je lui ai demandé de s'abstenir, mais...

Elle hausse les épaules.
— Il m'a promis de ne pas recommencer.



À midi, je vais prendre ma pause dehors comme d'habitude, munie de mon sandwich, d'une boisson et d'un livre. Assise à la table à pique-nique, je vois soudain Nick sortir du service d'adoption en compagnie d'un couple et d'une petite fille. Nick parle en gesticulant, pointant tour à tour l'aile où sont gardés les animaux, l'aire de dressage des chiens et la clinique vétérinaire. À croire qu'il leur fait faire le tour du propriétaire. Peut-être a-t-il l'intention de leur montrer les animaux prêts à être adoptés. Je replonge le nez dans mon bouquin.

Deux chapitres plus tard, une fois ma pause terminée et mon sandwich avalé, je m'apprête à regagner les locaux administratifs quand j'entends un cri perçant. Je vois la petite fille que j'ai aperçue plus tôt secouer frénétiquement la tête tout en s'accrochant à la main de sa mère. Je la comprends. Devant la minuscule fillette est planté un énorme chien — Orion. La fillette et le chien sont pratiquement de la même hauteur. De toute évidence, la petite fille ignore tout des règles à suivre pour ne pas se faire mordre parce qu'elle est en train d'enfreindre la règle numéro trois : terrifiée, elle fixe Orion droit dans les yeux. Heureusement, Nick tient fermement le chien en laisse.

Nick s'agenouille devant la fillette et entoure de son bras l'encolure d'Orion.

— Tu n'as rien à craindre de lui, Laura, dit-il.

Laura secoue encore la tête. Pas question d'avaler ça! Elle a beau être jeune, elle a de bons instincts. Je vois des larmes scintiller dans ses yeux.

— Je vais te montrer quelque chose, lui dit Nick en se relevant. Regarde!

Curieuse, je regarde moi aussi.

— Assis! lâche Nick.

Orion abaisse son arrière-train sur le sol.

— Bon chien.

Nick glisse un biscuit dans l'énorme gueule du chien.

— Couché!

Orion allonge pattes et poitrail dans l'herbe.

— Debout!

La petite fille, qui a regardé avec intérêt Orion s'asseoir et se coucher, se presse contre sa mère dès que le chien se relève. Nick lui adresse un sourire avant de faire encore asseoir Orion.

— Donne la patte! ordonne-t-il.

Orion tend une patte. Nick se tourne vers la fillette et lui demande si elle veut lui dire bonjour. La petite commence par refuser et c'est sa mère qui serre la patte d'Orion. Quand elle constate qu'il ne lui est rien arrivé, la fillette se risque à suivre son exemple. Dès qu'Orion

repose sa patte sur le sol, la petite se réfugie contre sa mère une fois de plus.

Nick se met à lui expliquer que les chiens diffèrent des humains. Il explique que si nous, nous reconnaissons nos semblables à leur aspect physique — la forme du visage, la couleur des yeux, la longueur du nez —, les chiens, eux, identifient et mémorisent tout à l'odeur.

— C'est pour cette raison qu'ils se flairent tout le temps les uns les autres et qu'ils ont toujours la truffe collée au sol. Ils peuvent sentir si d'autres chiens sont venus. Ils peuvent même savoir de quels chiens il s'agit.

Il tend une main ouverte devant le museau d'Orion.

— C'est aussi de cette façon qu'ils reconnaissent les gens. À l'odeur. Veux-tu faire la connaissance d'Orion, Laura ?

La petite lève les yeux vers sa mère, puis se tourne vers Nick. Après une courte hésitation, elle finit par hocher la tête.

— Donne-moi ta main, lui dit Nick.

Là encore, Laura interroge sa mère du regard, puis Nick. Celui-ci prend gentiment sa main dans la sienne et progressivement, la rapproche de museau d'Orion. Laura regarde Nick, puis Orion, puis se retourne vers Nick qui lui sourit.

— Il va faire ta connaissance, lui dit-il. Il va sentir ton odeur, et la prochaine fois que tu le verras, il te reconnaîtra.

Nick guide encore sa main vers Orion, et elle lui caresse la tête.

— Tu le vois agiter la queue ? Il est content de te voir.

Un sourire illumine le visage de la petite fille comme un rayon de soleil qui perce les nuages. Elle lève vers sa mère un regard radieux.

— Je sais que tu vas ramener un chaton chez toi, lui dit Nick. Et je trouve ça super. Mais les chiens sont vraiment *cool*, eux aussi. Ils sont loyaux. Ils aiment la compagnie des gens. Ils sont futés. Tu peux leur apprendre toutes sortes de choses. Qui sait ? Peut-être qu'un jour, tu décideras d'avoir aussi un chien.

Il se relève.

— Je suis content de t'avoir rencontrée, Laura. Et bonne chance avec ton chaton.

Laura tend la main, lentement mais sans appréhension cette fois, et caresse une dernière fois la tête d'Orion. Puis, sa mère et elle rebrousse chemin en direction du service d'adoption. Nick sourit et gratte Orion derrière l'oreille, mais dès qu'il relève les yeux dans ma direction, son visage se ferme. J'ouvre la porte et pénètre à l'intérieur.



À la fin de la journée, mon père m'attend sur le terrain de stationnement. Adossé contre la carrosserie de sa voiture, il s'entretient avec monsieur Jarvis. Sitôt qu'il m'aperçoit, un

sourire lui éclaire le visage. Mon père est un champion du sourire. Ma mère dit qu'il sourit ainsi pour charmer les gens, mais qu'une fois qu'on apprend à le connaître, on se rend compte qu'il ne suffit pas de s'étirer les coins de la bouche pour avoir du charme. Pour ma part, j'aime bien son sourire. Il lui donne l'air d'un grand gamin un peu niais.

Mon père se redresse dès que j'approche.

— Comment ça va, Robbie? As-tu déjà rencontré Ed Jarvis?

Sans attendre ma réponse, il se tourne vers monsieur Jarvis.

— Je te présente ma fille, Ed. Elle a bien failli tomber entre tes griffes, tu sais.

— Ah bon? s'étonne monsieur Jarvis qui me regarde soudain d'un autre œil.

Il doit être en train de réviser l'opinion qu'il avait de moi.

— Si sa mère n'était pas intervenue, Robbie aurait pu écopé d'un casier judiciaire, ajoute mon père.

Génial! Il va débiter à monsieur Jarvis le récit prétendument comique des événements qui me valent de travailler bénévolement au refuge.

— Papa!

J'espère hâter notre départ avant qu'il ne commence.

— Si un ancien policier et une avocate se montrent incapables d'élever un enfant pour

en faire un citoyen respectueux des lois, quel espoir reste-t-il? reprend mon père sans tenir compte que je le tire par la manche.

— Allons-y, papa!

Trop tard, il est déjà lancé. Je pivote sur les talons pour faire le tour de l'auto et me retrouve face à face avec Nick. Comme monsieur Jarvis, il me regarde avec un intérêt nouveau. Ses yeux se posent sur la Porsche noire et luisante de mon père pour ensuite se braquer sur moi.

— Nick, lui dit monsieur Jarvis. Ma voiture est là-bas. Je te rejoins dans une minute.

Il lui lance un trousseau de clés.

Nick attrape adroitement les clés sans pour autant me quitter des yeux. Son expression est difficile à décoder. Est-elle narquoise? Méprisante? Je fais le tour de la Porsche, ouvre la portière et une fois installée, je la claque le plus violemment possible. Rien de tel pour attirer l'attention de mon père. Il déteste qu'on claque les portières de sa précieuse voiture à en faire trembler les vitres. D'accord, la vitre n'a pas vraiment tremblé, mais mon père réagit comme si c'était le cas. Il me lance un regard qui n'a plus rien de charmeur, salue monsieur Jarvis et s'installe au volant.

— Il y a quelqu'un de mauvaise humeur ici, constate-t-il.

— Il y a quelqu'un qui n'aime pas que son père étale sa vie privée devant un parfait étranger!

— Ed n'est pas un étranger, réplique mon père. On se connaît depuis des années. Il travaille pour les services de probation.

Je lui sers le regard que j'ai appris de ma mère — yeux étrécis, lèvres serrées, tête légèrement penchée sur le côté. Le genre d'expression qui dit à l'autre : « Penses-tu vraiment me faire avaler ça ? »

— C'est *pour moi* un parfait étranger, dis-je.

— D'accord, concède mon père. Je suis désolé. Et tu sais quoi ? Je t'invite au restaurant pour me faire pardonner. Qu'en dis-tu ?

Je jette un coup d'œil sur le bouquet de fleurs posé sur la banquette arrière, les tiges soigneusement enveloppées dans du papier journal mouillé et protégées par une pellicule de plastique transparent.

— Il semble que tu aies d'autres projets.

— Mon seul projet est de passer un bon moment en compagnie de ma fille.

Récapitulons : le mois d'août ; les fleurs sur la banquette arrière ; le souhait déclaré de passer un bon moment avec moi ; et le fait que ma mère ne rentrera pas à la maison avant sept heures du soir — l'heure à laquelle mon père risque de me déposer s'il m'emmène d'abord souper au restaurant.

— N'y pense même pas, papa.

Il tourne la clé de contact.

— Ne pense pas à quoi ?

On pourrait voir en lui l'innocence incarnée, si ce n'était l'éclair malicieux qui luit dans

ses prunelles. Ce n'est pas difficile de deviner pourquoi ma mère est tombée amoureuse de lui. Ce n'est pas difficile non plus de deviner pourquoi leur histoire a mal tourné.

— Ne pense plus au fait que c'est l'anniversaire de votre première rencontre ou celui de votre premier rendez-vous, ou que sais-je encore.

Je ne me souviens jamais si c'est l'un ou l'autre.

— Si tu te pointes à la maison avec ton bouquet de fleurs, elle sera furieuse.

La plupart des gens considèrent le divorce comme un rejet ultime et définitif. Mais pas mon père. Il agit encore comme si ma mère jouait à la femme difficile à conquérir.

Il fixe le pare-brise teinté de la Porsche comme s'il y cherchait le reflet d'un bonheur passé.

— Le premier soir où nous avons dîné ensemble, j'ai su que c'était la femme de ma vie. Et elle l'est toujours.

— Elle a divorcé, papa.

— Un revers temporaire.

Vous voyez ce que je veux dire ?

— Quatre ans sans vie commune, je ne trouve pas ça temporaire, papa.

— C'est parce que tu es jeune, répond-il en passant la marche arrière. Quatre ans, ce n'est rien. Et ma vie s'est tellement améliorée, Robbie. Ta mère avait raison. Quitter la police était la chose à faire.

Dommage qu'il ait attendu pour se décider que ma mère le flanque à la porte. Je pense d'ailleurs que c'est ce qui l'a rendue encore plus furieuse. Quand mon père était policier, il n'était jamais là. Lorsque ma mère a repris ses études pour faire son droit, elle se plaignait de mener la vie d'une mère célibataire. Elle aurait voulu qu'il lui donne un coup de main. Elle aurait voulu qu'il soit présent pour elle comme elle avait été présente pour lui. Ils se disputaient sans arrêt.

— Elle m'a demandé si je pouvais te prendre chez moi cette fin de semaine plutôt que la fin de semaine suivante, me dit-il d'un air innocent. Sais-tu pourquoi ?

— Un voyage d'affaires, je crois.

C'est la vérité. Je sais qu'il y a un voyage d'affaires en perspective, mais c'est celui de Ted et ma mère l'accompagne. Ce que je me garde bien de dire à mon père

Il me lance un bref regard en souriant, mais je vois clair dans son jeu. Il se demande s'il peut pousser le bouchon un peu plus loin. Il décide de tenter le coup.

— Quel genre de voyage d'affaires ? insiste-t-il.

— Un congrès d'avocats, quelque chose dans ce goût-là. Pour être honnête, papa — ce que, pour être honnête, je ne suis pas à cet instant précis —, j'avoue que je me bouche les oreilles dès que maman commence à parler de son travail.

J'articule ces mots en le regardant droit dans les yeux. Les ex-policiers sont comme les policiers: ils sont persuadés de pouvoir détecter le mensonge simplement en lisant dans les yeux de leur interlocuteur. Et peut-être y parviennent-ils, sauf quand ils sont gâteux de leur fille et incapables d'imaginer qu'elle puisse ne pas dire la vérité. Mon père met un terme à son interrogatoire et nous allons au restaurant. Puis il me reconduit à la maison. Et bien entendu, il s'engage dans l'allée pour y garer son auto, récupère son bouquet de fleurs sur la banquette arrière et m'emboîte le pas jusqu'à la porte d'entrée. Et bien entendu, il ne reste pas sur le perron comme il devrait le faire, puisque la maison appartient à ma mère et qu'il n'est pas censé y entrer sans qu'elle l'y invite. Et bien entendu, dès qu'il perçoit des bruits de vaisselle dans la cuisine, il passe devant moi et fonce tout droit dans cette direction, précédé par son bouquet qu'il brandit devant lui.

— C'est toi, Robyn? demande ma mère.

Sa voix me parvient non pas de la cuisine, mais de son bureau dont la porte est ouverte. Je prends une profonde inspiration et lui annonce la dernière chose qu'elle veuille entendre.

— Papa est ici.

Son sourire s'efface comme si je venais de lui donner un coup de poing au visage. Elle regarde autour d'elle, cherchant à localiser l'intrus. Je lui indique la cuisine d'un signe de

tête. Elle remonte le couloir au pas de charge en direction de la cuisine. Je la suis.

Mon père et Ted Gold sont debout, face à face. Ou plutôt face contre torse — le visage de Ted à hauteur de cravate de son vis-à-vis. Mon père est d'une taille supérieure à la moyenne. Ted, lui, friserait plutôt le nanisme. Mon père a les yeux rivés sur lui et le jauge de toute sa hauteur, dans le plus pur style Mac Hunter. Sur son visage, la surprise et la désapprobation se transforment en franche hilarité à mesure qu'il fait l'inventaire des attributs de Ted : petite taille, un peu de ventre (Ted adore cuisiner — et manger), un début de calvitie, le tablier noué autour de la taille, les manches relevées, une éponge métallique dans la main. Ted est tout le contraire de mon père.

— Mac ! s'exclame ma mère.

Difficile de dire s'il s'agit d'un avertissement ou d'une menace.

Mon père s'arrache de la contemplation de Ted. Il se retourne vers ma mère, en souriant avec assurance.

— Patti, lance-t-il d'un ton affectueux. Comment vas-tu ?

— Patricia, corrige ma mère, une fois de plus.

— C'est pour toi, dit mon père en brandissant le bouquet dans sa direction.

Ma mère garde ses mains le long du corps et son expression manque décidément de chaleur.

— Tu n'es pas censé entrer ici, Mac.

Si mon père a perçu le ton glacial de ma mère, il n'en laisse rien paraître. Au contraire, son sourire s'élargit encore. Il s'approche du réfrigérateur, tend le bras pour atteindre le placard situé au-dessus, en sort un vase qu'il va ensuite remplir au robinet de l'évier. Ted, bien entendu, s'écarte pour lui céder la place, ce qui lui vaut un regard frigorifiant de ma mère. Voilà bien mon père. Ma mère a l'habitude de dire que lorsqu'il était petit, il était un de ces gamins qui mettent toujours les autres dans le pétrin tandis qu'eux naviguent sur les eaux du charme le plus innocent.

Mon père plonge le bouquet dans le vase qu'il pose sur la table.

— Les souvenirs, Patti. Que serions-nous sans eux ?

— Nous serions heureux, rétorque ma mère.

Mon père a la capacité de passer outre ou d'ignorer tout ce qui ne cadre pas avec ce qu'il avait prévu. Il fait comme s'il n'avait pas entendu.

— Je faisais simplement connaissance avec Ted.

— Au revoir, Mac, dit ma mère.

— Patti vous a-t-elle raconté comment nous nous sommes rencontrés ? demande mon père à Ted.

— *Au revoir, Mac!* répète ma mère.

Elle va se poster sur le seuil de la porte pour lui indiquer la sortie.

Mon père se tourne vers moi. Je hausse les épaules.

— Bon, eh bien, il vaut mieux que je file, déclare mon père, sans perdre le sourire.

Ma mère attend, en silence, qu'il s'exécute. Mon père pose un baiser sur mes cheveux avant de quitter la pièce. Ma mère me foudroie du regard. Nous entendons la porte d'entrée s'ouvrir, se refermer, puis le bruit d'un moteur qui démarre. Je sais parfaitement ce que pense ma mère. *Comment as-tu pu me faire ça, Robyn ?* Ha! Comme si, contrairement à elle, j'avais la capacité d'influencer les faits et gestes de mon père!

— C'était donc là l'affreux Mackenzie Hunter! s'exclame Ted. Il a l'air d'un type charmant.

Il semble sincère. Je juge préférable de me faire oublier.



La visite impromptue de mon père a mis ma mère de mauvaise humeur. Deux jours plus tard, elle se répand encore en récriminations à son endroit. Pour qui se prend-il à envahir ainsi son domicile? râle-t-elle en me conduisant au refuge. (Il n'a pas exactement fait irruption, disons qu'il s'est invité.) Pour qui se prend-il, à la soumettre à un tel interrogatoire? (Il ne l'a pas vraiment interrogée, il lui a seulement demandé comment elle allait tout en lui offrant

un bouquet de fleurs.) Pour qui se prend-il, à intimider Ted comme il l'a fait? (Même si Ted a semblé plus charmé qu'intimidé.)

— Détends-toi, maman. Tu pars en voyage cet après-midi. L'aurais-tu oublié? As-tu fait tes bagages?

Je sais qu'elle a hâte de passer la fin de semaine avec Ted.

Elle hoche la tête.

— Tu ne raconteras *rien* à ton père, hein, Robyn? Tu as compris?

— Mais il a rencontré Ted!

Connaissant mon père, je sais qu'il a déjà minutieusement enquêté sur Ted. Il en sait probablement plus sur lui que la propre mère de Ted.

— Robyn!

Elle prononce mon nom en détachant les deux syllabes, de manière à ce qu'il sonne à la fois comme une prière et une mise en garde. Je lève le bras gauche et pose la main droite sur mon cœur.

— Je jure de ne pas dire un mot, maman.

Plus tard, tout en vérifiant et en tapant des centaines de noms, je songe à la fin de semaine qui m'attend. Billy m'a déjà annoncé qu'il était pris — les conseillers de son camp assistent tous à un congrès d'action citoyenne. Morgan, elle, se morfond à mourir dans son chalet. Ce qui me laisse... je ne sais pas trop. Un autre week-end ennuyeux en perspective, probablement. Je suis en train de m'apitoyer sur mon

sort quand Kathy fait irruption dans mon bureau, une grosse enveloppe à la main.

— Me ferais-tu une faveur, Robyn ? J'ai une réunion et Janet est en congé aujourd'hui. Ed — monsieur Jarvis — devait signer cette demande de subvention, mais il a dû oublier. Il doit être dehors, derrière la section des animaux, en train de préparer les activités de son groupe. Peux-tu aller le voir et lui demander de signer ? Tu fermeras l'enveloppe et l'enverras par messenger. Si ces formulaires ne partent pas aujourd'hui, nous allons rater l'échéance. D'accord ?

— Je m'en occupe.

Je trouve monsieur Jarvis à l'endroit précis qu'a indiqué Kathy. Il sort la liasse de papiers de l'enveloppe, appose sa signature sur tous les documents que Kathy a marqués d'autocollants jaunes, puis remet le tout dans l'enveloppe qu'il me tend. Je reprends le chemin de mon bureau et m'apprête à contourner l'angle du pavillon quand j'entends un glapissement, suivi d'un juron. Je tourne le coin et surprends Antoine en train de flanquer un coup de pied au chien qu'il tient en laisse. L'animal glapit encore et tire sur la laisse pour se mettre hors de portée.

— Hé, toi ! Arrête ça !

Le chien, qui jusque-là rampait, se redresse sitôt qu'il m'aperçoit et se remet à tirer sur la laisse, mais dans l'autre direction cette fois,

vers moi. Et il grogne. Antoine semble trouver la chose du plus haut comique.

— On dirait que le chien et moi sommes d'accord cette fois, raille-t-il. On veut que tu fiches le camp!

— Tu es censé dresser ce chien pour qu'il puisse être adopté, lui dis-je les dents serrées. Tu ne dois pas le frapper. Je suis sûre que Kathy et monsieur Jarvis seraient de mon avis.

Pendant ce temps, Antoine a enroulé progressivement la laisse pour ramener vers lui le chien, qu'il tient à présent par le collier.

— Des menaces? me nargue-t-il. Tu vas me dénoncer?

Le chien dont j'avais pris pitié gronde et tire encore plus fort pour se libérer. Une seule chose l'empêche de foncer sur moi et c'est la main d'Antoine qui le retient par son collier, Antoine qui s'emploie, lentement mais sûrement, à desserrer sa prise. Je le vois détacher un doigt, puis un autre. Le chien tire si fort que le collier s'incrute dans le pelage de son cou. Mes genoux commencent à faiblir. Je fais tout pour dissimuler ma peur, mais apparemment sans grand succès parce qu'Antoine sourit de plaisir.

— Tu sais pourquoi les chiens du programme échouent ici, hein? me dit-il. Pour les mêmes raisons que les gars du programme. Ils font du mal aux gens. Et tu sais ce qu'on nous raconte au début du programme? Que ce ne

sont pas tous ces chiens qui vont réussir. Ils nous disent que nous leur donnons une autre chance, mais qu'il arrive que ça ne suffise pas.

Il retire un autre doigt du collier du chien, qu'il retient à présent par l'index et le pouce.

— Tu vois ce chien, on ne sait pas s'il va réussir. C'est peut-être pour lui l'occasion de faire ses preuves. Et peut-être qu'il va échouer.

L'index glisse du collier. Les règles d'auto-défense me reviennent subitement en mémoire et je recule lentement en évitant de croiser le regard du chien pour ne pas le provoquer.

— Ça suffit, Antoine! s'écrie une voix derrière moi. Et retiens ce chien, *tout de suite!*

Quelqu'un — Nick — me dépasse, attrape la laisse du chien et la fourre dans la main d'Antoine.

— Tu es malade ou quoi? dit-il à Antoine. Tu sais ce qu'elle va faire?

Il remue la tête dans ma direction.

— Elle va filer te dénoncer. C'est ce que tu veux? Tout flanquer par terre?

Il a l'air dégoûté. Il prend Antoine par l'épaule et le pousse.

— Décampe! Va rejoindre les autres!

Antoine m'adresse un regard noir, mais il resserre sa prise sur la laisse et emmène le chien en direction de la section des animaux. Nick attend qu'il ait presque disparu avant de se retourner vers moi.

— L'affaire est réglée, d'accord? Tu n'as pas eu de mal, alors on oublie ça. D'accord? répète-t-il d'une voix où perce la colère.

— Non, l'affaire n'est pas réglée! Il maltraitait ce chien. Il l'a frappé. Deux fois.

Nick secoue la tête. Est-ce de la déception que je lis sur son visage?

— Écoute, me dit-il, je vais le surveiller. Je vais m'arranger pour qu'il ne recommence pas. Alors tu n'as pas besoin d'en parler, d'accord?

Non, je ne suis pas d'accord. Je commence à m'éloigner pour regagner mon bureau. Une fois là-bas, je dénoncerai Antoine. Il ne mérite pas de participer au programme de réadaptation.

Nick m'attrape par le bras.

— Hé, lâche-moi!

Je fais volte-face et le regarde droit dans les yeux.

Il libère mon bras.

— Donne-lui une autre chance, me dit-il. C'est tout ce que je te demande. Une autre chance, une seule.

— Et pourquoi le ferais-je? Le programme vise à aider les chiens à mieux se comporter pour qu'ils puissent trouver un foyer. Ce n'est pas en battant un chien qu'on va le rendre mieux disposé envers les humains. D'ailleurs, j'estime que quelqu'un qui brutalise les bêtes ne devrait pas être autorisé à rester dans le programme. Si tu penses que je vais fermer les

yeux et prétendre que je n'ai rien vu, tu te trompes!

— Je l'aurais parié, marmonne-t-il.

Crétin! Je reprends mon chemin. Il se plante devant moi et me barre le passage.

— Attends! me dit-il.

— Quoi encore?

— Je sais ce que tu penses.

J'en doute fort.

— Tu penses que nous ne sommes qu'une bande de minables, poursuit-il. Je parie que tu n'as même pas été surprise de voir Antoine frapper son chien. Tu crois probablement que c'est ce que nous faisons tous dès qu'Ed a le dos tourné!

Il ne se trompe pas, c'est effectivement mon avis. Mais pas tout à fait. Je l'ai suffisamment observé avec Orion pour savoir, et même peut-être pour croire, que *lui* ne brutaliserait jamais un chien.

Nous restons plantés là, face à face, aussi méfiants l'un que l'autre. Il est clair, au regard dur qu'il fixe sur moi, que Nick ne m'aime pas.

Il fait un pas en arrière et baisse un instant les yeux vers le sol.

— D'accord, concède-t-il après un silence, d'un ton un peu radouci. Peut-être qu'Antoine a certains problèmes.

— Peut-être?

— Mais si tu le connaissais, tu saurais qu'il a fait des progrès.

— Donner des coups à un chien, c'est un progrès ?

Il m'examine de la même façon qu'on observerait un touriste, quelqu'un qui ignore tout de la langue et des coutumes locales. Comme si j'étais en territoire étranger et que je ne comprenais rien à rien.

— Il devient frustré, reprend Nick. Et il a l'habitude d'évacuer sa frustration par la violence. C'est pour cette raison qu'il est ici.

— Si je te comprends bien, on doit tolérer qu'il frappe un chien parce que ce n'est pas de sa faute, parce qu'il a l'habitude de se défouler de cette façon ! C'est ça ?

Nick secoue la tête.

— Non, ce n'est pas ça, répond-il avec patience, comme s'il avait décidé que ça valait la peine d'expliquer à la touriste les us et coutumes locaux. J'essaie seulement de te parler d'Antoine. Parce que s'il est expulsé du programme, cela ne va pas lui rendre service.

Mais cela rendra service au chien, songé-je. Je garde ma remarque pour moi.

— Très bien, fais-je en croisant les bras sur ma poitrine. Explique-moi.

Il me dévisage un court moment, sourcils froncés, comme s'il cherchait par où commencer.

— Antoine vit avec sa mère et son petit frère qui a sept ans, commence-t-il. Et avec le type, quel qu'il soit, que sa mère ramène à la maison. Le dernier *copain* en date — dans la

bouche de Nick, on dirait une insulte — a l'habitude, quand il se met en colère, de s'en prendre aux autres. En particulier aux plus petits que lui. Je parie que tu ne fréquentes personne de ce genre. Je me trompe ?

Non, il ne se trompe pas, mais je ne réagis pas. Je ne dis pas un mot.

— Et non seulement ce type est une brute, mais c'est aussi un imbécile. Il a balancé son poing sur un flic qui l'avait intercepté pour excès de vitesse. Quand Antoine a reçu la décision, le copain de sa mère était sous les verrous.

— La décision ?

— Sa sentence, si tu préfères. Antoine est placé en milieu ouvert, en foyer de groupe. Le copain de la mère, par contre, il vient de sortir de prison. Il est de retour à la maison, avec la mère et le frère d'Antoine. Antoine ne l'a appris que ce matin, quand son petit frère l'a appelé en pleurant.

Oh !

— Mais ça ne lui donne pas pour autant le droit de frapper son chien, objecté-je. Ni celui de me menacer.

— Je ne te le fais pas dire, admet Nick, l'air sombre.

Il regarde alentour, pour s'assurer qu'il n'y a personne à portée de voix.

— Mais il n'est pas celui que tu penses, ajoute-t-il. Ce n'est pas un mauvais gars. Il mérite une autre chance.

On dirait Kathy quand elle parle des chiens du programme.

— Et tu veux que ce soit *moi* qui lui accorde cette chance ?

— Je sais bien que ce n'est pas ton genre. Mais vas-tu en mourir ?

Je le dévisage. Bon, d'accord, il n'est peut-être pas aussi mauvais qu'Antoine. Lui ne passerait probablement pas sa frustration sur un chien. Puis Kathy l'aime bien et le croit sur parole quand il nie avoir pris de l'argent. Mais il n'en demeure pas moins que c'est la même personne que j'ai vue à l'école secondaire s'enfuir avec l'argent que Morgan, Billy et moi avions recueilli pour une bonne cause. Il avait pris cet argent. Il l'avait volé et l'avait dépensé. Et il fréquente le refuge pour animaux parce qu'il a été accusé et reconnu coupable d'un acte de violence. Et cette liasse de billets que je l'ai vu remettre à son copain Joey à travers le grillage de la clôture ? Kathy ne connaît qu'une facette de sa personnalité — celle qu'il choisit de lui montrer. Je connais l'autre. Celle du menteur et du voleur. Selon ce que je sais, il peut fort bien me raconter un mélodrame à propos d'Antoine pour m'émouvoir et me dissuader de le dénoncer.

— Si Antoine n'est pas foncièrement mauvais, qu'est-ce qu'il fabrique ici ?

— Il a choisi *volontairement* de venir, tout comme moi, répond Nick en me foudroyant du regard. Et tout comme toi !

Je me sens rougir. Il a donc entendu ce que mon père a raconté à monsieur Jarvis.

— Les petites filles modèles peuvent aussi faire un faux pas, hein ? ajoute-t-il.

— Ça n'est pas pareil.

— Ouais ? Je parie que si.

Bon sang, même quand il cherche à obtenir quelque chose de moi, il ne peut pas s'empêcher de se montrer sarcastique.

— Je veux dire, qu'a fait Antoine pour se retrouver ici ?

— Qu'est-ce que ça change de le savoir ? m'interroge-t-il.

— Tu me demandes de lui donner une chance. Je m'estime en droit de savoir.

— Je ne peux pas te le dire.

Parfait. Je fais un pas en avant pour le contourner. Il revient me barrer le passage.

— D'accord, dit-il. Il a averti ce type — le copain de sa mère —, il lui a dit de laisser son frère tranquille.

— Averti ?

— Bon, d'accord. Il l'a peut-être menacé.

Nick se tait et me regarde un moment. J'attends.

— Il l'a peut-être menacé avec un couteau, finit-il par lâcher.

— Peut-être ?

— Il voulait protéger son petit frère. Les choses ont un peu dégénéré. Le « copain » s'est blessé...

— Blessé? Tu veux dire que le couteau a sauté des mains d'Antoine?

— Antoine lui a donné un coup de couteau, lance Nick, exaspéré. Le type a eu cinq points de suture.

— Et Antoine a été poursuivi?

— Ouais. Le copain s'est arrangé pour qu'il le soit. Et la veille du jour où Antoine a été placé en foyer de groupe, cet homme s'est fait arrêter. Il n'a pas obtenu de libération sous caution. Il a écopé de huit mois de prison et Antoine a soufflé un peu. Il savait que ce type ne pourrait plus faire de mal à son petit frère. Mais le gars vient de sortir et il est retourné vivre avec la mère d'Antoine.

— Et c'est pour ça qu'Antoine a donné des coups de pied au chien? Pour passer sa colère sur lui?

— Ouais, répond Nick. Et ouais, je sais qu'il doit cesser d'agir comme ça. Mais si tu veux mon avis, cet homme doit lui aussi arrêter de s'en prendre à des enfants. Et la mère d'Antoine devrait peut-être se poser des questions sur le genre de type qu'elle fréquente.

Il secoue la tête, frustré.

— Écoute, reprend-il, je te promets qu'il ne fera plus jamais de mal à ce chien. S'il recommence, c'est moi qui vais le dénoncer. Bon sang, tu pourras aussi me dénoncer, si tu veux. Je m'en fiche. Tout ce que je te demande, c'est de lui donner une autre chance.

Donner une chance à un gars qui en a attaqué un autre avec un couteau? Me voilà effectivement en territoire inconnu. Et j'ai de quoi réfléchir.

— Et toi?

— Quoi, moi?

— Qu'est-ce que tu fabriques ici?

Le regard de Nick devient glacial.

— Il ne s'agit pas de moi mais d'Antoine, laisse-t-il tomber d'un ton sec. Vas-tu aller le dénoncer, oui ou non?

Je soutiens son regard dur et lui dis exactement ce que je pense.

— Je n'en sais rien.

Il secoue la tête d'un air dégoûté.

— Eh bien, fais comme tu veux, princesse. Je ne vais pas me mettre à genoux.

Comme si je lui avais demandé une chose pareille.

Il pivote sur les talons et commence à s'éloigner.

— Hé, Nick?

Il jette un coup d'œil par-dessus son épaule dans ma direction.

— Où as-tu trouvé l'argent que tu as donné à ton copain Joey?

Pendant une seconde, j'ai l'impression que le coup a fait mouche. Il se retourne et s'éloigne.

Quand je réintègre mon bureau, Kathy est toujours en réunion et je n'ai pas la possibilité de lui raconter ce qu'Antoine a fait, à supposer que je veuille lui raconter, ce dont je ne suis pas sûre. Et si Nick disait la vérité? Et si Antoine vivait effectivement dans un milieu familial et dans des conditions que je ne peux même pas imaginer? Et si c'était effectivement la raison pour laquelle il s'en est pris au chien? Peut-être ne s'agissait-il que d'un accès de rage momentané? Qu'arrivera-t-il si je le dénonce? Sera-t-il expulsé du programme? Et si oui, que va-t-il devenir?

Et pourquoi devrais-je m'en soucier?

Mais cela doit me tracasser parce que lorsque Kathy fait un crochet par mon bureau en sortant de sa réunion, je l'informe que monsieur Jarvis a signé les formulaires, que le messenger est passé les prendre et que le tout sera livré avant la fin de la journée. Et c'est tout.

Plus tard, je me rends dans la cuisine du personnel pour rincer ma tasse quand j'entends la voix de Nick. J'attends dans le couloir qu'il ait déguerpi.

— Il a fait des maudits progrès, l'entends-je dire.

— Des *grands* progrès, le corrige gentiment Kathy. Je sais. Stella et Ed me l'ont dit.

De qui parlent-ils? Est-ce que Nick parle d'Antoine? Craint-il que j'aie parlé à Kathy?

— Alors, reprend Nick en étirant les deux syllabes, d'une voix de petit garçon inquiet, je me demandais, vous savez, pour après...

— Après?

— Après la fin du programme. Je me demandais... si Orion continue de progresser comme ça, vous savez, s'il réussit sa rééducation...

Oh, il ne s'agit pas d'Antoine, finalement. Il s'agit du gros chien.

Kathy s'esclaffe.

— Tu as quelque chose derrière la tête, Nick, je le sens. Allez, vas-y!

S'ensuit un silence, puis survient une avalanche de paroles.

— Je veux dire, pour ce qui est de trouver un bon foyer pour Orion. Je veux savoir si moi, je pourrais l'adopter, vous savez, s'il continue de se conduire comme ça...

Un autre silence. Je regrette de ne pas voir l'expression de Kathy. Est-elle surprise de la question de Nick, ou bien s'y attendait-elle?

— Orion n'est pas le seul à avoir progressé, finit-elle par dire. Ed dit que tu prends le programme très au sérieux. Stella est du même avis. Elle m'a dit que tu faisais des lectures sur

les chiens et qu'avec tous les bouquins que tu as lus, tu dois en savoir presque autant qu'elle sur le sujet.

Je revois Nick assis devant la table à pique-nique avec son livre et son marqueur. Je me demande s'il accorde à ses manuels scolaires la même attention qu'à ce bouquin.

— Et Ed m'a dit que les autres garçons du groupe avaient de la considération pour toi, ajoute Kathy, que tu as sur eux une bonne influence.

Nick se tait. Puis j'entends ce qui me semble être un soupir.

— Mais tu connais notre politique, Nick. Ton travail — le travail de tous les participants du programme — consiste à rééduquer les chiens pour qu'ils deviennent adoptables par d'autres personnes, pas pour que vous puissiez, vous, les adopter. En plus, ils n'autorisent pas les chiens dans les foyers de groupe.

Nick vit en foyer de groupe? Ça ne m'étonne pas vraiment. Pourquoi faudrait-il que je m'étonne? Après tout, s'il est ici, c'est parce qu'il a eu affaire à la justice.

— Je sais, répond Nick. Mais admettons que je connaisse une personne prête à prendre Orion? Qu'est-ce qu'elle devrait faire pour l'adopter?

— Je ne te suis pas, dit Kathy.

Moi non plus.

— J'ai parlé d'Orion à ma tante. Elle veut le voir. Elle doit passer ici me prendre cet

après-midi. Elle m'a dit qu'elle accepterait peut-être d'adopter un chien.

Je me demande si le refuge a prévu des dispositions sur l'adoption de chiens du programme par les membres de la famille des jeunes qui suivent le programme en question.

— Ta tante passe te prendre? demande Kathy avec surprise. Tu ne rentres pas en minibus avec les autres?

— J'ai permission de sortie pour la fin de semaine, répond Nick, sur un ton enthousiaste, cette fois. En fait, c'est la seconde chose à laquelle j'ai réfléchi.

— Tu réfléchis beaucoup, constate Kathy en riant.

— J'ai eu la permission de passer la fin de semaine chez ma tante. Un congé pour bonne conduite, si vous voulez. Je me demandais si Orion pouvait profiter d'un congé, lui aussi. Je pensais que peut-être ma tante et moi pourrions le prendre à la maison cette fin de semaine pour qu'elle ait l'occasion d'apprendre un peu à le connaître. Qu'est-ce que vous en dites? Elle m'a dit qu'elle était d'accord à condition que vous le soyez aussi. Et elle un beau logement, sa propre maison. C'est à environ un coin de rue d'un parc où il y a un enclos à chiens.

Il explique à Kathy dans quel quartier habite sa tante. Je connais le coin. C'est dans l'est de la ville.

— Nick, crois-moi, si je pouvais dire oui, je le ferais. Mais je ne peux pas. Tant que nous

avons la charge d'un animal, il ne doit pas quitter le refuge.

— Mais ma tante a déjà dit qu'elle était prête à l'adopter.

— Primo, répond Kathy, il faut qu'Orion ait suivi le programme avec succès — ce qui n'est pas encore fait.

— Il *va* réussir, insiste Nick. Je le sais. C'est un bon chien.

L'image d'Orion me revient en mémoire — un chien massif, puissant et féroce. Mais un bon chien ? Je le revois s'asseoir sur l'ordre de Nick et tendre la patte à la petite fille.

— Quand bien même, lui dit Kathy. Ce ne serait pas juste de l'exposer à un nouvel environnement avant qu'il soit prêt. Et ce ne serait pas juste pour ta tante non plus. Et si Orion oubliait ? S'il retombait dans ses mauvaises habitudes ?

— Il ne le fera pas, répond Nick.

— Mais si jamais il faisait des bêtises, cela pourrait créer toutes sortes de problèmes pour le refuge. Cela pourrait même compromettre le programme RUC et je n'ai pas l'impression que c'est ce que tu veux, Nick. Pas vrai ?

Silence.

— Je suis désolée, Nick, mais je dois te dire non. Et pour être honnête, je ne suis même pas sûre que ta tante puisse l'adopter. Je ne sais pas si notre politique l'autorise.

— Vous dites que votre politique ne permet pas aux participants du programme d'adopter

un chien. Ma tante ne participe pas au programme. Et je n'habite même pas chez elle.

— Mais tu vas y habiter bientôt. C'est bien ce qui est prévu, non ? Une fois sorti du foyer de groupe, tu iras vivre chez elle ?

Pas de réponse.

— Elle va passer me prendre, finit par dire Nick. Je lui ai dit que je lui présenterais Orion.

— C'est une bonne idée, répond Kathy. Je suis sûre qu'elle sera fière du travail que tu as fait avec lui. Bon, il faut que tu m'excuses, Nick, j'ai encore du boulot.

Je m'éclipse vite fait avant que l'un ou l'autre s'aperçoive de ma présence.



En fin de journée, je suis en train de traverser la pelouse en direction du terrain de stationnement quand j'aperçois mon père en compagnie de Nick et d'une femme que je n'ai jamais vue. La tante de Nick, j'imagine. Mon père, légèrement penché, serre la patte d'un gros chien noir. Orion. Il sourit — mon père, pas le chien. Puis il m'aperçoit.

— Hé, Robbie ! me crie-t-il. Viens ! Il faut que tu voies ça !

Le temps de le rejoindre, il s'est déjà lancé dans une histoire que je préférerais qu'il garde pour lui.

— Papa !

S'il m'avait prêté la moindre attention, il aurait entendu mon avertissement. Mais mon père ne prête attention à rien ni à personne quand il régale un auditoire avec une de ses fameuses histoires drôles. Il aurait fait un grand comédien, selon ma mère. «Il a l'ego pour ça», ajoute-t-elle.

— ... de petites dents de chiot, est en train de raconter mon père, rien de commun avec les crocs de ce bel animal ici présent...

Il caresse la tête d'Orion et ne s'interrompt pas, ne sursaute même pas (contrairement à moi) quand Orion bondit sur ses pattes et se met à japper.

— Assis, ordonne Nick d'un ton ferme.

Orion obéit.

— ... qu'il a plantées dans le petit derrière de Robbie, poursuit mon père. Il voulait jouer, a dit le propriétaire du chien — les chiots sont comme les bébés, il leur arrive de faire une bêtise, mais c'est sans malice...

— *Papa...*

Voilà que je prends le ton de ma mère. Je croirais l'entendre. Et c'est peut-être pour cette raison que mon père s'entête à faire ce qu'il fait toujours quand elle veut le mettre en garde : il continue comme si de rien n'était.

— Naturellement, Robbie s'est mise à crier. Elle n'était qu'une enfant. Et le chien n'était qu'un chiot. La pauvre bête a pris peur et n'aurait jamais lâché pour rien au monde. Il en est resté une petite cicatrice, si je ne m'abuse.

Nick et la femme me regardent avec sympathie. Je proteste.

— Ce n'était sûrement pas un chiot! Jamais un animal de cette taille n'aurait pu être un chiot! Et tu n'étais même pas là!

— Cela a dû être traumatisant, dit la femme.

— Disons qu'il n'y a pas eu de conséquences, à part une profonde peur des chiens. Ce qu'il y a d'ironique, et peut-être de thérapeutique, dans l'histoire, c'est le fait que la petite infraction que Robbie a commise l'ait amenée à...

— Papa! Il faut y aller!

Je m'empare de son bras.

— Une minute, fait-il en se tournant vers la femme.

— Je vous présente ma fille, Robyn, lui dit-il. Robbie, j'imagine que tu as déjà fait la connaissance de Nick. Voici sa tante, Beverly Thrasher.

— Appelez-moi Bev, répond la tante de Nick.

Encore une victime qui succombe à son charme!

Nick m'adresse un bref signe de tête.

— Robbie doit être la seule championne des droits des animaux à avoir la frousse des créatures qu'elle défend, reprend mon père en gloussant. Mais je dois lui reconnaître ça: elle se bat pour une cause dans laquelle elle croit.

Il y a quelques semaines, elle manifestait avec ses copains...

Je pousse un soupir. Le voilà qui recommence. Je peux toujours essayer de lui fermer le clapet. Autant vouloir empêcher le soleil de se coucher ou la terre de tourner!

Je m'éloigne et vais m'adosser contre la voiture.

Nick reste un instant à écouter mon père. Mais au bout de quelques minutes, il emmène Orion et tous deux s'approchent de moi. Je recule d'un pas et évite soigneusement de croiser le regard du chien. Bon, quoi encore?...

— Tu n'as pas dénoncé Antoine, déclare Nick.

Je garde le silence.

Nick se tourne en direction de mon père.

— Ton père a l'air d'un type bien. Pour un homme riche, tu sais. Et il est plutôt drôle. Qu'est-ce qu'il fait dans la vie?

— Il s'occupe d'une agence de sécurité. Et il n'est pas si drôle que ça. Il peut se montrer vraiment casse-pieds, comme en ce moment.

— Il aime ça, raconter des histoires sur ton compte, hein?

C'est le moins qu'on puisse dire!

— C'est un de ses passe-temps préférés.

— Eh bien, je sais à présent pourquoi tu es toujours si nerveuse, déclare Nick.

— Nerveuse?

— Quand tu es à proximité de lui, répond-il en désignant Orion d'un mouvement du

menton. Comme le premier jour de ton arrivée ici.

Il se penche et gratte gentiment Orion derrière les oreilles. Le gros chien se presse contre la jambe de Nick en frissonnant de plaisir. Nick s'esclaffe.

— Il a l'air d'un chien, mais crois-moi, la moitié du temps, il se prend pour un chat.

Il m'adresse un sourire et son visage se métamorphose. Je l'ai presque toujours vu avec la mine grave, comme s'il passait son temps à ruminer des pensées désagréables ou des mauvais souvenirs. Et quand il a cette expression fermée, il a l'air presque dangereux, à cause de son regard glacial, du coin de sa bouche légèrement retroussé en une moue dédaigneuse et surtout à cause de la balafre qui lui barre la joue droite comme un ruban. Je me demande depuis combien de temps il porte cette cicatrice et comment il s'est infligé cette blessure. Mais quand il sourit, on dirait que la balafre s'efface. Il n'a plus rien du gars prêt à distribuer des coups de poing dans la cour de récréation. Il a plutôt l'air d'un gamin qui vient de se voir décerner une médaille par son professeur.

— Orion fait des merveilles dans le programme, ajoute Nick avec fierté.

— Tant mieux.

Je sais que monsieur Schuster a repéré des qualités chez ce gros chien. Et à l'évidence, Nick semble du même avis. Mais il faudrait me payer cher pour adopter un tel monstre.

Une main se pose sur mon épaule. Celle de mon père.

— Allez, viens, Robbie. Il faut partir, sans quoi nous serons coincés dans les bouchons de l'heure de pointe, me dit-il comme si c'était moi qui m'étais attardée.

— Nous aussi, on doit filer, annonce la tante de Nick. Glen va nous attendre.

— Glen? fait Nick.

— Je t'ai parlé de Glen, dit la tante. Il vient ce soir. J'ai pensé qu'il était temps que vous fassiez connaissance, tous les deux.

Le visage de Nick s'assombrit. Je me demande qui est ce Glen.

— Ravi d'avoir fait ta connaissance, Nick, lance mon père en lui tendant la main. Le geste semble prendre Nick de court, mais il serre la main tendue.



Nous regagnons le loft de mon père, qui entreprend aussitôt de préparer le souper. Il possède une vaste cuisine équipée d'une cuisinière à gaz massive, d'un réfrigérateur en acier brossé dernier cri et de tous les gadgets et ustensiles de cuisine offerts sur le marché, sans oublier un régiment de casseroles et de marmites. La cuisine, comme le reste du logement, a été dessinée et équipée par le designer que mon père a engagé pour rénover l'immeuble au complet. J'ai l'impression que le designer

en question a attribué à mon père des talents culinaires qu'à part savoir faire le café et verser du lait sur des céréales, il était loin de posséder à l'époque. Mais depuis quatre ans qu'il vit seul, il a effectivement appris à cuisiner. Il est d'ailleurs devenu expert dans l'art d'apprêter des aubergines à la parmigiana avec sauce tomate maison, ou encore des quesadillas aux haricots noirs, qu'il sert avec son propre chili verde. C'est d'ailleurs ce qu'il prépare ce soir. Je me perche sur un tabouret devant le plan de travail et le regarde s'activer.

— Alors comme ça, commence-t-il sans oser croiser mon regard, j'imagine que ta pauvre mère est en ce moment même en train de se morfondre toute seule quelque part dans un hôtel.

Et puis quoi encore ?

— Tu n'es pas très subtil, papa.

Il me sert ce sourire éblouissant qui aurait selon lui conquis le cœur de ma mère il y a des années.

— Tu n'es pas d'accord ? me demande-t-il.

— Non. Et ne compte pas sur moi pour te dire quoi que ce soit. Elle déteste que je révèle des choses sur sa vie.

— Vraiment ? fait-il comme si c'était nouveau pour lui, ce qui n'est certainement pas le cas. Et pourquoi donc ? A-t-elle quelque chose à cacher ?

Il me regarde à présent, un sourcil haussé de quelques millimètres.

— Elle tient à protéger sa vie privée, lui dis-je. De toi. Elle estime que sa vie personnelle ne regarde personne. Et tu sais quoi, papa? J'estime que la mienne ne regarde personne non plus.

Mon père se remet à sourire.

— Tu dois admettre que ton histoire est plutôt comique.

— Je n'aime pas que tu déballes à de parfaits étrangers des choses sur mon compte. En particulier quand tu parles de mon derrière.

Il lève la main droite comme un témoin qui prête serment.

— Je t'en donne ma parole, Robbie. Plutôt me couper la langue que de raconter une autre fois cette histoire.

Je l'aurais trouvé émouvant s'il ne m'avait pas déjà fait la même promesse au moins cent fois.

Il jette des oignons hachés dans la sauteuse en fonte.

— Qu'est-ce qui se passe avec ce garçon? demande-t-il.

— Quel garçon?

— Celui du refuge. Celui qui a le gros chien.

— De quoi parles-tu?

— Il a l'air sympathique. Et il en connaît un rayon sur les chiens.

— Ouais, je pense.

— D'où lui vient cette cicatrice?

— Comment veux-tu que je le sache?

— Tu lui parlais. Et ce n'était pas la première fois, si je ne m'abuse. J'ai cru que vous travailliez ensemble.

— Tu te trompes. Je l'ai croisé plusieurs fois, mais je ne le connais pas, si tu vois ce que je veux dire.

— Tiens donc, laisse tomber mon père.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Rien.

— Papa...

— Je n'insinue rien, Robbie. J'ai seulement remarqué les regards qu'il te lançait et ta façon d'y répondre, et je me suis demandé si toi et lui, tu sais bien...

— Quoi ?

Mon père se targue d'être un fin observateur. Il aurait besoin de lunettes parce que de toute évidence, il n'a rien compris au film.

— Tu as cru que je pouvais m'intéresser à Nick D'Angelo ?

Ma réaction semble le prendre de court.

— Et ce n'est pas le cas, hein ?

— Non !

— Est-ce à cause de son gros chien ?

— Ce n'est pas son chien. C'est un chien du refuge. Et je ne veux pas en parler, papa.

Il m'examine un instant.

— D'accord, dit-il.

— D'accord.

Il se concentre de nouveau sur sa cuisine, tandis que je l'observe. Mais au bout d'un moment, je n'y tiens plus. Il faut que je sache.

— Que voulais-tu dire, tout à l'heure, quand tu parlais des regards qu'il me lançait ?

Mon père ajoute des poivrons rouges en lanières dans la sauteuse.

— Je croyais que tu ne voulais pas en parler, me répond-il.

Je le foudroie du regard.

— Bon, si tu veux le savoir, reprend-il, j'ai eu l'impression que tu l'intéressais.

— Peux-tu préciser ?

— Tu sais bien, comme s'il avait peut-être envie de mieux te connaître...

— Tu as cru que Nick D'Angelo pouvait s'intéresser à moi ?

— Est-ce si inimaginable que ça ?

Ça l'est. Après tout ce qui s'est passé, je dois être la dernière personne à laquelle Nick D'Angelo pourrait s'intéresser. Et la réciproque est tout aussi vraie.

— Tu devrais aller consulter l'oculiste, papa.

Il hausse les épaules et retourne à sa cuisine.

Nous sommes en plein milieu du repas quand l'interphone se met à sonner. Mon père se lève et presse le bouton de l'appareil près de la porte.

— C'est moi, fait une voix que je reconnais aussitôt.

C'est celle de Vern Deloitte, l'associé de mon père, un ancien policier lui aussi. Il est

plus sérieux et plus âgé que mon père, à qui il reproche souvent de ne pas avoir fait installer d'ascenseur dans son immeuble, à présent que celui-ci lui rapporte de l'argent. L'autre se contente de rire.

Mon père appuie sur un autre bouton, celui qui ouvre la porte au rez-de-chaussée. Quelques secondes plus tard, nous entendons un bruit de pas pesants dans l'escalier de béton style industriel qui donne accès au loft.

Quand mon père lui ouvre la porte d'entrée, Vern a le souffle court. Mais un large sourire éclaire son visage dès qu'il m'aperçoit.

— Salut, Robyn!

— Bonsoir, Vern. Avez-vous soupé?

— Oui.

Il lève le nez et renifle les odeurs de cuisine.

— Mais ça sent rudement bon, ajoute-t-il.

Je vais chercher une assiette et des couverts et lui sers des quesadillas agrémentées de chili verde.

— Quoi de neuf, Vern? demande mon père, qui a nettoyé son assiette et l'a poussée sur le côté.

Vern me lance un bref regard avant de se tourner vers son associé.

— Robyn passe la fin de semaine chez toi? lui demande-t-il.

Mon père l'observe longuement et je fais la même chose. Vern garde les yeux baissés sur

le contenu de son assiette. Je devine facilement ce qui se prépare.

— Patti n'est pas en ville.

Vern engouffre quelques quesadillas, qu'il prend le temps de mâcher consciencieusement avant de répondre.

— Je viens de recevoir un appel de qui tu sais, dit-il.

Il ne précise pas de qui il s'agit. Ce n'est pas nécessaire. Mon père est au courant. Il se penche vers son associé.

— A-t-il des tuyaux intéressants pour nous?

Vern opine du chef tout en portant sa fourchette à sa bouche.

— Il pourrait se passer quelque chose très bientôt, répond-il.

Mon père hoche la tête.

— Et que fait Henri ce week-end? demande-t-il.

Henri est Henrietta Saint-Onge, l'amie de Vern. Elle est peintre. Elle habite dans une maison qui date de cent cinquante ans, située sur un terrain qui, au dire de Vern, vaut des millions de dollars. En plein cœur du quartier des affaires. La maison est encadrée entre d'énormes tours de bureaux, ce qui, malgré les puits de lumière, oblige Henri à s'éclairer à l'électricité à partir de midi. Henri est un peu ma gardienne substitut — comme si, à quinze ans, j'avais besoin d'une gardienne! — quand mon père doit s'absenter et que c'est son tour

de me prendre chez lui pour la fin de semaine. Ce que mon père apprécie le plus chez Henri, c'est sa discrétion. Ma mère ne saura jamais qu'il me confie parfois aux bons soins d'Henri. Cela la rendrait furieuse. Ma mère estime que si elle a passé des années à organiser sa vie en fonction de mes besoins, mon père pourrait à tout le moins faire la même chose les fins de semaine s'il prend la paternité au sérieux — même si je suis parfaitement capable de prendre soin de moi toute seule.

— Elle reste en ville, répond Vern.

Il évite soigneusement mon regard. Vern n'est pas seulement l'associé de mon père, c'est aussi son meilleur ami. Il se fendrait en quatre pour lui, il ferait n'importe quoi sauf peut-être se mêler de ses relations avec ma mère. Je n'en ai pas de preuve, mais je pense que Vern a la frousse de ma mère.

Je pousse un soupir.

— J'ai compris. Vous voulez que j'aille faire mes bagages.

Je ne me fâche pas. Pourquoi protester ? Ça ne servirait à rien. Sans compter que passer le week-end avec Henri est un remède garanti contre l'ennui. Elle est toujours plongée dans un projet intéressant et ne ménage jamais son temps pour m'expliquer ce qu'elle fait, parce qu'en général, je n'y comprends rien. Son art est strictement abstrait. Quand elle ne travaille pas, elle aime traîner dans les cafés. Elle aime en particulier les cafés où se donnent des

lectures de poésie. Il m'a fallu presque trois ans pour commencer à comprendre pourquoi. Bref, passer le week-end avec Henri ne sera pas la fin du monde.

Mon père dévisage Vern, qui hausse les épaules. Je me lève et remets dans mon sac tout ce que j'avais sorti en arrivant.

— Désolé, Robbie. Ce sera seulement l'affaire d'une nuit.

Vern toussote.

— Bon, je serai peut-être absent demain aussi. Mais je reviens dimanche.

Un bref coup d'œil en direction de Vern m'apprend que ce n'est guère probable.

— Maman m'a dit qu'elle passerait me prendre dimanche soir.

— Tu as tes clés?

Je les sors de ma poche.

— Parfait, me dit-il. Au cas où, tu sais.

Il veut dire au cas où il serait pris par son travail tout le week-end. Au cas où il ne pourrait pas passer me prendre chez Henri en temps voulu. Au cas où Henri devrait me déposer chez lui avant l'arrivée de ma mère. Ma mère ne pénètre jamais dans l'immeuble de mon père quand elle passe me chercher. Elle appelle de son téléphone cellulaire pour m'informer qu'elle m'attend dans la voiture, en bas. Elle ne saura jamais que mon père était absent.



Je passe le reste de la soirée du vendredi avec Henri. Le samedi, nous prenons le tramway jusqu'au quartier du marché. Une douzaine de pâtés de maisons quadrillés de petites rues étroites où s'alignent des échoppes colorées qui vendent toutes les denrées alimentaires imaginables — légumes chinois, épices indiennes, fromages du monde entier, pains, brioches, poisson, viande, noix et fruits. Nous faisons provision de bonnes choses avant de filer dans notre rue préférée, pas plus large qu'une ruelle, flanquée de chaque côté de vieilles maisons au rez-de-chaussée reconverti en boutiques de vêtements rétro — chemises de bowling des années 50, minijupes des années 60, pantalons pattes d'éléphant des années 70. Henri s'habille exclusivement dans ces boutiques et dans les friperies des organismes de charité. Elle s'achète une robe à crinoline, un jeans rétro et des lunettes de soleil papillon. J'essaie des douzaines de robes de cocktail pour finir par n'acheter qu'une bague.

Le samedi soir, nous allons à la Cinéma-thèque voir des films égyptiens. Je n'avais jamais vu de films réalisés en Égypte. C'est ce qu'il y a de bien avec Henri. Elle me fait toujours découvrir des choses que je ne connaissais pas. Le dimanche matin, nous faisons la grasse matinée. Morgan m'appelle sur mon cellulaire aussitôt après le brunch — des crêpes au granola servies avec du yoghourt maison au

sirop d'érable — une des recettes qu'Henri a inventées.

— Je vais devenir folle ici, gémit Morgan. Je commence à me sentir comme Tom Hanks dans le film. Tu sais, celui où il se retrouve perdu sur une île déserte et n'a personne d'autre à qui parler qu'un ballon de basket.

— C'est un ballon de volley, Morgan.

— Peu importe. C'est d'un ennui mortel ici.

Le chalet des parents de Morgan se trouve sur une île au milieu d'un lac situé : *a*) au cœur de la plus charmante, de la plus paisible région de villégiature de la province ; *b*) au milieu de nulle part, selon que Morgan essaie de me convaincre de l'accompagner là-bas ou qu'elle pleure sur elle-même parce qu'elle s'y retrouve toute seule — ce qui veut dire sans personne à qui parler excepté ses parents.

— J'aimerais rentrer pour être avec toi, me dit-elle.

— Tu as beau jeu de dire ça. Demain matin, quand tu dormiras, je devrai, moi, m'arracher à mon lit pour me traîner jusqu'au refuge. Quand tu prendras un bain de soleil sur le quai ou que tu iras te rafraîchir dans le lac, je serai assise devant un ordinateur à risquer la tendinite en tapant les noms et adresses de parfaits inconnus. Et demain soir, quand tu regarderas le coucher de soleil assise dans la véranda, moi, je penserai à la journée du lendemain, au fait que je devrai me lever de bonne heure pour

retourner au refuge et rester vissée toute la journée devant cet écran pour taper une autre série de noms et d'adresses.

— Tu es vraiment une amie ! répond Morgan sur un ton plus joyeux. Tu as le tour de me remonter le moral.

— Ravie de te rendre service.

Avant de raccrocher, j'entends le cri d'un huard en fond sonore. J'imagine Morgan devant un décor de pins verts et d'eau bleue. Elle est vraiment à plaindre — isolée au paradis !



Henri me dépose devant chez mon père un peu après sept heures du soir. À huit heures tapantes, mon téléphone sonne. Ma mère m'attend en bas. J'empoigne mon sac à dos et dévale les escaliers.

— As-tu passé un bon week-end ? me demande-t-elle.

Je hausse les épaules.

— Tu connais papa. Et toi ?

— Oui, répond-elle, un sourire radieux sur le visage.

— Oh! fait ma mère en apercevant la voiture de police garée sur le terrain du stationnement du refuge, le lendemain matin.

Un agent en uniforme discute avec Kathy près de la porte de la section des animaux. Un autre agent s'entretient avec l'un des préposés au ménage. D'autres membres du personnel sont attroupés autour d'eux.

— Je me demande bien ce qui se passe.

Je pose la main sur la poignée de ma portière.

— Attends, Robyn.

Ma mère examine le véhicule d'un air circonspect. Si je la connais bien — et c'est le cas —, elle doit se demander si la présence des policiers a quelque chose à voir avec celle de chiens dangereux.

— Ne t'inquiète pas, maman. Il y a ici des gens qui savent maîtriser les bêtes.

Elle se tourne vers moi.

— Si jamais un chien fait des siennes, ils n'appelleront pas la police. Ils vont régler ça eux-mêmes, dis-je.

Ma mère desserre ses mains du volant.

— Tu as probablement raison, dit-elle en observant une fois encore les deux policiers. Mais fais attention quand même.

Je le lui promets et descends de l'auto. Ma mère s'éloigne. Je repère Janet et vais la rejoindre.

— Qu'est-il arrivé?

— Un cambriolage.

— Un cambriolage? Qu'a-t-on volé? L'argent recueilli dans les centres commerciaux?

Ma question semble la surprendre.

— Cet argent a été déposé à la banque il y a des lustres, répond-elle. Et c'est dans la section des chenils qu'il y a eu effraction, pas dans les locaux administratifs. C'est arrivé dans la nuit de samedi.

— Et c'est seulement maintenant que la police se pointe?

— L'équipe de fin de semaine n'a découvert la serrure forcée que dimanche matin. Ils ont appelé Kathy. À première vue, rien n'avait disparu. Mais on ne sait jamais. Si bien que Kathy a appelé la police. Comme ce n'était pas prioritaire et que Kathy était à la campagne, ils ont promis d'envoyer quelqu'un à la première heure lundi matin pour faire un constat.

— Que voulez-vous dire par «on ne sait jamais»?

— Eh bien, ce n'est pas parce que personne n'a remarqué quoi que ce soit qu'il n'y a rien eu de volé, m'explique-t-elle. J'ai déjà été

cambriolée une fois. Les voleurs sont repartis avec les bijoux et les appareils électroniques. Ce n'est que deux semaines plus tard que j'ai découvert qu'ils avaient également pris mon blouson de cuir. Nos locaux sont vastes. Ceux qui sont entrés peuvent très bien avoir volé quelque chose sans qu'on le remarque. Kathy a signalé l'effraction au cas où. La compagnie d'assurances exigera un constat si jamais Kathy fait une réclamation.

— Mais qui peut bien entrer ici par effraction si ce n'est pas pour voler ?

Je trouve la chose absurde.

Janet hausse les épaules.

— Peut-être un de ces militants des droits des animaux qui voulait en libérer quelques-uns. Ils sont déjà venus protester par deux fois quand nous avons dû euthanasier des bêtes.

— Est-ce que des animaux ont disparu ?

Janet secoue la tête.

— Ils ont peut-être entendu un employé venir et ont pris leurs jambes à leur cou avant de faire quoi que ce soit. Il est aussi possible que ce soient des jeunes qui traînaient dans le coin. Qui sait ?

Le policier qui discutait avec Kathy finit par refermer son calepin. Il tend quelque chose à Kathy — sa carte de visite, je présume — avant de regagner sa voiture. L'autre agent va le rejoindre et le véhicule s'éloigne. Kathy nous fait signe de réintégrer nos postes de travail respectifs.

À midi, je vais manger mon casse-croûte dehors et aperçois Kathy sortir de la section des animaux et couper par la pelouse pour regagner son bureau. Ed Jarvis apparaît alors à l'angle du pavillon, le groupe du programme RUC sur les talons. Il les conduit sur la pelouse pour qu'ils puissent faire courir leurs chiens quelques minutes avant de commencer les exercices de dressage. Je remarque l'absence de Nick et d'Orion. Je garde les yeux rivés sur le pavillon, sans les voir apparaître. Monsieur Jarvis a dû confier une autre tâche à Nick.

Monsieur Jarvis aperçoit alors Kathy et il l'appelle. Elle se retourne et attend qu'il la rejoigne.

— Avez-vous une minute? lui demande-t-il. C'est à propos de Nick.

Ils conversent tout en traversant la pelouse. Soudain, Kathy s'arrête net. C'est surtout monsieur Jarvis qui parle et Kathy l'écoute. Elle se met à secouer la tête, comme si elle était terriblement déçue. Pourquoi?

Finalement, monsieur Jarvis fait demi-tour pour aller rejoindre son groupe et Kathy reprend la direction des locaux administratifs. Derrière elle, j'aperçois Antoine qui parle à monsieur Jarvis en gesticulant. Puis il s'écarte du groupe et part au pas de course rejoindre Kathy en traînant son chien derrière lui. Il la rattrape à faible distance de la table à pique-nique où je suis installée.

— Et le chien de Nick? lance-t-il.

— Quoi, le chien de Nick ?

— Si vous voulez, je peux le sortir. Vu que Nick n'est pas ici.

Kathy secoue la tête.

— Allez ! insiste Antoine. Le chien n'a rien fait de mal.

Kathy secoue encore la tête.

— Orion n'est pas dans son assiette aujourd'hui, lui dit-elle.

Antoine fronce les sourcils.

— Que voulez-vous dire ? Il est malade ?

— C'est ce qu'on m'a dit.

— Vraiment malade, ou pas en forme ?

Même moi, j'aimerais bien le savoir.

— Il est malade, Antoine, se contente de répéter Kathy. Et tu as du travail.

Elle indique d'un mouvement du menton l'autre extrémité de la pelouse où les participants du programme sont alignés avec leurs chiens.

— Va les rejoindre, ordonne-t-elle à Antoine.

Elle rebrousse chemin pour regagner le pavillon en pressant le pas. Antoine la regarde s'éloigner et ramène son chien vers le groupe qui attend.



C'est finalement Janet qui m'apprend pourquoi Kathy secouait ainsi la tête.

— Un des jeunes du programme s'est fait arrêter, m'annonce-t-elle.

— Nick?

Ça ne peut être que lui. Il était le seul aujourd'hui à manquer à l'appel.

Janet acquiesce de la tête.

— Je ne connais pas l'histoire en détail, mais je sais qu'il est question d'une voiture volée.

Rien d'étonnant à ce que Kathy ait semblé si déçue.

— Est-ce que ça veut dire qu'il ne reviendra pas ici?

— Je n'en sais rien, répond Janet.



En milieu d'après-midi, j'ai les yeux qui pleurent à force de fixer mon écran. C'est pourquoi je me retiens de sauter de joie lorsque Janet, tout énervée, passe la tête dans l'embrasement de la porte pour me demander d'accompagner quelqu'un jusqu'au pavillon des animaux.

— Nous voulons embaucher deux préposés aux soins des animaux, me dit-elle. C'est Herb Leonard qui interviewe les candidats. Sais-tu où se trouve son bureau?

Je le sais. Il est situé juste à côté du chenil. Je pilote le candidat jusque-là et le présente à monsieur Leonard. Puis, je fais demi-tour et reviens sur mes pas. Mais plutôt que regagner directement mon bureau, je m'arrête devant le chenil. Kathy a dit qu'Orion était malade. Je

me demande ce qui ne va pas et si c'est grave. J'ignore pourquoi — peut-être est-ce cette image de lui, adossé contre la jambe de Nick et frissonnant de plaisir sous la caresse —, mais je veux savoir comment il va.

Le chenil est un local qui se compose de trois larges allées flanquées d'enclos grillagés de chaque côté. Je remonte la première, à la recherche d'Orion. Je ne le trouve pas. En tournant pour emprunter le couloir central, je passe devant un ouvrier occupé à remplacer la serrure de la porte donnant sur l'extérieur. Je l'entends jurer comme un charretier et bredouille aussitôt des excuses quand il prend conscience de ma présence.

Je remonte le couloir central en m'attardant à chaque enclos et finis par trouver celui du grand chien noir. Étendu sur sa couverture, il semble dormir, mais il ouvre les yeux et relève la tête de quelques centimètres à mon approche. Puis il la laisse retomber. Il fixe sur moi de grands yeux tristes — je pense qu'il est déçu, il aurait préféré voir Nick — et pousse un *wouf* qui n'a rien de féroce.

— Pauvre bête, dis-je tout bas.

— Pauvre bête? répète derrière moi une voix moqueuse.

Je fais volte-face. Antoine se tient là, deux couvertures pliées sous le bras. Il tient son chien en laisse. Celui-ci tire mais la laisse est soigneusement enroulée autour du poignet d'Antoine, qui coince les couvertures sous son

bras et ouvre de sa main libre la porte d'un enclos situé en face de celui d'Orion.

— Doucement, Jackie, dit-il quand le chien se met à japper et à tirer plus encore sur sa laisse. Allez, viens, Jackie.

Antoine lui parle calmement, sur un ton rassurant.

Jackie se rapproche lentement d'Antoine.

— Bon chien, fait Antoine en pénétrant dans l'enclos. Viens!

Le chien le suit à l'intérieur. Antoine ramasse la couverture étendue sur le sol et se tourne vers moi.

— Tu veux te rendre utile? demande-t-il.

Avant que je puisse répondre, il me lance la couverture que j'attrape. Elle sent... le chien. Tandis qu'Antoine déplie l'une des couvertures propres pour l'étendre sur le sol à l'intention de Jackie, je replie celle qu'il m'a lancée et la pose par terre. Antoine gratte le chien derrière l'oreille et lui murmure quelque chose. Je me rends compte que Nick avait raison, qu'Antoine s'en était pris au chien dans un accès de frustration et qu'il ne recommencera peut-être jamais. Si j'en crois ce que je vois, Antoine aime vraiment son chien.

Il sort de l'enclos à reculons, referme la porte et abaisse le loquet. Il traverse le couloir jusqu'à l'enclos d'Orion.

— Il n'est pas sorti aujourd'hui, me dit-il. J'ai offert de le promener, mais...

Il hausse les épaules, ouvre la porte de l'enclos d'Orion et entre. Orion ne réagit pas.

— Hé, qu'est-ce qui t'arrive, mon bonhomme? lui demande Antoine en s'accroupissant à côté du chien. Tu dois être vraiment malade. À moins que tu t'ennuies de Nick.

Antoine tente de convaincre Orion de se lever, sans succès. Il se met à tirer sur la couverture pour la glisser sous le grand chien. Il ouvre la porte de l'enclos.

— Attrape! fait-il en me lançant la couverture.

La porte se referme avec un bruit métallique et Antoine étend l'autre couverture propre sur le sol de l'enclos. Cette fois, Orion se redresse sur ses pattes, fait quelques pas vers la couverture et se recouche.

Debout devant l'enclos, je regarde la couverture de chien que j'ai sur les bras et qui sent... disons le chien. Mais qu'est-ce que c'est que ça? *Beurk!* J'ai la main beurrée par quelque chose de poisseux. *Mon Dieu, faites que ce ne soit pas ce que je pense!* Je retire ma main. *Beurk! Beurk!* Je regarde la substance brune et collante qui souille ma main et... attendez une minute, il y a aussi quelque chose de bleu! Les chiens et les matières brunes et collantes, surtout les chiens malades, je peux comprendre. Mais quand ladite matière est bleue, il y a quelque chose qui cloche. Je lève la main vers mon nez et la flaire avec circonspection. La bonne nouvelle, c'est que ce qu'il y a sur ma main n'est

pas ce que je croyais. Ça ne sent pas mauvais. Pas le moins du monde. Et en y regardant de plus près, je peux distinguer une autre substance brune, comme des miettes, mélangée à l'autre. J'essuie ma paume sur la couverture et me promets de me laver les mains plusieurs douzaines de fois sur le trajet de retour à mon bureau.

Antoine administre à Orion une longue séance de grattage en arrière de l'oreille avant de sortir de l'enclos et de rabattre le loquet. Il se penche, ramasse la première couverture sale que j'ai posée par terre et tend la main pour que je lui remette l'autre. Je la lui donne et le regarde :

— Qu'est-ce que Nick a fait ?

Antoine me dévisage avec mépris.

— Tu es venue ici récolter des ragots ? demande-t-il. Eh bien, tu t'es trompée d'endroit !

Il tourne les talons et s'éloigne, ses semelles glissant silencieusement sur le carrelage du couloir.

Je m'approche de l'enclos d'Orion et m'accroupis devant la porte. Il sort de sa léthargie pour relever péniblement la tête. Je l'appelle doucement.

— Hé, Orion !

Étendu de tout son long au fond de son enclos, il fixe sur moi ses grands yeux tristes. Puis, sans crier gare, il bondit sur ses pattes et se précipite contre la porte. Il passe son museau

à travers le grillage et pousse un rugissement furieux. Épouvantée, je lâche un cri, perd l'équilibre et tombe sur le derrière, le cœur battant la chamade. Orion jappe à tue-tête. Je recule en m'aidant de mes mains comme si j'étais soudain devenue un crabe. Il ne peut pas sortir de l'enclos, me dis-je, il ne peut pas me faire de mal. Derrière les aboiements insistants d'Orion, j'entends un bruit en provenance du fond du couloir. Je tourne la tête et aperçois Antoine, la main posée sur la poignée de la porte qui donne sur les autres locaux de la section des animaux. Il se tord de rire.



Je m'apprête à éteindre mon ordinateur quand ma mère me téléphone.

— Marlyse vient de m'appeler, m'annoncet-elle.

Marlyse Cosburn est une amie de ma mère. Elles ont fait connaissance à la Faculté de droit.

— Elle vient de m'envoyer un client, je ne pourrai pas passer te prendre. Et je ne parviens pas à joindre ton père.

— Je croyais Marlyse en congé de maternité.

La dernière fois que je l'ai vue, Marlyse était enceinte jusqu'aux yeux, à croire qu'elle portait des quintuplés.

— C'est exact, dit ma mère.

— Ne t'inquiète pas, lui dis-je. Je prendrai l'autobus.

— Viens me rejoindre au bureau, Robyn. Nous irons souper quelque part dès que j'aurai fini. Chez *Vittorio*, ça te va ?

Vittorio est mon restaurant italien préféré, situé dans la même rue que le cabinet d'avocat de ma mère.

— D'accord, maman. Si j'arrive en avance, j'irai faire un tour dans les magasins. J'ai besoin de nouvelles chaussures.

Je prends l'autobus qui me conduit en ville et saute dans le métro. Comme il me reste du temps devant moi, j'entre dans plusieurs magasins et déniche dans l'un d'eux la paire de sandales de mes rêves — hélas, une pointure trop grande.

— Nous attendons une livraison demain, m'informe la vendeuse. Si vous voulez, je peux vous en mettre une paire de côté.

— Parfait. Je passerai les prendre après le travail.

Quelques minutes plus tard, je pousse la porte de la maison victorienne convertie en bureaux dans laquelle travaille ma mère. Son cabinet se trouve au premier étage.

— Hé, Robyn ! s'exclame Tralee White, l'une des adjointes, en levant les yeux de son écran. Cela fait un bail ! Tu passes un bel été ?

— Oui, ça va. Je dois retrouver ma mère ici.

— Elle est sortie quelques minutes, me dit Tralee.

Son imprimante se met à cracher des feuilles de papier qu'elle récupère et range dans l'une des chemises cartonnées empilées sur son bureau.

— Elle ne devrait pas tarder, ajoute-t-elle. Tu peux aller l'attendre dans son bureau.

— Non, ça va. Je vais rester ici.

Je me laisse tomber dans un des fauteuils qui meublent la réception et m'empare d'un magazine que je commence à feuilleter. Tralee tend la main vers un autre des dossiers empilés sur son bureau et laisse échapper un petit cri d'exaspération quand toute la pile dégringole sur le plancher.

— J'aurais dû m'y attendre, marmonnet-elle.

Je me lève d'un bond pour lui donner un coup de main. Les feuillets ont glissé de leurs chemises et jonchent le plancher. Je suis souvent venue passer du temps ici depuis que ma mère a commencé à y travailler et trouve tout naturel d'aider Tralee. J'entreprends de ramasser des dossiers tandis que Tralee réinsère les feuillets dans les chemises appropriées. Et c'est alors que je tombe sur un nom, inscrit sur une étiquette : D'ANGELO, Nicolas. Tralee me tend la main et je lui remets la chemise.

— Qu'est-ce qui se passe ? demande une voix depuis le seuil de la porte.

Ma mère.

— Un glissement de terrain, répond Tralee. Ou plutôt une avalanche de paperasse. Désolée, Patricia. Je vais tout remettre en ordre avant de partir.

Ma mère secoue la tête.

— Plus il y a de bras, mieux c'est, dit-elle avant de mettre elle aussi la main à la pâte.

Quinze minutes plus tard, tous les papiers semblent avoir réintégré leurs chemises respectives.

— Allez, viens, Robyn! dit ma mère en déposant le dernier dossier sur le bureau de Tralee. Ted doit nous rejoindre chez *Vittorio*.

Nous gagnons le restaurant à pied et le serveur nous conduit à une table située sur la terrasse à l'arrière. Nous prenons place et en attendant que Ted arrive, ma mère commande un verre de vin et moi un Coke.

— Maman, est-ce que je peux te demander quelque chose?

Ma mère se tourne vers moi.

— J'ai vu le nom D'Angelo sur un des dossiers que j'ai ramassés.

— Ce sont des dossiers confidentiels, Robyn.

— Je n'ai pas regardé le contenu. J'ai seulement vu le nom.

— Et alors?

J'hésite.

— Et alors... je connais quelqu'un qui s'appelle Nick D'Angelo. Il suit un programme spécial au refuge, un programme pour les

jeunes mêlés à des crimes violents. Il vient de se faire arrêter.

Ma mère semble surprise.

— Tu ne m’as jamais dit que tu connaissais des participants de ce programme.

— Alors c’est bien le même Nick D’Angelo?

Ma mère me gratifie du même regard que lors de ma première journée au refuge, à la fois soucieux et sévère.

— Ne me dis pas que tu travailles avec les jeunes de ce programme, Robyn.

Je secoue la tête.

— Non, je lui ai seulement parlé une ou deux fois. On m’a dit qu’il avait volé une auto.

— Qui a volé une auto? demande une voix derrière moi.

Ted. Il m’adresse un sourire, dépose un baiser sur la joue à ma mère et s’assoit.

— Maman défend quelqu’un que je connais.

— Ah oui? fait Ted.

— C’était un des clients de Marlyse, précise ma mère.

— Et ce copain à toi a piqué une voiture, Robyn? demande Ted en jetant un coup d’œil à ma mère pour jauger sa réaction.

— Ce n’est pas exactement un copain, dis-je.

J’ai encore droit à ce regard soucieux de ma mère.

— En fait, dit-elle, il est accusé de « prise de véhicule sans consentement ».

— C'est la même chose, maman. Cela signifie prendre une auto qui ne vous appartient pas. Quelle différence avec le vol ?

J'aurais dû m'y attendre. Les avocats ont tendance à aimer la précision, en particulier en matière de droit. Si ma mère avait voulu parler de vol, elle aurait utilisé ce mot.

— Voler, c'est prendre le bien d'autrui dans l'intention de le détourner à son propre usage, de façon temporaire ou permanente — soit pour le garder ou encore pour le vendre et s'approprier l'argent de la vente, m'explique ma mère. Tu comprends ? Lorsque quelqu'un prend un véhicule sans consentement, il n'a pas l'intention de le garder. C'est la même différence qu'il y a entre s'approprier quelque chose et l'emprunter.

— Si on tombe sur un flic, un propriétaire ou un juge compréhensif, intervient Ted, on peut généralement s'en tirer avec des excuses, ou peut-être une amende ou encore la promesse de travailler deux samedis pour le propriétaire en guise de dédommagement.

Ma mère dévisage Ted.

— On dirait que tu parles d'expérience, Ted, dit-elle.

Ted rougit comme une tomate.

— J'ai grandi dans une petite communauté rurale, dit-il comme si cela expliquait tout.

Personnellement, je ne vois pas le rapport, et de toute évidence, ma mère ne le voit pas non plus. Elle croise les bras et attend des éclaircissements.

— Tout le monde le faisait, dit Ted.

— La belle excuse!

— Les tracteurs, surtout, poursuit Ted. À l'époque de l'Halloween. Cela ne faisait de tort à personne... enfin la plupart du temps.

Ma mère le fixe avec sévérité pour environ... deux secondes, puis un sourire apparaît sur son visage.

— L'une des choses que j'adore chez toi, dit-elle à Ted, c'est que tu me surprends toujours.

Adore ? Je la vois regarder Ted, qui rayonne de plaisir et se tourne vers moi.

— Le fait est, me dit-il, que prendre une auto sans consentement est un crime, mais pas un crime grave.

— Alors pourquoi faire tant d'histoires ?

— Ted a raison, dit ma mère. En soi, ce n'est qu'une infraction punissable par procédure sommaire. Cela te vaut généralement une amende, ou des travaux communautaires, si tu n'as pas d'antécédents.

Nick a certainement des antécédents, comme ma mère doit le savoir.

— Mais, poursuit-elle en me regardant droit dans les yeux avec une mine grave, dans ce cas-ci, il y a eu un accident.

— Un accident ?

— L'auto a heurté un cycliste.

Je retiens mon souffle.

Ted secoue la tête.

— Les armes ne tuent pas les gens, ce sont les gens qui tuent les gens, dit-il.

— Le *conducteur* de l'auto a heurté un cycliste, corrige ma mère. Il a renversé ce pauvre homme et ne s'est pas arrêté pour rester sur la scène de l'accident. Heureusement, ce ne sont pas des blessures susceptibles d'être fatales.

Dieu merci.

— Alors ce n'est pas si grave ?

Ma mère me lance un regard acide.

— Les accusations sont sérieuses, Robyn. Premièrement, prendre une auto qui ne vous appartient pas sans l'autorisation du propriétaire est une infraction. Tout comme conduire sans permis. Deuxièmement, le cycliste s'est fracturé la clavicule et une ou deux côtes. Le garçon fait donc face à une accusation de négligence criminelle causant des lésions — une autre infraction. Troisièmement, la loi exige des conducteurs qu'ils s'arrêtent quand ils sont impliqués dans un accident, qu'ils restent sur place jusqu'à l'arrivée de la police et qu'ils offrent du secours aux blessés le cas échéant. Un adulte qui se soustrait à ces obligations encourt une peine de prison pouvant aller jusqu'à cinq ans. Finalement, cet accident s'est produit alors que le garçon était placé en foyer de groupe consécutivement à une autre infraction. On lui avait donné une permission de

sortie pour la fin de semaine à condition qu'il ne quitte pas le domicile de sa tante, condition qu'il n'a pas respectée. Je ne peux même pas imaginer ce qui lui a traversé l'esprit. Il lui restait moins de trois mois à passer au foyer de groupe avant de pouvoir habiter chez sa tante de façon permanente. Il a tout gâché.

— Il réside en foyer de groupe? demande Ted. Où sont ses parents?

Ma mère hésite un moment.

— Tout cela reste entre nous, d'accord? finit-elle par dire en me regardant droit dans les yeux, même si c'est Ted qui a posé la question. Selon Marlyse, ce garçon est un cas classique. Milieu familial instable depuis la tendre enfance. Négligence. Probablement maltraitance — vous devriez voir son dossier!

Effectivement, je l'ai vu, du moins j'ai vu la chemise cartonnée. Je regrette à présent de ne pas avoir eu la possibilité d'en lire le contenu.

— Il arrivait à l'école couvert de bleus et de bosses, mais sa mère a toujours nié qu'il y ait de la violence familiale. Il était encore mineur quand il a commencé à faire des bêtises — des délits sans gravité, pour commencer, comme pour passer à l'acte: vol à l'étalage, petits larcins. Et ensuite, bien entendu, des bagarres à l'école — fréquentes. C'est un garçon qui a beaucoup de problèmes, Robyn.

Elle a prononcé cette phrase sur un ton qui sonne comme une mise en garde.

— Ce qu'il y a de plus surprenant, cette fois-ci, c'est qu'il n'essaie pas de nier ce qu'il a fait.

— Ah non ?

— Il plaide coupable.

— Pourquoi dans ce cas a-t-il besoin d'une avocate ?

— Je le *représente*, Robyn, je ne le défends pas, répond ma mère. C'est un mineur. Mon rôle consiste à veiller à ce qu'il comprenne bien ce qu'il fait et à ce qu'il bénéficie de la meilleure décision possible pour quelqu'un dans sa situation.

— Et à ton avis, maman, que va-t-il arriver ?

Ma mère m'explique que si, par chance, Nick a une bonne raison pour justifier ce qu'il a fait et que le juge estime qu'il a pris la fuite parce qu'il avait peur, et si Nick regrette beaucoup son geste et peut produire des témoins de moralité susceptibles de dire du bien de lui, à supposer que de pareils témoins existent, il pourrait écoper d'une autre ordonnance de placement en milieu ouvert, peut-être pour six mois ou un an. Elle dit que ce serait le mieux qu'on peut souhaiter. Si Nick était un adulte avec les mêmes antécédents, le juge pourrait se montrer sévère et le condamner à deux ans de prison.

— Dis-moi, Robyn, ajoute-t-elle, jusqu'à quel point connais-tu ce garçon ?

— Je ne le connais pas vraiment.

C'est la vérité. Il y a quelques jours, j'avais cru deviner qui il était, mais à présent qu'il s'est montré à la hauteur — si l'on peut dire! — de l'opinion que j'avais de lui au départ, je ne suis plus sûre de rien.

— Entendons-nous bien, me dit Morgan ce soir-là au téléphone. Tu me dis que ta mère défend le gars qui avait piqué l'argent de notre expo-bénéfice quand nous étions en 2^e secondaire?

— Elle le représente. Mais ce n'est pas pour un vol. Il est accusé de prise de véhicule sans consentement et de délit de fuite.

— Peu importe, répond Morgan. Bon sang, tu dois être en rogne!

— Pourquoi?

— Allons donc, Robyn. Tu étais furieuse parce qu'il avait pris cet argent et qu'il l'avait dépensé bêtement. Qu'est-ce qu'il en avait fait, déjà?

— Il avait offert à ses copains une soirée gratuite de jeux d'arcade.

Morgan a raison. Cela m'avait enragée. Nous avons travaillé pendant des semaines pour organiser notre événement et financer une bonne cause, et Nick avait gaspillé tout l'argent en une soirée.

— Mais cela n'a pas de rapport avec ce qui se passe maintenant, dis-je.

— Bien sûr qu'il y a un rapport! proteste Morgan. Tu as toute une histoire avec ce gars. Tu l'as surpris à voler à deux reprises. Aujourd'hui, le voilà encore dans le pétrin — et tout un pétrin! Et quel avocat se dénêche-t-il? Ta mère. Patti, l'avocate perfectionniste, la personnalité de type A par excellence! Elle va le tirer d'affaire, j'en mettrais ma main au feu. Et tu prétends que ça ne te met pas en rogne?

— D'abord, si ma mère entendait ce que tu dérites sur son compte, elle t'interdirait l'accès à la maison. Définitivement. Ensuite, et je te l'ai déjà dit, elle ne le défend pas. Il a avoué son méfait. Il plaide coupable. Elle ne fait que le représenter durant les procédures de détermination de la peine.

— Oh, fait Morgan avec moins d'entrain. Alors aujourd'hui, quand Nick D'Angelo commet un délit, il se met à table?

— Ouais, ça m'en a tout l'air.

C'est d'ailleurs ce qui me tracasse depuis que ma mère m'a mise au courant.

— Qu'est-ce qu'il y a? demande Morgan.

— Pourquoi cette question?

— Il y a quelque chose qui te chiffonne. Je l'entends à ta voix. Allez, dis-le-moi. Qu'est-ce qu'il y a?

— Rien. C'est seulement que, tu sais, les gens du refuge l'apprécient beaucoup. Apparemment, il se conduit très bien là-bas. C'est une sorte de modèle pour les autres jeunes du programme de réadaptation. Il s'occupe

d'ailleurs de certains d'entre eux. Il en connaît tout un rayon sur les chiens. Il fait même du bénévolat au refuge une journée par semaine quand il ne participe pas au programme. Et puis il y a ce chien — Nick lui a consacré beaucoup de temps. Je l'ai entendu demander s'il pouvait l'adopter.

— Ah ouais? lance Morgan. Et alors?

— Et alors... rien, j'imagine.

La ligne reste silencieuse un moment.

— Tu as le béguin pour lui, c'est ça? demande Morgan.

— Non!

— Hum... fait Morgan, de toute évidence sceptique. Soit il y a chez toi un côté obscur dont j'ignore tout, soit Nick D'Angelo est terriblement sexy. Et comme je te connais pratiquement depuis toujours, je pencherais plutôt pour la seconde hypothèse. Je me trompe?

— Eh bien...

— Je l'aurais parié, dit Morgan avec une suffisance insupportable. Comment est-il, physiquement?

Je lui décris Nick. Elle pousse un soupir.

— Quel gaspillage! s'exclame-t-elle. Beau comme un dieu, et derrière les barreaux.

— Ouais, mais...

— Mais quoi?

J'ai la même réaction que ma mère. Je n'arrive pas à comprendre comment quelqu'un qui était à deux doigts de rentrer chez lui — ou plutôt à deux doigts de quitter le foyer

de groupe pour aller vivre chez sa tante —, quelqu'un qui se soucie autant du bien-être d'Orion, puisse tout gâcher en commettant une ânerie aussi colossale qu'«emprunter» une voiture pour s'offrir une virée. Il n'a même pas de permis de conduire. C'est à n'y rien comprendre.

C'est ce que j'explique à Morgan.

— Je te parie que si tu poses la question à ton père, il va te répondre que la plupart des gens qui ont des démêlés avec la justice ne sont pas des génies du crime, me fait-elle remarquer. Je te parie qu'il va te dire que c'est tout le contraire : ce sont des gens qui ne réfléchissent pas avant d'agir. Allons, Robyn ! Tu m'as dit qu'il participait au programme du refuge parce qu'il avait été inculpé d'un crime violent. Il n'a jamais eu l'habitude de se servir de sa tête. Qu'y a-t-il d'autre à comprendre ?

Elle a probablement raison.

Sauf qu'elle n'a pas vu ce que moi j'ai vu. Elle n'a pas entendu Nick plaider comme un petit garçon auprès de Kathy pour qu'elle l'autorise à adopter Orion, ou du moins qu'elle autorise sa tante à l'adopter. Elle ne l'a pas vu refilet en douce des biscuits à Orion, elle ne l'a pas entendu me supplier de ne pas dénoncer Antoine en me promettant de veiller à ce qu'il ne brutalise jamais plus son chien.

À l'inverse, elle n'a pas vu non plus Nick surgir de ce bureau, il y a quatre ans, et s'enfuir

avec l'argent qu'elle, Billy et moi avions eu tant de mal à récolter. Elle ne l'a pas vu offrir à contrecœur ses excuses à monsieur Schuster, et ce, uniquement parce qu'on l'y avait forcé. Elle ne l'a pas vu traîner près de l'entrée avec Antoine, peu de temps après l'intrusion de quelqu'un dans le bureau où était déposé l'argent d'une collecte de fonds. Elle ne l'a pas entendu me répondre avec arrogance que je n'avais aucune preuve contre lui.

— Suis donc mon conseil, me dit Morgan. Oublie-le. Hé, encore une semaine à tirer et je rentre. Nous pourrons aller faire les magasins pour la rentrée scolaire.

S'il existe une activité que Morgan adore, c'est bien faire les magasins.



En me déposant au refuge le lendemain matin, ma mère me glisse de l'argent dans la main.

— Pour l'autobus, me dit-elle devant ma mine étonnée. Je ne pourrai pas passer te prendre cet après-midi, et ton père n'a pas le temps lui non plus. Je pourrais demander à Ted...

— Je prendrai l'autobus, maman. Il n'y a aucun problème.

Durant l'après-midi, je donne un coup de main à Kathy dans son bureau. Nous sommes assises face à face devant deux boîtes de cartes

de remerciement et d'enveloppes. Des bénévoles ont passé toute la journée d'hier à écrire les adresses à la main sur les enveloppes. Kathy s'affaire à présent à signer chacune des cartes de sa main, et j'ai pour tâche de les glisser dans les enveloppes et de sceller le tout.

— C'est la touche personnelle, me dit Kathy. Il paraît que ça fait en sorte que les gens se sentent gratifiés d'avoir fait un don, ce qui doit éventuellement se traduire par d'autres contributions plus substantielles. Dieu sait que nous en avons besoin !

— J'ignorais à quel point le financement des refuges pour animaux dépendait des dons.

Kathy pousse un soupir.

— Il fut un temps où c'était relativement facile d'obtenir des subventions gouvernementales, me dit-elle. Mais cette époque est révolue. J'ai envoyé des demandes à toutes les fondations privées auxquelles j'ai pu penser.

Je songe à la demande de subvention que j'ai expédiée pour elle par messenger vendredi dernier.

— Nous hébergeons plus d'animaux que nos locaux le permettent, reprend Kathy. Nous nous débrouillons pour les faire adopter presque tous, mais cela prend du temps. Et le temps, c'est de l'argent. Et plus nous recueillons d'animaux, plus il faut dépenser pour les nourrir et les maintenir en santé dans de

bonnes conditions. C'est pourquoi nous devons faire ce que nous sommes en train de faire.

Elle désigne de la tête la pile de cartes qu'elle doit signer.

— Pour être en mesure de garder en vie tous nos pensionnaires, nous devons disposer de suffisamment d'argent pour prendre soin d'eux pendant que nous leur cherchons un foyer. Je l'ai répété aux membres du personnel hier. Et je l'ai dit aujourd'hui aux bénévoles.

Je la regarde avec appréhension. Que leur a-t-elle dit ?

— Nous répugnons à euthanasier les animaux, poursuit Kathy. C'est vrai qu'il nous est arrivé de le faire, dans le cas d'animaux vicieux. Je ne parle pas ici d'animaux un peu agressifs. J'entends des animaux si imprévisibles qu'ils représentent un grave danger pour les humains et les autres animaux. Mais vu l'espace dont nous disposons, il faut parfois envisager l'euthanasie quand un animal a peu de chances de se faire adopter à cause de son âge ou de son tempérament, et quand les autres refuges et le nôtre sont surpeuplés et que le financement se fait attendre...

Elle pousse un autre soupir.

— J'ai appris vendredi que le gouvernement avait rejeté notre demande de crédits supplémentaires. Durant la fin de semaine, notre conseil d'administration a dû prendre une décision. Pour l'instant, il a décidé de

limiter la période durant laquelle un animal peut être hébergé ici avant de se faire adopter ou placer ailleurs. Après ce délai...

Elle secoue la tête.

Nous entendons quelqu'un frapper à la porte.

— Qu'est-ce qu'il y a, Antoine? demande Kathy avant que j'ai eu le temps de me retourner.

Antoine me lance un regard mauvais.

— Est-ce que je peux vous parler, Kathy? demande-t-il.

— Je t'écoute.

— Seul à seul?

— Je n'ai pas beaucoup de temps, Antoine. Je dois avoir signé et envoyé toutes ces cartes aujourd'hui. Soit tu poses ta question maintenant, pendant que Robyn et moi continuons notre travail, soit tu attends jeudi. À toi de choisir.

Je glisse une carte dans une enveloppe puis la referme. Je l'observe du coin de l'œil. Il hésite.

— Je me demandais si vous alliez confier Orion à quelqu'un d'autre, finit-il par dire. Au cas où Nick ne reviendrait pas.

Kathy griffonne sa signature sur une carte qu'elle pousse dans ma direction, puis en saisit une autre sur la pile.

— C'est Nick qui a pris Orion en charge, répond-elle sans même lever les yeux. Et il est absent.

— Je pourrais peut-être m'en occuper, dit Antoine. Pour Nick.

— Tu en as déjà assez sur les bras, et les autres aussi, déclare Kathy en secouant la tête.

— Ouais, mais Orion...

— Tu connais les règles, Antoine. C'est pour ces chiens le programme de la dernière chance. Quand Nick, toi et tous les autres avez choisi de participer au programme, vous avez accepté de prendre en charge un chien et d'en avoir l'entière responsabilité. À vous de venir ici, de participer à fond et de faire tout votre possible pour que ces chiens puissent être adoptés.

— J'ai entendu Stella dire qu'Orion fait de grands progrès, dit Antoine.

— C'est vrai, dit Kathy. Mais le programme est un projet pilote. Nous vous avons expliqué ce que cela voulait dire. Il a été conçu pour une période donnée, selon une formule donnée et avec des objectifs précis. Quand il sera terminé, il fera l'objet d'une évaluation. Si le bilan est bon, nous pourrions peut-être obtenir d'autres fonds et persuader d'autres refuges de mettre en place des programmes similaires pour aider d'autres jeunes et d'autres chiens. Nick sait tout ça, lui aussi, tout comme il sait qu'Orion dépend de lui, de sa présence. Et pourtant, il a choisi de...

Elle s'interrompt.

— Si toi ou Nick, ou qui que ce soit, voulez savoir ce qu'il va arriver à Orion, vous devriez relire l'entente que vous avez signée en entrant dans le programme. Tu te souviens de ce formulaire, Antoine ?

Antoine ne réagit pas. Peut-être ne l'a-t-il pas lu très attentivement avant de le signer.

— Le programme est un partenariat entre les deux participants, le jeune et le chien. Si le jeune décroche du programme, pour une raison ou une autre, le chien ne peut pas continuer.

— Vous voulez dire qu'Orion ne pourra pas rester dans le programme ?

— Précisément. Un instant, ajoute Kathy quand son téléphone se met à sonner.

Elle décroche, écoute quelques secondes et se tourne vers Antoine.

— Antoine, il est temps pour toi d'aller retrouver les autres. Et Robyn, peux-tu m'accorder quelques minutes ? Je dois répondre à cet appel.

Antoine a déjà franchi la moitié du couloir quand je le rattrape.

— Est-ce que tu l'as vu ? Nick, je veux dire. Antoine me regarde avec méfiance.

— Pourquoi veux-tu le savoir ? s'informe-t-il.

— Parce que...

Bonne question.

— ... parce que je trouve injuste qu'Orion ait à payer pour quelque chose que Nick a fait, ajouté-je.

La réponse d'Antoine me prend de court.

— Je détesterais ça si Jackie devait moisir ici jusqu'à la fin de sa vie à cause de moi, me dit-il. *Man*, tu aurais dû entendre Orion japper quand nous sommes allés chercher nos chiens ! C'est pour cette raison que j'ai offert de m'occuper de lui jusqu'au retour de Nick.

À supposer que Nick revienne, pensé-je.

Antoine me regarde dans les yeux.

— Nick a dit que c'était chic de ta part d'être allée voir Orion, surtout quand on sait à quel point tu as peur de lui. D'Orion, je veux dire.

— Alors, tu l'as vu ?

— Nous vivons au même endroit.

Oh !

— Vas-tu lui raconter ce que Kathy a dit ? demande-t-il.

Il baisse les yeux.

— Il y a trop d'animaux ici. Le refuge vient d'adopter une nouvelle politique. Il a fixé un délai : si un animal n'est pas adopté une fois ce délai expiré, il sera euthanasié.

— Quoi ? s'exclame Antoine, stupéfait. Depuis quand ? Qui t'a dit ça ?

— Kathy. Juste avant que tu arrives.

— Ils ne peuvent pas faire ça !

— Ils n'ont pas le choix.

Antoine ne semble pas vouloir le croire.

— J'ai promis à Nick d'aller parler à Kathy, tu sais, pour que quelqu'un s'occupe d'Orion, finit-il par avouer. Mais après ce qu'elle m'a dit, et après avoir entendu ce que tu viens de

me raconter, je dirai à Nick que Kathy était absente aujourd'hui.

— Tu vas lui mentir ?

Antoine se hérissé.

— C'est mon ami !

— Dans ce cas, tu devrais peut-être lui dire la vérité.

— Tu sais, Nick a raison. Tu es vraiment une emmerdeuse !

— Il t'a dit ça ?

— Il m'a raconté comment tu l'avais dénoncé il y a quelques années. Il m'a dit que tu étais une vraie lèche-botte à l'époque — première de classe, reine du club de l'école, militante des droits des animaux, tout le truc — et que tu n'avais pas beaucoup changé. Il m'a dit que tu avais essayé de monter Kathy contre lui.

— Je croyais qu'il avait volé de l'argent.

— Eh bien, tu avais tort. Nick n'est pas comme ça.

— Je l'ai déjà vu le faire.

— C'est ta version à toi.

— La sienne est différente ?

Antoine se contente de hausser les épaules.

— Il a pris une voiture qui ne lui appartenait pas, Antoine.

— C'est toi qui le dis. C'est la police qui le dit.

— C'est Nick qui le dit. Il ne le nie pas, Antoine. Il a admis l'avoir fait.

La mine d'Antoine s'assombrit. De toute évidence, il n'était pas au courant.

— Comment le sais-tu ?

Je ne veux pas parler de ma mère. Antoine couperait court à notre conversation s'il savait qu'elle est l'avocate de Nick.

— Il ne te l'a pas dit ?

— Il ne m'a pas tout raconté, répond Antoine en secouant la tête, comme s'il avait de la difficulté à assimiler ce que je viens de lui révéler. Je n'ai pu le voir que quelques minutes. Il m'a demandé d'aller parler à Kathy.

Il secoue encore la tête.

— Jamais Nick ne volerait une auto. Il dit que c'est idiot de faire des trucs comme ça. Il me le répète tout le temps.

Il a l'air convaincu. Il y a de quoi se poser des questions quand Antoine lui-même n'arrive pas à comprendre que Nick ait pu tout compromettre — la chance de quitter enfin le foyer de groupe, la chance de vivre chez sa tante et, peut-être, avec Orion — pour poser un geste aussi stupide que partir en virée dans une voiture « empruntée ».

— Qu'est-ce que tu vas faire, Antoine ?

— Tu me demandes si je vais annoncer à Nick que s'il ne revient pas, Orion ne participera plus au programme et risque de ne jamais être adopté ? Qu'il risque même d'être euthanasié ?

Il secoue la tête obstinément.

— Je ne lui ai même pas dit qu'Orion était malade. Il aurait perdu les pédales. Il est fou

de ce chien. Et il a bien assez de soucis comme ça, tu sais.



Après le travail, je descends au centre-ville acheter mes nouvelles sandales. Je paie à la caisse, puis j'appelle ma mère à son travail pour lui proposer que nous rentrions à la maison ensemble, au cas où elle aurait terminé sa journée.

— Elle est en réunion, m'informe Tralee. Mais elle devrait avoir fini bientôt.

— Dites-lui de ne pas partir sans moi.

Je tourne le coin de la rue où travaille ma mère et je m'arrête net. Nick est planté sur le trottoir devant l'entrée de la maison qui abrite le cabinet. Comme d'habitude, il est vêtu de noir des pieds à la tête et porte son sac à dos en bandoulière. Il n'est pas seul. Son copain Joey l'accompagne. Joey est en train de parler et Nick hoche la tête. Il jette un coup d'œil dans ma direction. Il a beau se retourner et faire semblant de ne pas m'avoir vue, je sais qu'il m'a repérée. Joey m'aperçoit, lui aussi, et ne tente pas de le cacher. Il me jauge d'un long regard critique avant d'oublier ma présence. Je me dirige droit sur eux.

— J'ai vu Orion aujourd'hui, dis-je à Nick.

Il ne répond pas, ne me regarde même pas. Il garde les yeux fixés sur le trottoir.

— J'ignore si on te l'a dit, mais il a été malade.

Je sais qu'Antoine ne lui en a pas parlé.

Ce coup-ci, j'obtiens une réaction. Nick relève vivement la tête et dirige son regard vers Joey. Un regard furieux, si je ne m'abuse.

— Mais il va mieux, hein ? demande Nick.

Je trouve sa question étrange. Si j'aimais un chien comme Nick aime Orion et qu'on m'apprenait qu'il a été malade, il me semble que j'aurais demandé quels symptômes il avait ou comment il avait attrapé ça.

— Je n'en sais rien, dis-je. Tout ce que je sais, c'est qu'il a été gravement malade dimanche. Hier également. Les gens du refuge pensent qu'il a attrapé un virus.

J'ai parlé à l'un des préposés au chenil qui m'a rappelé qu'il y avait eu une épidémie récemment.

— Il semblait aller mieux aujourd'hui, mais Antoine m'a raconté qu'il avait jappé comme un fou quand les autres chiens étaient sortis faire leurs exercices sans lui.

Je vois les yeux de Nick s'assombrir. Joey doit le remarquer, lui aussi. Il se tourne vers moi.

— Va donc jouer ailleurs, fillette ! grognet-il.

Je ne lui prête aucune attention.

— Kathy dit que si tu ne reviens pas au refuge, Orion ne pourra pas terminer sa rééducation. Et que dans ce cas, il ne pourra jamais être adopté.

— Ce n'est pas juste! proteste Nick. Orion fait d'énormes progrès. Jamais Kathy ne permettrait qu'il lui arrive quelque chose. Et puis mon avocate va régler tout ça et je pourrai poursuivre le programme. Les procédures judiciaires sont bien plus lentes que ce qu'ils nous font croire à la télé.

Il regarde Joey, qui acquiesce d'un signe de tête.

— Je ne comparâtrai pas au tribunal avant deux semaines, reprend Nick. Ça me donne le temps de terminer le programme. Tout ira bien pour Orion. Et de toute façon, mon avocate m'a confirmé que je ferai bon effet en cour si je peux démontrer que j'ai suivi le programme avec succès.

Je n'en crois pas mes oreilles. Il se comporte comme si rien de grave n'était arrivé, comme s'il n'avait rien fait de mal et qu'il allait de soi qu'on l'autorise à retourner au refuge. Il ne semble pas se soucier le moins du monde du pauvre cycliste qu'il a renversé.

— Tu as blessé quelqu'un, lui dis-je.

Finalement, il réagit. Pendant une fraction de seconde, je crois détecter de la peine et du regret dans ses yeux, peut-être même du remords. Il interroge encore Joey du regard.

— Le gars est reparti sur ses deux jambes, me lance-t-il. Ça ne doit pas être bien grave.

— Hé, Nick! Tu n'as pas besoin de parler de ça à quelqu'un, et surtout pas à quelqu'un

comme elle, intervient Joey. Moins tu en dis, mieux c'est. D'accord ?

Moins tu en dis ? Pourtant, Nick a déjà été interpellé. Il a avoué avoir fait le coup...

— Ouais, tu as raison, admet Nick en me faisant face.

C'en est assez. Je ne peux plus me contenir.

— Tu es vraiment quelque chose ! Tu donnerais ta chemise pour aider un chien, mais il y a quelqu'un qui est à l'hôpital à cause de toi et tu t'en fiches complètement ! Antoine a essayé de me convaincre que tu es quelqu'un de bien. Il m'a dit que tu n'arrêtes pas de le mettre en garde, de l'empêcher de faire des bêtises. Mais regarde donc ce que toi, tu as fait ! Et tu penses que ce n'est qu'une bagatelle !

Joey s'interpose entre Nick et moi, puis avance vers moi pour m'éloigner de Nick.

— Va donc t'occuper de tes oignons, gronde-t-il.

Nick l'attrape par le bras et le tire en arrière.

— Laisse-la tranquille, dit-il à Joey.

Il semble furieux — contre Joey, cette fois, pas contre moi. Il me fixe d'un air moins féroce que tout à l'heure.

— Je suis désolé pour le cycliste, ajoute-t-il. Mais il va s'en tirer.

— Nick ! s'écrie derrière nous une voix courroucée.

Nous nous retournons tous les trois. Une femme se tient sur le seuil de la porte de

l'immeuble, les mains sur les hanches. C'est la même femme qui passe chaque après-midi au refuge dans son minibus prendre les jeunes qui participent au programme. Nick lance un regard inquiet à Joey, qui hausse les épaules avec nonchalance et s'éloigne sans ajouter un mot.

— À croire que tu veux aggraver ton cas, Nick! s'exclame la femme. Je te fais confiance, je te laisse aller aux toilettes, et qu'est-ce que tu fais? Tu sors de l'immeuble. Et je te retrouve ici avec Joey!

Elle secoue la tête.

— Il passait dans le coin, répond Nick. Ma tante a dû lui dire que j'allais voir mon avocate.

La femme a l'air aussi sévère qu'un directeur d'école.

— Ta tante n'aurait jamais fait ça, Nick, rétorque-t-elle. Ta tante veut que tu évites les ennuis, pas que tu t'y enfonces. Je sais que tu n'es pas autorisé à recevoir des appels de Joey. Lui as-tu téléphoné, Nick? Parce que je ne vois pas comment il aurait pu se pointer ici sans que tu l'appelles!

Nick garde le silence. La femme secoue la tête. Bon sang, elle n'a pas l'air de bonne humeur .

— Et le programme de réadaptation? lui demande Nick. L'avocate a-t-elle réglé ça? Est-ce que j'en fais encore partie?

— Cela dépend. Est-ce que je vais revoir Joey dans les parages un de ces quatre ?

— Jamais. Je le promets, répond Nick.

Il a pris un ton suppliant, comme un enfant qui plaide sa cause : *s'il vous plaît. S'il vous plaît...*

— Tu es obligé de suivre un programme de gestion de la colère, répond la femme. Alors oui, tu y participes encore. Mais seulement tant qu'un juge n'en décide pas autrement et à condition que tu respectes les règles. C'est compris ?

Nick fait oui de la tête.

— Parfait. Alors, allons-y.



Si Nick a été autorisé à poursuivre le programme, il ne doit plus avoir de permission de sortie parce qu'il ne vient pas le lendemain faire sa journée de bénévolat comme tous les mercredis. Je ne le revois que le jeudi, quand il arrive en compagnie d'Antoine, de Dougie et du reste de la bande. Tous sortent leurs chiens attitrés pendant dix ou quinze minutes. Certains les laissent courir, les autres leur font répéter les exercices qu'ils ont déjà appris. C'est d'ailleurs ce à quoi s'applique Nick, peut-être pour rattraper le temps perdu. Il conduit Orion sur le côté de l'aire clôturée, puis lui demande de s'asseoir, de se lever, de s'asseoir, de donner la patte. Orion semble ne rien avoir oublié

durant l'absence de Nick, qui se met à sourire, puis s'agenouille et gratte le chien derrière les oreilles. Il passe ensuite son bras autour de l'encolure de l'animal qu'il serre contre lui. Il adore ce chien. Je ne comprends toujours pas comment il peut à la fois se montrer si attaché à un animal et ne pas se soucier de la personne qu'il a expédiée à l'hôpital.

— Robyn ?

Je m'arrache de mon poste d'observation à la fenêtre. Kathy est plantée dans l'embrasure de la porte, le visage tout animé. Elle est plus élégante que d'habitude et porte une jupe et un blouson léger.

— Va avertir monsieur Jarvis et Stella qu'ils peuvent commencer. Nous les rejoindrons dans quelques minutes. Et dis-leur de ne rien révéler aux participants, d'accord ? Je veux que tout le monde se comporte comme si c'était une journée ordinaire.

Mais ce n'est pas une journée ordinaire. C'est aujourd'hui un grand jour. Le président du conseil d'administration du refuge a appelé Kathy à la première heure pour lui annoncer qu'il allait venir observer le programme RUC en action en compagnie de deux visiteurs. Les visiteurs en question seraient des bailleurs de fonds susceptibles de financer la poursuite du programme. Toute la matinée, le personnel s'est affairé à mettre de l'ordre et à frotter pour que les locaux étincellent de propreté. Kathy, en particulier, attend énormément de cette

visite. Elle veut que les invités mesurent les bienfaits du programme, tant pour les jeunes que pour les chiens. Elle veut également leur parler de l'élargissement du programme à d'autres refuges. Il y a longtemps qu'elle n'a pas eu une meilleure occasion de le faire.

Les visiteurs sont arrivés il y a trente minutes et ils ont fait la tournée des lieux, pilotés par Kathy. Je peux les apercevoir par-dessus son épaule : deux hommes en costume-cravate (dont le président du conseil d'administration) et une femme en robe d'été. Installés à présent dans le bureau qui fait face au mien, ils regardent une vidéo prise le premier jour du programme. Kathy m'a montré cette vidéo plus tôt, quand elle s'occupait des préparatifs. Elle m'a dit que ces images risquaient de faire une forte impression parce qu'on y voit les chiens se conduire n'importe comment. Ils jappent, sautent sur les gens et se comportent généralement très mal. La plupart des participants paraissent mal à l'aise. L'un d'eux, Dougie, semble terrifié. Ils n'ont pas la moindre idée de ce qu'il faut faire pour discipliner cette exubérance canine. L'idée est simple : les visiteurs regardent la vidéo — l'«avant» — puis se rendent à l'extérieur pour observer la performance du groupe et mesurer les progrès réalisés par les chiens — l'«après».

Je sors pour transmettre le message de Kathy. Monsieur Jarvis semble aussi tendu que la directrice. Lui aussi souhaite la reconduction

du programme. Il murmure quelque chose à l'oreille de Stella, qui réclame l'attention des participants, alignés devant elle avec leurs chiens. Une porte s'ouvre et Kathy apparaît, ses visiteurs sur les talons. Stella fait signe à Nick, qui est le premier de la ligne.

— Montre-nous donc tout ce qu'Orion a appris jusqu'ici, s'il te plaît.

Nick ne se fait pas prier. Il commence par faire asseoir Orion. Puis il le fait se coucher. Les visiteurs s'approchent et Orion tend la patte à Nick. Kathy rayonne de plaisir. Elle semble rassurée à présent. Les visiteurs se sont placés à côté des autres participants. L'un d'eux dit quelque chose à Nick, qui grimace un sourire, puis va s'adresser à la visiteuse qui approuve de la tête. Orion se rassoit et tend la patte à la femme, qui la prend dans sa main. Elle adresse un sourire au chien, puis à Nick. Elle se tourne ensuite vers l'autre visiteur et lui sourit aussi. J'ai une bonne idée de ce qui doit leur passer par la tête. Après avoir visionné la vidéo, ils ne peuvent qu'être impressionnés par ce qu'ils ont sous les yeux. Pendant ce temps-là, Kathy ne cesse de parler. J'observe monsieur Jarvis, qui paraît lui aussi beaucoup plus détendu. Tout semble aller comme sur des roulettes, comme Kathy l'avait prévu.

C'est alors que se produit la catastrophe.

Janet traverse la pelouse, deux policiers en uniforme sur les talons, en direction du groupe. Kathy les aperçoit, demande à ses hôtes de l'excuser une minute, puis presse le pas pour rejoindre les policiers. Ils lui disent quelque chose et je vois ses épaules s'affaisser. Elle se retourne et désigne d'un geste les jeunes et leurs chiens. Les deux agents se dirigent vers le groupe et marchent droit sur Nick. L'un d'eux pose la main sur son épaule. Le premier policier commence à lui parler tandis que son collègue saisit les deux bras de Nick, les ramène dans son dos et s'apprête à lui passer les menottes.

Orion réagit violemment. Je recule hors de portée — un réflexe automatique. Le chien jappe furieusement et saute sur le policier qui cherche à menotter Nick. Les autres participants du programme, immobiles, se contentent d'observer la scène. Stella, la dresseuse de chiens, fait un pas en avant, mais Nick secoue la tête. Il dit quelque chose aux deux agents. Celui qui l'immobilisait le relâche et Nick fait taire Orion. Il lui ordonne de s'asseoir et de ne plus bouger. Puis il se laisse menotter. Je vois

clairement son visage quand il pivote sur les talons. Il a l'air totalement ahuri.

La visiteuse recule à bonne distance de Nick, comme si elle craignait de se faire arrêter elle aussi. Le président du conseil d'administration n'a vraiment pas l'air content. Le policier qui a menotté Nick désigne d'un mouvement du menton le véhicule garé sur le terrain de stationnement. Dès que Nick fait un pas dans la direction indiquée, Orion bondit sur ses pattes et recommence à aboyer. Cette fois, Stella l'attrape par le collier et l'oblige à s'asseoir. Mais elle ne réussit pas à le faire taire.

Les policiers passent devant moi et j'entends Nick chuchoter entre ses dents : « Cela n'était pas censé arriver. » Il jette un dernier coup d'œil en direction du gros chien. Je n'ai jamais vu quelqu'un avoir l'air aussi triste et aussi perdu.

Kathy rassemble tout son courage et se force à sourire, mais ses yeux ont perdu leur éclat. La discipline qui encadrait les jeunes du programme a elle aussi disparu. Personne, parmi eux, ne semble attentif. Ils observent les agents embarquer Nick à l'arrière de la voiture de police et discutent entre eux. Même monsieur Jarvis suit Nick des yeux un bon moment avant de frapper dans ses mains pour rappeler le groupe à l'ordre. Le président du conseil d'administration parle avec les deux visiteurs,

mais les yeux du trio ne quittent pas la voiture de police. Tous trois s'éclipsent peu de temps après.

Je retourne dans mon bureau et appelle ma mère.

— Je m'apprête à sortir, Robyn, me dit-elle. Est-ce que c'est urgent ?

— Des policiers sont venus, maman. Ils ont arrêté Nick.

— Je sais, répond-elle. Je m'en vais justement au poste.

— Mais que se passe-t-il ? Pourquoi l'ont-ils encore arrêté ?

La ligne reste silencieuse un bref instant.

— Le cycliste est mort, finit par annoncer ma mère.

Oh !

Pas étonnant que Nick ait eu l'air abasourdi.

— Mais tu disais que ses blessures n'étaient pas fatales...

— Effectivement, mais l'homme avait une faiblesse cardiaque. Le traumatisme de l'accident a fini par provoquer un infarctus. C'est du moins l'opinion des médecins.

— Mais ce n'est pas la faute de Nick.

— Il était au volant, Robyn. Il a renversé ce cycliste.

— Mais...

— Robyn, il faut que je file. On se voit plus tard à la maison, d'accord ?

Je reste muette devant mon bureau après avoir raccroché. Soudain, des cris éclatent. On doit les entendre des quatre coins du refuge.

— Un meurtrier! tonne une voix en colère — celle du président du conseil d'administration. Vous aviez un meurtrier dans le programme et vous n'avez jamais pensé à m'en informer?

— Vous exagérez la gravité du cas, Harold, répond Kathy.

— Le gamin a renversé quelqu'un alors qu'il conduisait une voiture, rétorque Harold. Une voiture *volée*. Et à présent, la victime est morte. Négligence criminelle causant la mort — n'est-ce pas ce qu'a dit le policier?

— Le cycliste... la victime... reprend Kathy qui hésite à utiliser le mot, a été blessé dans l'accident, mais...

— Il est mort! la coupe Harold. Si les autorités n'avaient pas été convaincues que son décès était directement relié au délit de fuite, elles n'auraient pas porté d'accusations contre ce garçon. Et en plus, il a fallu que la police arrive pendant la visite de monsieur et madame Archer!

— Je suis désolée, dit Kathy. Jamais je n'aurais pu prévoir...

Harold lui coupe encore la parole.

— Ce garçon n'aurait jamais dû se trouver ici! Il n'a pas sa place dans le programme. Et il n'est pas question qu'il remette les pieds

au refuge, en aucun cas. Vous m'avez bien compris ?

— Mais il a fait tellement de progrès, plaide Kathy. C'est foncièrement un gentil garçon. Il a des résultats scolaires plutôt satisfaisants, selon Ed Jarvis. Il est considéré aussi comme une sorte de modèle par les autres jeunes de son foyer de groupe. Il a un emploi à temps partiel. Et il fait du bénévolat ici depuis...

— Il fait du *bénévolat* ici ?

— Une journée par semaine, indique Kathy.

— Eh bien, c'est terminé ! Il est expulsé du programme et de l'équipe de bénévoles ! Est-ce que je me fais bien comprendre ?



Ma mère ne passe pas me prendre cet après-midi-là, ce qui n'a rien de surprenant. Je parie qu'elle est occupée avec Nick. C'est mon père qui m'attend sur le terrain de stationnement quand je quitte le travail. Je traverse la pelouse dans sa direction quand j'aperçois un objet à demi caché sous un des buissons qui longent le terrain. Un sac à dos que je pourrais reconnaître entre mille. Celui de Nick. Il le porte toujours à l'épaule. Il a dû l'oublier lors de son arrestation. Ma première impulsion est de me hâter à l'intérieur pour le confier à Kathy. Elle pourra le remettre à monsieur Jarvis qui se débrouillera pour le rendre à son propriétaire.

Puis je pense à ma mère, qui a la possibilité de le remettre à Nick en mains propres. Je le ramasse et reprends mon chemin en direction du terrain de stationnement.

Je ne garde aucun souvenir du retour à la maison. J'ai probablement dû regarder le paysage, mais sans réellement le voir. Je ne fais que penser à l'expression de Nick quand il s'est retourné vers Orion lorsque les policiers l'emmenaient. La même expression qu'aurait un père aimant que l'on séparerait de force de son enfant. Nick devait vraiment se faire du souci, se demander ce qu'il allait advenir d'Orion.

Mon père et moi gardons le silence durant tout le trajet. Quand nous entrons finalement chez lui, mon père jette son blouson sur le premier fauteuil venu et se laisse choir sur le canapé.

— Qu'est-ce qu'il y a, Robbie ? me demande-t-il. Et ne me dis pas qu'il n'y a rien. Je te connais depuis toujours. Je sais faire la différence entre la Robbie « tout baigne dans l'huile » et la Robbie « rien ne va plus ».

Je m'effondre dans un fauteuil en face de lui.

— C'est Nick.

— Ce garçon du refuge qui ne t'intéresse pas ?

J'acquiesce de la tête.

— Et qu'est-ce qu'il a, ce Nick ?

— Il a été arrêté.

— Ah bon ?

Je raconte à mon père tout ce qui s'est passé.

— Je ne te suis pas vraiment, me dit-il après m'avoir écoutée. Toi qui l'avais catalogué comme un voleur, tu t'étonnes qu'il ait pris une voiture qui ne lui appartenait pas ?

Je sais que ça n'a pour lui aucun sens. Ça n'en a pas plus pour moi. C'est bien là le hic.

— J'ai entendu Kathy affirmer qu'il suivait le programme de rééducation avec succès. Et il adore ce chien. Il essayait de convaincre sa tante de l'adopter. Il comptait les jours qu'il lui restait à passer au foyer de groupe avant d'aller s'installer chez sa tante. Alors pourquoi, quand il a finalement pu bénéficier d'un congé de fin de semaine, est-il allé faire une ânerie pareille ?

— Oh, je vois, fait mon père. Tu cherches une logique dans tout ça. Veux-tu connaître la leçon numéro un que j'ai apprise quand je travaillais dans la police ?

Même si je n'y tiens pas, je sais qu'il va m'en faire profiter.

— Les gens n'agissent pas toujours de façon logique, commence-t-il. J'ai un jour arrêté un type qui n'avait jamais commis la moindre infraction. Rien, pas même une contravention pour une histoire de stationnement. Ce gars était si respectueux des lois que le jour où il a trouvé sur le trottoir un portefeuille bourré de billets de cent dollars, il est allé le rendre à son

propriétaire et n'a même pas voulu accepter de récompense.

— Pour quel motif l'as-tu arrêté ?

— Pour avoir fracassé toutes les vitres de l'auto de son voisin à coups de bâton de baseball. Et ça, c'était seulement l'apéritif. Après les vitres, il s'en est pris au capot, au coffre, aux portières. Il a démoli la voiture au complet, sous les yeux du voisin. Il savait même que le voisin en question avait appelé la police.

— Et pourquoi un honnête citoyen comme lui a-t-il fait une chose pareille ?

— Il souffrait d'insomnie. Le voisin, lui, travaillait de nuit comme serveur dans un bar. Et le silencieux de son auto était fini. Il rentrait à deux ou trois heures du matin en faisant un boucan terrible. Le gars insomniaque était allé lui en parler à deux reprises. Il avait même porté plainte et le voisin avait été cité à comparaître. Mais celui-ci n'a pas fait réparer son silencieux. Et pendant ce temps-là, l'autre avait de plus en plus de mal à dormir. Jusqu'à ce qu'il ne puisse plus endurer ça. Il a pété les plombs. Et a décidé de s'en occuper lui-même. Ce n'était peut-être pas logique, mais cela a réglé le problème du silencieux.

— Mais quel rapport avec Nick ?

— Il se passe peut-être des choses dans sa vie. Des choses que tu ignores.

— Peut-être, dis-je.

Mon père a probablement raison. Nick est peut-être comme Antoine et il fait des gestes

stupides pour des raisons stupides. Il est peut-être arrivé quelque chose chez sa tante pendant la fin de semaine, qui l'a poussé à agir sous le coup d'une impulsion.

— Si tu veux, Robbie, j'en parlerai à un ancien collègue dès que j'en aurai l'occasion. Je vais voir ce qu'il peut dénicher comme renseignements. D'accord ?

Mon téléphone sonne. C'est ma mère.

— Ça m'a tout l'air que je passe la nuit ici, dis-je à mon père après avoir raccroché.

— Elle va bien ?

— Elle doit travailler tard et se présenter au tribunal à la première heure demain matin. Comme tu vas devoir me conduire au refuge, c'est aussi bien que je reste ici.

— As-tu tout ce qu'il te faut, ou préfères-tu passer à la maison ?

— Ne t'inquiète pas. J'ai des vêtements de rechange ici.

Nous soupçons, puis nous regardons un DVD — un film d'action. Mon père adore les films d'action. Au milieu du film, mon téléphone sonne encore. Cette fois, c'est Morgan. Je m'éclipse dans la pièce que mon père appelle *ma* chambre, même si elle fait aussi office de chambre d'ami. Mon sac et celui de Nick sont sur le lit, là où je les ai laissés après l'appel de ma mère.

— Il reste trois jours, me dit Morgan. Je serai rentrée dimanche soir.

— Nick a *encore* été arrêté! Le cycliste qu'il a renversé est mort.

— Tu plaisantes!

— Il est accusé de négligence criminelle ayant causé la mort.

— Bon sang, ça ne s'arrange vraiment pas pour lui!

— Je ne comprends toujours pas, Morgan. Je ne comprends pas qu'il ait pu faire une chose aussi stupide.

— Allons donc, Robyn! Depuis quand considères-tu Nick D'Angelo comme autre chose qu'un minable? Parce qu'il se montre gentil avec un chien, il serait tout à coup devenu un ange? Il y a bien une raison pour laquelle il suit ce programme, non? Regarde les choses en face: tu ne sais pas grand-chose de lui.

Je croirais entendre mon père. Et comme mon père, elle a raison.

— Tu ne sais même pas ce qu'il avait fait pour mériter d'être arrêté la première fois, reprend Morgan. Tout ce que tu sais, c'est qu'il avait commis un acte de violence. Peut-être avait-il renversé quelqu'un d'autre. C'est peut-être un maniaque du délit de fuite et tu n'en sais rien. Pourquoi ne le demandes-tu pas à ta mère? Elle doit savoir.

Mais va-t-elle me le dire?

Je jette un coup d'œil sur le lit.

— Il traîne toujours un sac à dos avec lui, il ne s'en sépare jamais. Tu sais, comme certaines filles avec leur sac à main.

— Ouais, et alors ?

— J'ai son sac avec moi.

Silence au bout de la ligne.

— Tu as le sac de Nick D'Angelo ? Comment as-tu fait ? Tu l'as volé ?

— Sûrement pas ! dis-je d'un ton indigné. Il a oublié de le ramasser au moment de son arrestation. Je vais le donner à ma mère pour qu'elle puisse le lui rendre.

— Y a-t-il quelque chose d'intéressant à l'intérieur ?

— Je n'en sais rien.

— Tu ne l'as pas ouvert ?

— Non !

— Mais tu vas l'ouvrir, hein ?

— Absolument pas !

Je n'en suis pas si sûre. Je meurs d'envie de fouiner dans ce sac, et Morgan l'a probablement deviné.

— Ouvre-le, ordonne-t-elle.

— Je ne sais pas si...

— Mais oui, tu le sais, Robyn. C'est d'ailleurs pour cette raison que tu as mis le sujet sur le tapis. Tu veux voir ce qu'il y a à l'intérieur et tu veux que quelqu'un t'autorise à l'ouvrir. *Je t'y autorise.* Et puis d'ailleurs, qui va le savoir ?

— Moi.

— Et moi aussi. Mais je n'en dirai rien à personne. Allez, ouvre-le ! Dis-moi ce qu'il contient.

Je fixe le sac sur mon lit. Comment réagirais-je si Nick D'Angelo fouillait dans mes affaires personnelles ?

— Vraiment, je ne dois pas...

— Mais si, Robyn. Tu n'arrêtes pas de me répéter que tu ne le comprends pas. Eh bien, voilà ta chance d'en apprendre un peu plus. Allez, ouvre-le !

Je tends le bras et empoigne le sac que je tire vers moi. Puis je m'arrête. Il s'agit de la vie privée de Nick. Ce n'est pas bien d'ouvrir ce sac. Et encore moins bien de fouiller dedans.

— Ne sois pas si poltronne, Robyn. Ce n'est pas comme si tu voulais prendre quelque chose. Tu ne fais que satisfaire ta curiosité.

Je contemple le sac et repense à Nick, à ses yeux outremer et à la cicatrice qui lui barre la joue droite. Nick, vêtu de noir des pieds à la tête, qui cherche par tous les moyens à faire croire aux autres qu'il se fiche du monde entier. Mais qui n'y parvient pas vraiment. Il ne se fiche pas d'Orion. On aurait cru entendre un petit garçon quand il suppliait Kathy de l'autoriser à prendre le chien avec lui pour la fin de semaine. Il ne se fiche pas des jeunes de son groupe non plus. Il ne se fichait pas de la petite fille à qui il présentait Orion. Qu'est-ce qu'un gars comme lui peut traîner dans son sac tous les jours ?

— O.K., Morgan, j'ouvre la fermeture éclair.

— Félicitations, Robyn !

Je lève les yeux vers la porte, de crainte de voir mon père entrer et me prendre sur le fait. Mais je ne lui ai même pas parlé du sac à dos. Il a dû penser que c'était le mien.

Je regarde à l'intérieur.

— Alors? demande Morgan.

— Il y a un gros bouquin.

Je l'extrahis du sac. C'est le livre qu'il lisait la fois où nous avons pris notre pause de midi ensemble.

— Un livre sur les chiens.

Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur les chiens, si j'en crois le titre.

— Il y a aussi un calepin.

Je le feuillette. Nick a une petite écriture irrégulière, mais je parviens à déchiffrer ses pattes de mouche.

— On dirait qu'il prend des notes sur ce qu'il a lu dans le bouquin ou appris au programme.

— Quoi d'autre? s'enquiert Morgan.

Je replonge la main dans le sac.

— Un paquet de gomme à mâcher. Il en manque deux. Un os en cuir de vache et... *Beurk!* Qu'est-ce que c'est que ça?

Je sors un paquet de plastique transparent et lis l'étiquette.

— Des oreilles de porc fumé. Répugnant!

— Les chiens en raffolent, m'informe Morgan. Missy en mangerait matin, midi et soir.

Missy est le labrador noir de Morgan.

— Quoi d'autre, Robyn ?

— Une paire de chaussettes.

Elles sont roulées et sentent le linge propre.

— Un truc emballé dans du papier-cadeau.

Le papier, imprimé de motifs de ballons et de gâteaux d'anniversaire, enveloppe tant bien que mal un collier de chien tout neuf. Je décris la chose à Morgan et poursuis mon inventaire.

— Une pomme, un peu flétrie mais encore mangeable, et une canette de Coke tiède.

— C'est tout ? s'étonne Morgan, déçue. As-tu fouillé toutes les poches ?

Je répugne à le faire. Je tâte néanmoins les parois du sac. Il y a quelque chose dans une petite poche à fermeture éclair. Je sors ce qu'elle contient.

— Oh !

— Quoi ? fait Morgan. As-tu trouvé quelque chose ?

Je contemple les petits bouts de papier réunis par un trombone.

— Qu'est-ce que c'est ? s'impatiente Morgan. Dis-le-moi !

— Des relevés bancaires. D'un guichet automatique. Tu sais, les petits bouts de papier sur lesquels sont imprimées les dernières transactions effectuées sur un compte. Il y en a... attends, six, qui remontent à... six mois.

— Et puis ?

Je passe les relevés en revue tout en lisant à Morgan ce qui figure dessus.

Il y a des dépôts hebdomadaires de cinquante dollars et des retraits tout aussi réguliers de plus petites sommes. L'argent de poche d'un jeune en foyer de groupe, peut-être. Puis je me souviens d'avoir entendu Kathy dire que Nick avait un emploi à temps partiel. Je révise le détail des transactions. Il y a deux semaines, le solde s'élevait à plus de quinze cents dollars. Quelques jours plus tard, il chutait à moins de cinq cents dollars.

Je me sens rougir de honte.

— Je remets tout à sa place, Morgan. On n'a pas le droit.

— Tu penses à la même chose que moi, Robyn ?

Nick a retiré une grosse somme juste avant que je le voie tendre une liasse de billets à son ami Joey à travers le grillage de la clôture.

— Il ne lui a peut-être pas donné de l'argent volé, dit Morgan. Il a peut-être sorti cet argent de sa propre poche.

Bon sang, je me sens vraiment minable.

— Il faut que je raccroche, Morgan.

— Tu n'as rien pris, Robyn. Tu n'as rien fait de mal. Tu as seulement regardé.

— Je te rappelle bientôt.

J'éteins mon cellulaire et entreprends de tout remettre exactement à sa place. Le gros livre est le dernier objet à réintégrer le sac et je

l'ouvre avant de le ranger. Sur la page de garde, Nick a écrit son nom en gros caractères. En dessous, une dédicace : *Pour Nick, un grand ami des chiens, de la part de Stella*. Stella, la dresseuse du refuge. Elle a indiqué la date. Il y a plus de trois semaines qu'elle a offert ce livre à Nick. Et à voir tous les passages qu'il a soulignés, il l'a abondamment consulté. Il a même collé de petites étoiles devant certains paragraphes. Au chapitre intitulé « Prendre soin de votre chien », il a marqué d'astérisques ou souligné les passages sur l'équipement de base et sur les aliments recommandés — et ceux qu'il faut éviter de leur donner. Kathy a raison. Nick prend le programme très au sérieux.

En remettant le livre dans le sac, je remarque quelque chose que je n'avais pas vu. Une enveloppe carrée, comme celles dans lesquelles on glisse des cartes de vœux ou d'anniversaire. J'hésite. J'ai déjà inventorié tout le reste. Pourquoi ne pas aller jusqu'au bout ?

Je sors l'enveloppe et je l'ouvre. J'avais raison. C'est bien une carte d'anniversaire, du genre drôle. Il y a deux photos à l'intérieur. Une photo ancienne de Nick, le Nick tel que je l'avais vu à l'école secondaire. À son côté pose un autre garçon plus âgé. Tous deux regardent l'objectif en souriant. Au dos de la photo est apposé un petit autocollant sur lequel est écrit : « J'ai trouvé ça. J'ai pensé que cela te ferait plaisir. » L'autre photo est plus récente : Nick, au centre, entoure de ses bras les épaules des

deux personnes qui l'encadrent, Joey et une jeune femme en uniforme de serveuse de restaurant dont le visage me semble vaguement familier. Rien d'étonnant. La carte est signée *Angie*.

En m'installant devant mon ordinateur le lendemain matin, je prends conscience de deux choses. D'abord, que j'ai laissé le sac de Nick chez mon père. Je me sentais si coupable de l'avoir fouillé que je l'ai caché au fond de la penderie. «Loin des yeux, loin du cœur», pas vrai ? Et la stratégie a marché à coup sûr. Je l'ai complètement oublié. Je vais devoir aller le chercher pour le donner à ma mère si je veux qu'elle le rende à Nick.

Ensuite, j'aperçois monsieur Schuster. Il est dehors sur la pelouse avec Orion, à qui il fait répéter tous les exercices qu'il a appris dans le cadre du programme. Une fois les exercices terminés, il lâche le gros chien pour qu'il se dérouille les pattes.

Quand je sors prendre ma pause de midi, monsieur Schuster est assis à la table à pique-nique, Orion couché à ses pieds. Je me dirige vers lui pour aller le saluer. Orion bondit aussitôt sur ses pattes et je m'arrête net. Monsieur Schuster le fait rasseoir. Je m'approche avec précaution et reste à bonne distance du chien.

Monsieur Schuster paraît en bonne santé et il a l'air reposé.

— Je suis ravie de voir que vous allez mieux.

— J'ai l'impression d'avoir flanqué la frousse à tout le monde, me dit-il. Et j'ai eu une sainte peur moi aussi. Quand on perd connaissance à mon âge, on ne peut pas s'empêcher de craindre le pire.

Il baisse les yeux sur Orion.

— Kathy m'a vraiment surpris, poursuit-il. Elle m'a demandé de m'occuper de lui.

J'en suis surprise moi aussi, puis je réfléchis. Kathy doit beaucoup s'inquiéter pour Orion si elle est prête à contourner les règles du programme. À moins qu'elle ait peur, en ne confiant pas le chien à monsieur Schuster, qu'il ne puisse jamais être adopté et qu'elle n'ait d'autre choix que de le faire euthanasier.

— Elle m'a dit que le garçon chargé de le dresser ne vient plus ici. Sais-tu pourquoi ? me demande monsieur Schuster.

Je l'informe de ce qui s'est passé. Je m'attends à l'entendre proférer un « je te l'avais bien dit » ou une remarque du même genre. Mais non.

— Ce garçon est vraiment une énigme, dit plutôt monsieur Schuster.

Je le regarde sans comprendre, ce qui doit paraître sur mon visage.

— Je n'irais pas jusqu'à dire qu'il est imprévisible, précise-t-il, mais il peut nous réserver une ou deux surprises. Il est venu me voir la

semaine dernière, quand j'ai eu mon congé de l'hôpital.

— Nick?

— J'ai eu la même réaction en ouvrant ma porte quand je l'ai vu sur le seuil avec Ed Jarvis.

Je me souviens d'avoir croisé Nick et monsieur Jarvis sur le terrain de stationnement mercredi dernier, quand mon père m'attendait. Ils devaient se rendre ensemble quelque part.

— J'ai d'abord cru que l'idée venait d'Ed, mais Ed m'a dit que non. C'était une initiative du gamin. Nous nous sommes assis au salon, tous les deux. J'avoue que j'étais sur mes gardes. Et lui était mal à l'aise. Bon sang qu'il était mal à l'aise! Pendant les deux premières minutes, il n'a fait que fixer le plancher. Je lui ai dit que s'il avait envie de contempler un plancher, il n'avait pas besoin de venir le faire dans mon salon.

J'imagine la réaction de Nick. Ses yeux ont dû lancer des éclairs.

— Et qu'a-t-il fait?

— Tu veux dire, qu'est-ce qu'il n'a pas fait? répond monsieur Schuster. Il ne s'est pas mis en colère. Au début, j'ai cru qu'il allait exploser, mais il m'a plutôt regardé droit dans les yeux et m'a dit qu'il était désolé de m'avoir fait tomber et de ne pas s'être excusé convenablement. Il m'a dit qu'il espérait que ce n'était pas cet incident qui m'avait expédié à l'hôpital. Et tu sais ce qu'il a ajouté?

Monsieur Schuster me regarde en souriant.

— Qu'il était conscient d'avoir du mal à maîtriser sa colère, mais qu'il s'efforçait de surmonter ce problème, reprend monsieur Schuster en pouffant de rire. Ce garçon vient me voir pour me dire qu'il a un problème de gestion de la colère!

— Et qu'avez-vous fait?

— Que voulais-tu que je fasse? J'ai accepté ses excuses. J'ai préparé du thé et nous avons parlé de chiens pendant une demi-heure jusqu'à ce qu'Ed se pointe pour le ramener au foyer.

Monsieur Schuster se penche et gratte Orion derrière l'oreille.

— Je n'aurais jamais pensé dire une chose pareille un jour, mais il ne donne pas l'impression d'être un mauvais bougre. Je suppose qu'il y a du vrai dans ce qu'on dit.

J'attends qu'il précise sa pensée.

— Les gens ne sont pas tout d'une pièce. Il peut y avoir à la fois du bon, du mauvais et de la bêtise la plus crasse dans une seule et même personne.

Il secoue la tête.

— Ça m'attriste d'apprendre qu'il s'est encore mis dans le pétrin. Je crois qu'il lui a vraiment fallu faire un effort pour venir me voir.



Au milieu de l'après-midi, je me décide. Je prends une profonde inspiration et me risque à traverser la pelouse jusqu'à la table à pique-nique que les jeunes du programme se sont appropriée pendant leur pause. Il est pratiquement garanti qu'ils vont me faire passer un mauvais quart d'heure. Deux d'entre eux me voient approcher et poussent leur voisin du coude. Immédiatement, toutes les têtes se tournent vers moi. Ils me regardent tous avec méfiance. Je me demande si Nick leur a parlé de moi.

Je pique droit sur Antoine, assis entre Dougie et un autre dont j'ignore le nom.

— Est-ce que je peux te parler ?

Antoine lève les yeux, le visage impassible, comme s'il ne m'avait ni vue ni entendue. Va-t-il falloir que je répète ma question ? Non, Antoine se lève et m'accompagne un peu plus loin.

— Qu'est-ce que tu veux ? demande-t-il sur un ton un peu sec, mais pas vraiment inamical.

— Est-ce que tu connais bien Nick ?

— Pourquoi cette question ?

— Qui est Joey pour lui ?

Ma question semble le désarçonner.

— Pourquoi veux-tu le savoir ?

— Tu connais Joey ?

— Je sais qui il est.

— Il a l'air plus âgé que Nick.

— Il a vingt ans. Et alors ?

— Je me demandais pourquoi Nick n'est pas autorisé à le voir.

Antoine hausse les épaules.

— Nick a des ennuis chaque fois que Joey est dans les parages. C'est du moins ce que j'ai entendu dire.

— Alors comment se fait-il qu'ils soient si bons amis ?

— Ils ne sont pas amis. Joey est le frère de Nick.

— Son frère ?

Il ne m'est jamais venu à l'esprit que Nick puisse avoir un frère. Lui et Joey ne se ressemblent absolument pas.

— Euh... son demi-frère en fait, précise Antoine. Mais ils ont toujours été proches, tu sais. Plus proches que la plupart des frères de sang. Nick m'a raconté un jour que Joey lui avait sauvé la vie.

— Ah oui ? Dans quelles circonstances ?

— Il n'est pas entré dans les détails. Il l'a mentionné en passant. Nick n'aime pas parler de certaines choses. Et il trouve difficile de ne plus avoir le droit de voir Joey. Mais il tient le coup parce qu'il veut sortir du foyer de groupe. Il ne lui reste que trois mois à tirer.

— À ton avis, Antoine, pourquoi a-t-il fait ça ?

Il hausse les épaules.

— Je n'en sais rien. Peut-être qu'il s'ennuyait. Ou qu'il était frustré.

— Ouais, mais tu m'as dit que Nick te répète tout le temps de ne pas faire d'idioties. Alors pourquoi a-t-il pris le risque d'aggraver son propre cas par un geste aussi stupide que piquer une voiture, surtout quand il ne lui restait que trois mois à passer en foyer de groupe ?

— C'est à moi que tu le demandes ? s'écrie Antoine. La moitié du temps, je ne sais même pas pourquoi je fais ce que je fais. Comme cette fois où j'ai frappé Jackie — je savais bien qu'il n'y était pour rien. Mais je l'ai frappé quand même. C'est la même chose pour la plupart des gars du groupe. Et c'est justement à ça que sert le programme. C'est l'une des choses que nous devons apprendre. Nick est quelqu'un de bien. Mais personne n'est parfait, pas vrai ?

C'est une bonne réponse, mais ce n'est pas celle que je voulais.

— Hé ! me lance Antoine quand je commence à m'éloigner.

Je me retourne.

— Tu avais raison de dire que tu avais vu Nick dans ce bureau.

— Quoi ?

— Le bureau où on avait apporté l'argent, répond Antoine. Nick y est entré. Mais c'était pour venir me chercher.

Il secoue la tête.

— Tous ces dollars qui dormaient là... Je me suis dit que personne n'allait souffrir s'il

en manquait cinquante, peut-être même cent...
tu comprends ?

J'attends.

— Nick m'a vu entrer quand il y a eu tout ce remue-ménage autour du vieux bonhomme. Il m'a pris sur le fait et m'a obligé à remettre l'argent où il était. Puis il m'a traîné dehors. Il m'a dit que voler de l'argent destiné à aider les animaux était le geste le plus minable qu'il pouvait imaginer.

Je garde le silence. Mais bon sang, je n'en pense pas moins. Il y a quelques années, Nick a fait exactement la même chose. Aurait-il changé ? Ou me serais-je déjà trompée sur son compte à l'époque, comme je me suis trompée cette fois-ci ?



Quand mon père passe me prendre, il me propose de souper à *La Folie* avec lui. Ce restaurant occupe le rez-de-chaussée de l'immeuble dont il est propriétaire. Il a été baptisé ainsi parce que la femme du propriétaire, qui est française, avait dit à son mari que c'était de « la folie » de croire qu'un restaurant haut de gamme puisse attirer une clientèle dans un quartier plutôt miteux. Elle l'a d'ailleurs quitté avant l'ouverture du restaurant. Mon père a le privilège d'avoir la meilleure table réservée pour lui parce qu'il a sorti d'affaire Fred Smith,

le propriétaire, quand celui-ci s'est retrouvé par inadvertance à court de liquidités. En échange de certaines « considérations », mon père lui a consenti un prêt sans intérêt pour défrayer le mobilier, qui a été livré à peine six heures avant l'inauguration officielle de l'établissement. Selon le marché qu'a conclu mon père, il peut profiter du box du fond à sa guise, c'est-à-dire quand il veut impressionner des clients ou lorsque Vern et lui veulent fêter parce qu'ils ont bouclé un gros contrat ou qu'ils viennent d'en décrocher un autre. La formule semble également payante pour Fred, car elle attire de nouveaux clients. Les gens qui découvrent *La Folie* ont tendance à y revenir et renouvellent généralement l'expérience plusieurs fois.

— Je veux d'abord prendre une douche et me changer, lui dis-je. Je te rejoindrai en bas.

Quand je descends enfin pour entrer dans le restaurant, j'y retrouve mon père et Vern installés devant ce que mon père appelle *sa* table. Une bouteille de champagne trône dans un seau à glace sur la desserte.

— Vous fêtez quelque chose ?

Mon père se glisse sur la banquettes pour me faire de la place. Vern saisit sa flûte et avale le reste de son champagne.

— Il vaut mieux que je file, dit-il. Quand je vais annoncer à Henri que le contrat s'accompagne d'un séjour en Suisse...

Il sourit et se lève. Je regarde mon père.

— Tu pars en Suisse ?

— Pas moi, répond-il. Vern et Henri y vont. Vern doit y installer un système de sécurité pour un client anonyme.

Il se penche vers moi et me chuchote un nom à l'oreille — le nom d'une célèbre star du rock, aujourd'hui passée de mode, mais je n'en suis pas moins impressionnée.

— Henri voudra récolter quelques autographes quand nous serons là-bas, ajoute Vern.

Il s'éclipse et je prends sa place.

— Comment avez-vous décroché ce contrat, papa?

Mon père fait un mouvement de la tête comme pour signifier que cela n'avait été qu'une bagatelle.

— Le gérant du groupe est un type que j'ai connu à l'école secondaire. À l'époque, tout le monde pensait que Hal moisirait en prison toute sa vie parce que c'était un satané fauteur de troubles. Qui l'eût cru, hein? Et le bon élève dont on pensait qu'il ferait une grande carrière? Sais-tu ce qu'il est devenu, lui?

Je ne le sais pas, mais je parierais qu'il a réussi.

— Il a fait son Barreau et s'est spécialisé en droit des affaires. Il purge actuellement une peine de prison pour fraude aggravée. Ce qui prouve bien que...

«Ce qui prouve bien que...» C'est, avec l'adjectif «ironique», une des expressions favorites de mon père. Mais il est rare qu'il complète sa phrase. Contrairement à ma mère, mon père

a l'habitude de laisser ses interlocuteurs tirer leurs propres conclusions. S'il est d'humeur à philosopher, il peut vouloir dire «ce qui prouve bien qu'on ne peut jamais prédire si quelqu'un va mal tourner». S'il songe à son expérience personnelle, il peut alors vouloir dire «ce qui prouve bien qu'on ne peut jamais faire confiance aux avocats».

Mon père fait signe au serveur.

— Que veux-tu boire, Robbie ?

— Un Coke. Avec une rondelle de citron.

Nous sommes dans un restaurant chic, après tout.

— Tu sais, si tu n'étais pas coincée par tes travaux communautaires, j'aurais exécuté moi-même le contrat. Tu aurais aimé la Suisse.

— Tu espères me consoler, papa ?

— Désolé.

Le serveur dépose devant moi un verre de Coke. J'en sirote une petite gorgée.

— Tu m'as dit que tu allais parler de Nick à un ancien collègue. Tu t'en souviens ?

Mon père pose la main sur sa poche de poitrine et en sort un petit calepin. Il l'ouvre et le feuillette.

— Toujours aussi peu intéressée par ce garçon, Robyn ?

— Non.

Mon père grimace un sourire.

— Je veux dire, si. Il ne m'intéresse toujours pas. Qu'est-ce que ça change ?

Il m'observe un moment.

— D'accord, dit-il. Dans ce cas, je présume que cela ne t'empêchera pas de dormir d'appréhender que selon ma source, la police avait d'excellentes raisons de l'arrêter la première fois. Je pense qu'il est assez malin pour savoir qu'en avouant son geste une fois en détention préventive — ce qui épargne à la police et à la justice bien des tracasseries —, il peut légèrement améliorer son cas. Légèrement, mais sans plus.

J'avale péniblement ma salive. Cela n'augure rien de bon.

— Que t'a dit ta source exactement ?

Mon père pousse de côté sa flûte de champagne et consulte ses notes.

— Le vol de l'auto a été signalé samedi à onze heures du soir. Mais le propriétaire ignore à quelle heure précise on l'a prise. Il était en visite chez sa mère. Il avait garé sa voiture dans la ruelle de derrière, près de la Cinquième et de Main Street, à huit heures.

— C'est à l'autre bout de la ville, dans l'ouest, dis-je.

Et à proximité de l'endroit où Billy travaille cet été.

Mon père acquiesce d'un signe de tête.

— Le propriétaire est entré chez sa mère. Quand il en est ressorti plus tard pour rentrer chez lui, l'auto avait disparu.

— Ce qui veut dire qu'elle a pu être prise entre huit et onze heures.

Mon père secoue la tête.

— Des gamins du quartier ont joué au hockey de ruelle jusqu'à huit heures trente passées. Et l'accident s'est produit à... attends... neuf heures quarante. Si on tient compte du lieu de l'accident, l'auto a dû être volée entre huit heures quarante, heure à laquelle les enfants sont rentrés chez eux, et neuf heures vingt au plus tard.

— Que veux-tu dire par « si on tient compte du lieu de l'accident » ?

— L'auto a été « empruntée » dans l'ouest de la ville. L'accident s'est produit dans l'est, à environ cinq minutes du domicile de la tante de Nick. Il aura fallu au moins vingt minutes pour amener l'auto de l'endroit où elle a été prise jusqu'à l'endroit où s'est produit l'accident.

Oh !

— Mais personne n'a vu Nick la prendre ?

Mon père me regarde bizarrement.

— Robbie, il a avoué. Il a admis l'avoir prise.

— Je sais. Et tu as dit que la police avait des preuves solides contre lui. Mais il n'a avoué qu'après avoir été arrêté. Alors si personne ne l'a vu prendre l'auto, je me demande quels motifs les policiers avaient pour l'arrêter.

— Nick a un casier, Robbie. Ce qui signifie que ses empreintes digitales figurent dans le fichier.

— Quoi ?

Mon père se méprend sur le sens de ma question et commence à m'expliquer les procédures suivies quand on arrête quelqu'un. Mais ce n'est pas ce qui m'intéresse.

— Ils ont trouvé les empreintes de Nick dans l'auto?

— Sur le tableau de bord. Côté conducteur. Cela n'a aucun sens.

— Pourquoi quelqu'un qui traîne un casier serait assez stupide pour voler une auto sans prendre la précaution d'effacer ses empreintes après coup? Surtout s'il a heurté quelqu'un et pris la fuite?

— La plupart des gens qui commettent ce genre de délit ne sont pas des génies du crime, Robbie, répond mon père, exactement comme l'avait prédit Morgan. Et dans ce cas précis, le chauffard n'est qu'un jeune qui voulait s'offrir une virée. Probablement sous le coup d'une impulsion. Je sais par expérience que les jeunes gars comme Nick ne planifient généralement rien d'avance. Ils ne font que passer à l'acte.

— Passer à l'acte?

— Ne pas pouvoir réprimer ses pulsions — généralement des pulsions complexes. Comme je te l'ai déjà demandé, que sais-tu vraiment de ce garçon? Il se passe peut-être des choses dans sa vie que tu ignores.

— Je sais seulement qu'il a vécu dans un milieu familial perturbé et qu'il a collectionné les bêtises. Et le cycliste qui a été renversé? A-t-il parlé aux policiers?

— La victime, un homme d'un certain âge, rentrait chez lui à bicyclette. Son vélo avait des phares et des catadioptres, à l'avant comme à l'arrière. Il s'engageait dans le carrefour quand une auto a surgi de nulle part... ce sont les mots qu'il a employés. Il a tenté de l'éviter, mais...

Mon père hausse les épaules.

— Un piéton, une femme, a tout vu. Elle n'a pas pu distinguer qui conduisait l'auto et n'a pu dire si c'était un homme ou une femme. Mais elle a bien vu la voiture. Elle a dit qu'elle était bleue. Et elle a raconté que le conducteur n'a même pas ralenti après l'impact. Il a laissé le cycliste étendu sur la chaussée.

— Étendu sur la chaussée ?

Mon père hoche la tête.

— Le gars est resté inconscient deux minutes. Avec une clavicule et une ou deux côtes fracturées, il est rare qu'on se relève tout de suite.

Je repense à ce que Nick m'a dit quand je suis tombée sur lui devant le bureau de ma mère. Il m'a dit que le cycliste était reparti sur ses deux jambes. M'a-t-il menti ?

— En plus des empreintes et de la femme qui a décrit la voiture, la police a aussi un témoin qui a formellement identifié Nick comme la personne qui a abandonné l'auto à une heure et demie du matin.

— Une heure et demie du matin ?

Mon père consulte ses notes.

— C'est ce qu'on m'a dit, répond-il en fronçant les sourcils. Il a pris son temps, pas vrai ? Si j'avais renversé quelqu'un au volant d'une auto que je n'étais pas censé conduire — pour déguerpir aussitôt sans appeler la police ou une ambulance —, je m'arrangerais pour me débarrasser du véhicule *illico*. Mais il a fallu à ton ami Nick quatre heures pour le faire.

Il réfléchit une minute.

— Peut-être cherchait-il un endroit où il ne risquait pas de se faire voir. Il a d'ailleurs eu une bonne idée. Il a laissé la voiture dans le ciné-parc près de l'autoroute 10.

— Les ciné-parcs n'existent plus, papa.

— Il en reste quelques-uns, mais pas autant qu'autrefois.

Il fixe un point de la pièce, les yeux vagues, d'un air nostalgique.

— Le ciné-parc où Nick a abandonné l'auto est désaffecté. Une honte, si tu veux mon avis. Mais l'écran est toujours là. Tu as déjà dû le voir. Nous passons devant pour nous rendre au refuge pour animaux.

— Ah oui ?

— Certainement. De la route, on dirait un immense panneau publicitaire vide, planté au milieu d'un grand parc de stationnement envahi par les mauvaises herbes. Je te le montrerai la prochaine fois que je te conduirai là-bas. J'y avais emmené ta mère une ou deux fois avant notre mariage.

Il pousse un soupir. Il ne faut pas beaucoup d'imagination pour deviner à quoi il pense.

— Et Nick a laissé l'auto là-bas ?

— Il l'a cachée derrière l'écran.

— Mais il y avait un témoin.

— Oui, un type qui se tenait dans un champ de l'autre côté de la route l'a identifié formellement.

— Comme par hasard, il y avait quelqu'un de l'autre côté de la route, en pleine nuit, et ce quelqu'un a catégoriquement identifié Nick ? Ça ne tient pas debout, papa !

— Ouais, pour ce qui est de jouer de malchance, il y en a qui sont vernis. Le témoin est astronome amateur. Il était sorti avec son fils et avait emporté son télescope. Pour regarder cette comète, tu sais, celle dont les journaux nous rebattent les oreilles. Le gars a raconté qu'il avait vu une auto zigzaguer dans l'ancien ciné-parc.

Mon père consulte encore ses notes.

— « Zigzaguer ». C'est le mot qu'il a employé. Quand le conducteur est sorti, l'astronome a braqué son télescope sur lui. Il avait d'abord pensé que le gars était saoul. Mais il se trompait. Il s'agissait d'un ado. Le témoin a pu l'examiner comme il faut avant qu'il disparaisse du côté de la route. Puis il est rentré chez lui et a appelé la police. Lundi matin, les enquêteurs ont pu relier l'auto à l'accident et au délit de fuite. Nick a été arrêté. Tu connais la suite.

Il me regarde par-dessus la table.

— Ce n'est pas comme ça que j'aimerais fêter mon anniversaire, c'est sûr.

Je repense soudain au papier-cadeau et à la carte d'anniversaire que j'ai trouvés dans le sac à dos.

— Nick a été arrêté le jour de son anniversaire ?

— Le lendemain. Il a eu seize ans dimanche.

Mon père referme son calepin et le glisse dans sa poche.

— C'est pour cette raison qu'il avait congé du foyer de groupe pour la fin de semaine — pour qu'il puisse passer cette journée-là avec sa tante, reprend mon père. Il y a deux ans, la date aurait joué en sa faveur, c'est certain. Aujourd'hui, les choses ont changé. Heureusement qu'il a une bonne avocate.

— Que veux-tu dire ?

— L'accident avec délit de fuite s'est produit samedi soir. Il y a encore deux ans, si un jeune de moins de seize ans commettait une infraction, il écopait d'une peine pour mineur, légère comparativement aux peines des adultes. Pour certaines infractions graves, il pouvait à seize ans et plus écopier d'une sentence pour adulte. Mais la loi a changé. Aujourd'hui, l'âge magique a été abaissé à quatorze ans. Dès quatorze ans, la Couronne peut demander une peine pour adulte, dans le cas de certains crimes — fondamentalement,

un crime passible d'une peine de deux ans de prison et plus pour un adulte, à savoir toute personne âgée d'au moins dix-huit ans. Le gamin a de la chance d'avoir ta mère comme avocate. Elle va probablement se débrouiller pour négocier quelque chose avec le procureur de la Couronne. Elle va plaider que ce n'est pas de la faute de Nick si le gars est mort. Cela ne m'étonnerait pas que le procureur de la Couronne ait brandi le chef d'accusation de négligence criminelle causant la mort dans le seul but de négocier une peine plus sévère pour lésions corporelles. Mais quoi qu'il en soit, Nick doit s'attendre à encore purger du temps en garde surveillée, peut-être même en milieu fermé ce coup-ci.

— En milieu fermé ?

— En détention. Contrairement au foyer de groupe où il vit présentement. Il est sous stricte surveillance et ne peut sortir sans autorisation, mais il n'est pas enfermé.

Mon téléphone sonne. Je réponds.

— C'est maman, dis-je après avoir raccroché. Elle m'attend dehors. Il faut que je file, papa.

Mon père se lève.

— Alors, allons-y, dit-il.

— Papa, je ne crois pas que ce soit une bonne idée que...

— Ne t'inquiète pas, Robbie. Je vais seulement dire bonsoir.

Il ne se contente pas de dire bonsoir, loin de là. Il en dit suffisamment pour mettre ma mère de méchante humeur. À tel point que j'hésite à lui poser la moindre question.

— Je n'ai pas l'intention d'en discuter avec toi, m'avertit ma mère durant le trajet jusqu'à la maison. Je n'aurais jamais dû t'en parler au départ. Et tu n'aurais pas dû en parler à ton père.

— J'essaie simplement de savoir ce qui s'est passé, maman. De comprendre pourquoi il a agi ainsi.

— Mais il n'y a rien à comprendre, Robyn. Il a avoué l'avoir fait. Il est prêt à recevoir sa sentence. C'est tout.

— Mais pourquoi l'a-t-on autorisé à sortir de la maison? Sa tante en avait la charge, non? Pourquoi ne l'a-t-elle pas surveillé?

Si elle avait gardé un œil sur lui comme elle en avait l'obligation, rien ne serait arrivé. Le cycliste serait peut-être encore vivant. Et Nick pourrait quitter le foyer de groupe dans trois mois.

— Nick a seize ans, Robyn.

— Mais tu as dû poser la question à sa tante. Il devait rester sous surveillance, pas vrai? Il n'avait pas le droit de sortir tout seul. Je me trompe?

Ma mère me regarde d'un air excédé.

— Sa tante est serveuse et a de longues journées de travail, Robyn. Elle travaillait samedi. Elle avait commencé à six heures du matin. Après sa journée, elle est rentrée, a préparé le souper et a même confectionné un gâteau pour l'anniversaire de Nick. Ils ont fêté ensemble...

— Le samedi? Mais c'était dimanche, son anniversaire!

Ma mère me lance un regard surpris. Elle doit probablement se demander par quel hasard je connais la date d'anniversaire de Nick. Mais elle garde sa question pour elle.

— Il était tenu de rentrer au foyer de groupe à trois heures de l'après-midi dimanche, m'explique-t-elle. C'est pour cette raison qu'ils ont fêté son anniversaire le samedi. La tante avait loué des films pour lui. Puis, parce qu'elle débutait au restaurant à six heures dimanche matin, elle s'est couchée de bonne heure. Elle est montée à l'étage et a laissé Nick en bas devant le téléviseur.

— Elle ne s'en préoccupait donc pas.

— Ce n'est pas sa faute, Robyn. Tout vient de Nick.

— À quelle heure?

— Quoi?

— Tu as dit qu'elle était montée se coucher de bonne heure. Quelle heure était-il?

Ma question me vaut un autre regard exaspéré.

— Qu'est-ce que ça change ? réplique-t-elle en secouant la tête. Autour de huit heures et demie. Elle est montée dans sa chambre un peu avant huit heures et demie. Elle lui faisait confiance, Robyn. C'est ce qu'elle m'a dit. Elle comptait sur lui.

Mais Nick a trahi sa confiance. Pour quelle raison ?



J'ai une idée, mais elle ne plaît pas à ma mère. En entrant, celle-ci jette ses clés d'auto dans la grande coupe posée sur la console du vestibule, puis se débarrasse de ses chaussures et file vers la cuisine pour mettre la bouilloire sur le feu. En attendant que l'eau chauffe, elle me dit qu'elle a passé tout ça en revue une bonne douzaine de fois avec Nick. Elle ajoute qu'il n'était pas très communicatif, mais qu'au moins, il n'a pas tenté de nier quoi que ce soit. Elle m'explique que je serais surprise du nombre de personnes qui se font prendre pratiquement la main dans le sac mais qui s'obstinent à nier avoir fait quoi que ce soit. Le programme RUC donne des résultats, a-t-elle ajouté, parce que Nick ne manifestait ni colère ni ressentiment. Peut-être pour la première fois dans sa vie assumait-il les conséquences de ses actes, ce qui traduit une authentique maturité. Elle me rapporte que même les policiers étaient surpris de sa coopération.

— Je voudrais lui parler, maman.

— Robyn, cela ne te regarde pas.

— Mais ça ne tient pas debout! Tout le monde disait qu'il se conduisait bien, et le voilà qui fait la chose la plus incroyablement stupide qui soit! Cela n'a aucun sens.

Sur le visage de ma mère, l'exaspération cède la place à l'inquiétude.

— Y a-t-il quelque chose entre ce garçon et toi? me demande-t-elle.

Je secoue la tête.

— Parce que si c'est le cas...

— Ce n'est pas le cas! C'est seulement que je...

Que je quoi?

— Robyn, reprend ma mère d'une voix adoucie, signe infallible qu'elle va me dire quelque chose que je ne veux pas entendre. As-tu la moindre idée de ce que Nick a fait pour se retrouver dans ce foyer de groupe?

Je secoue la tête. Je ne suis pas sûre de vouloir connaître la réponse.

— Il a vandalisé le local administratif de son école. Il s'est emparé d'un tuyau de plomb et il a tout démolé — les ordinateurs, les appareils téléphoniques, les vitres, que sais-je encore. Il l'a même brandi pour menacer un directeur adjoint.

— Il l'a seulement menacé?

Je me croise les doigts avant de poser ma question suivante.

— L'a-t-il frappé?

— Non, répond ma mère. Mais la question n'est pas là. Ce garçon a eu de graves problèmes de comportement.

— Il a eu des problèmes. Par le passé.

Ma mère me regarde, encore plus inquiète. La bouilloire se met à siffler et elle se retourne pour verser de l'eau bouillante sur les sachets de tisane qu'elle a déposés dans deux tasses, une pour elle et une pour moi. Elle me tend la mienne.

— Si je te révèle ces faits, c'est uniquement pour que tu cesses de penser à ce garçon, Robyn. Et tout cela doit rester entre nous. Compris ?

J'acquiesce d'un hochement de tête.

— Il s'est passé autre chose durant la fin de semaine, quelque chose qui, selon sa tante, pourrait expliquer pourquoi Nick a agi de la sorte.

J'attends.

— Vendredi soir, Nick a rencontré l'ami de sa tante pour la première fois.

Je me souviens d'avoir entendu sa tante dire à Nick, quand nous étions sur le terrain de stationnement du refuge, qu'il était temps qu'il fasse la connaissance de Glen. Glen doit être le petit ami.

— Apparemment, cela s'est mal passé, poursuit ma mère. Nick aurait, selon sa tante, éprouvé aussitôt une profonde aversion pour cet homme. Sa tante et lui se sont violemment disputés à ce propos ce soir-là. La tante pense

que c'est pour cette raison que Nick a fugué samedi soir. Il a de la difficulté à contrôler ses émotions. C'est ce qui l'a mis dans le pétrin à plusieurs reprises, Robyn. Et c'est la raison pour laquelle il suit ce programme de réhabilitation au refuge.

Je contemple le contenu de ma tasse. Voilà donc le maillon qui manquait, la raison pour laquelle Nick a soudainement tout fichu en l'air. Il a pétié les plombs, encore une fois, et a retourné sa frustration contre quelqu'un d'autre. Sa tante trouve cette explication logique. Ma mère aussi.

Alors pourquoi est-ce que je n'arrive pas à y croire?



Je ne parviens pas à dormir. Je ne cesse de penser à ce que Nick a fait. C'est tellement absurde. D'accord, je veux bien admettre qu'il n'ait pas aimé le nouvel ami de sa tante, mais de là à se venger en fuguant et en allant piquer une voiture! Pour ensuite renverser un cycliste sans même s'arrêter pour lui venir en aide. Cela n'a vraiment aucun sens. Nick qui consacre tous ses efforts à la rééducation d'un chien. Qui aide Antoine et les autres jeunes, également. Comment une personne aussi patiente, aussi attentionnée peut-elle se montrer aussi irresponsable et aussi insensible?

Je me tourne et me retourne dans mon lit.

Et ce n'est pas la seule chose qui me tracasse. Pourquoi Nick a-t-il autant tardé pour se débarrasser de l'auto? Il lui a fallu près de quatre heures, entre la collision et le moment où un témoin l'a vu abandonner la voiture. Et pourquoi est-il allé si loin, en banlieue nord de la ville, avant de la laisser? N'a-t-il pas pensé que quelqu'un ait pu voir l'accident et donner tout au moins une description de la voiture à la police? Pourquoi l'a-t-il gardée si longtemps avant de l'abandonner quelque part pour ensuite disparaître?

Et cette histoire d'empreintes digitales? Allons donc! Quelqu'un qui blesse une personne et s'enfuit du lieu de l'accident sait nécessairement que tôt ou tard, la police va passer la voiture au peigne fin. Et si, comme Nick, ce chauffard a déjà un casier, il sait nécessairement que ses empreintes sont dans le fichier. Et Nick n'a même pas pensé à effacer ses traces? Est-il à ce point stupide? Même s'il a d'abord agi sous l'emprise de la panique, il a eu plusieurs heures pour réfléchir avant d'abandonner la voiture.

Et, à bien y penser, pourquoi a-t-il traversé toute la ville pour aller piquer une auto? Pourquoi ne s'est-il pas servi dans le quartier où réside sa tante?

Si seulement celle-ci avait regardé les films avec lui! Si elle ne l'avait pas laissé seul, jamais il n'aurait pu fuguer.

D'accord, ma mère a raison de dire que ce n'est pas la faute de la tante. Mais celle-ci connaît bien Nick. Elle savait qu'il était frustré, et ce qu'il peut faire quand il est dans cet état. Pourquoi lui a-t-elle fait confiance? Pourquoi l'a-t-elle laissé seul à huit heures et demie du soir si elle pensait qu'il pouvait être assez perturbé pour faire un geste stupide?

Oh!

Je me redresse comme mue par un ressort dans mon lit. J'allume la lampe, attrape mon téléphone et compose le numéro de mon père.

— Tu connais Ed Jarvis, pas vrai?

— Robbie? répond mon père d'une voix pâteuse. Il est près de minuit!

— Désolée, papa. Je t'ai réveillé?

— À vrai dire, oui.

— Papa, j'ai le sac à dos de Nick en ma possession. Je l'ai trouvé au refuge. Je veux le lui rendre.

Mon père garde le silence un moment.

— Mais ta mère est son avocate. Elle ne peut pas s'arranger pour le lui remettre?

— S'il te plaît, papa.

— Tu veux seulement lui rendre son sac?

— Eh bien, oui, et peut-être lui parler aussi.

Un autre silence à l'autre bout du fil.

— J'appellerai Ed demain matin, Robyn. Mais je ne te promets rien. Nick est en détention. Les visites sont réglementées.

— Merci, papa.



Le lendemain matin, je m'empare de l'annuaire téléphonique, l'ouvre à la page des noms commençant par un T et trouve le numéro que je cherche. La tante de Nick semble étonnée de mon appel, mais elle se souvient de moi et plus particulièrement de mon père. Ma question semble la surprendre également, mais elle répond.

— Vous êtes amis, Nick et toi ? me demande-t-elle ensuite.

— Il en connaît tout un rayon sur les chiens. Le personnel du refuge le respecte énormément.

— C'est vrai ? s'exclame-t-elle, surprise.

Je la remercie de sa patience, puis je compose un autre numéro.



Mon père me téléphone un peu avant midi. Il m'annonce qu'il va passer me prendre. Je lui réponds que je l'attendrai chez lui. Il faut que je récupère d'abord le sac à dos de Nick dans le placard où je l'ai laissé.

— Dis-moi si je me trompe, me dit mon père plus tard quand je sors de ma chambre. N'est-ce pas le même sac que tu trimbalais quand je suis passé te prendre avant-hier ?

— C'est possible.

Il examine le sac mais s'abstient de tout commentaire.

Vingt minutes plus tard, il gare sa voiture devant une vaste maison de briques un peu de guingois, dans une rue d'un quartier résidentiel ordinaire. Ed Jarvis nous attend à l'intérieur.

— Merci de l'avoir rapporté, dit-il en désignant le sac d'un mouvement de tête. Nick était au désespoir. Il croyait l'avoir perdu.

— J'aimerais le lui rendre moi-même, dis-je. Est-ce possible ?

Monsieur Jarvis regarde mon père, qui se contente de hausser les épaules.

— Je vais demander à quelqu'un d'aller chercher Nick, dit monsieur Jarvis. Tu peux aller l'attendre dans la salle de visite.



Je suis assise devant une table dans une pièce située à l'arrière de la maison. Un des murs est complètement vitré, si bien que je vois Nick arriver en compagnie d'un autre homme. Il me regarde, sans sourire, puis pénètre dans la pièce. L'homme qui l'escortait reste dans le couloir pour le surveiller.

— Monsieur Jarvis m'a dit que tu avais quelque chose pour moi, me dit Nick.

Je pose le sac sur la table.

— Tu l'avais laissé au refuge le jour où on t'a arrêté.

Il s'empare du sac, l'ouvre et se met à fouiller à l'intérieur.

— Il ne manque rien, lui dis-je.

Il referme le sac, le balance par-dessus son épaule et se dirige vers la porte, mais il se retourne quand j'ajoute que j'ai un aveu à lui faire.

— Tu sais, le livre sur les chiens qui est dans ton sac. Celui que Stella t'a offert. Je l'ai un peu consulté.

Il me fixe d'un air indifférent, comme pour me signifier qu'il ne s'intéresse ni à moi ni à ce que j'ai à lui dire.

— C'était très éclairant, tu sais.

Il garde le silence.

— Je connaissais déjà quelques trucs sur les chiens. Mais j'ignorais bien des choses dont parle ce bouquin.

Je n'obtiens aucune réaction, sans que cela me surprenne vraiment.

— Par exemple, je ne savais pas que certains aliments que nous mangeons peuvent rendre les chiens malades. Les oignons et l'ail, par exemple. Ces légumes contiennent beaucoup de soufre, ce qui détruit les globules rouges des chiens et peut causer des anémies graves. Le savais-tu ?

Il se contente de me dévisager.

— Bien sûr que tu le savais. Tu as même souligné le paragraphe. Le chocolat, lui aussi, est nocif pour les chiens. Il contient une substance appelée théobromine qui est toxique

pour les chiens et peut même leur être fatale. Une seule barre de chocolat contient suffisamment de théobromine pour rendre un petit chien très, très malade. Et le chocolat à cuire, celui qu'on utilise pour faire les gâteaux et les biscuits, en contient une forte concentration. Le chocolat à cuire peut tuer un chien.

— Il faut que j'y aille, déclare Nick.

— Orion a été malade dimanche, Nick. Et lundi aussi.

— Et alors ?

— Il a été malade parce que quelqu'un lui a donné du gâteau au chocolat.

Aucune autre réaction qu'un regard toujours aussi glacial. Je parie qu'il lui a fallu des années pour perfectionner ce masque d'indifférence.

— J'ai trouvé des miettes de gâteau et de glaçage sur sa couverture, Nick. Des miettes de gâteau au chocolat et de glaçage bleu. Ta tante t'avait confectionné ton gâteau préféré samedi — un fondant au chocolat à deux étages, sur lequel elle avait écrit *Bon anniversaire, Nick* avec du glaçage bleu.

Silence.

— Tu es allé au refuge samedi soir, n'est-ce pas ? Tu es entré par effraction ?

Il fixe sur moi un regard toujours aussi impénétrable.

— Ce que je ne comprends pas, c'est comment tu as pu donner du gâteau au chocolat à

Orion en sachant pertinemment que c'était mauvais pour lui.

Il croise les bras sur la poitrine et me dévisage en silence.

— Veux-tu savoir ce que je pense, Nick? Je pense que lorsque tu as dit aux policiers que tu avais renversé ce cycliste, tu ne connaissais pas toute l'histoire. Je pense aussi que lorsque tu as avoué l'avoir fait, personne ne s'est posé de question, ni ta tante, ni les policiers, ni ton avocate, ni même Antoine, qui pourtant te respecte. Je veux dire, tu n'es pas exactement un ange, pas vrai? Tu avais des antécédents.

Finalement, j'obtiens une réaction. Il me lance un regard furibond.

— Mais il y a autre chose qui m'agaçait, Nick.

J'attends quelques secondes pour lui donner le temps de s'enquérir de la chose, mais il reste muet.

Si c'est comme ça...

— Si tu voulais aller faire une virée en auto, pourquoi t'es-tu donné la peine de traverser toute la ville pour piquer une voiture? Pourquoi ne pas en avoir pris une dans le voisinage? Dans le quartier où vit ta tante, pas dans celui où vit Joey?

Toujours le silence.

— Parce que c'est dans ce quartier-là que l'auto a été volée. La Cinquième rue et la Main. Je connais le coin. J'y ai même mangé dans un restaurant il n'y a pas si longtemps. Il s'avère

que Joey et Angie habitent pratiquement en face de ce restaurant.

Angie, la jeune femme enceinte jusqu'aux yeux que j'avais aidée à descendre de l'autobus le soir où je suis sortie avec Billy. Angie, qui a envoyé à Nick une carte d'anniversaire. Angie, qui apparaît sur la photo à côté de Nick et de Joey.

— Quand doit-elle accoucher, Nick? Est-ce pour ça que tu as donné cet argent à Joey? Pour le bébé?

Enfin une réaction! Il cligne des yeux, surpris.

— Comment t'es-tu rendu de chez ta tante jusqu'à l'endroit où tu as pris l'auto, Nick?

La surprise disparaît de son visage, remplacée par son masque d'indifférence. Et bien entendu, il ne répond pas à ma question.

— Tu as dû prendre le métro, puis l'autobus, hein? Par quel autre moyen aurais-tu pu traverser la ville? Tu n'as pas de voiture. Tu n'as même pas ton permis de conduire. Veux-tu savoir ce que je pense?

J'ai l'impression de parler à un mur.

— Ta tante monte se coucher un peu avant huit heures et demie. Tu attends une quinzaine de minutes pour t'assurer qu'elle s'est endormie. Puis tu sors en catimini. Tu prends le métro, puis l'autobus jusqu'au coin de la Cinquième et de Main, et tu empruntes une auto. Je me trompe?

Pas de réponse.

— Le seul hic, c'est que la chronologie ne colle pas. À cette heure-là, le samedi soir, il faut au moins quarante-cinq minutes pour se rendre de chez ta tante jusqu'à l'autre bout de la ville, à l'endroit où la voiture a été prise. Je le sais, je l'ai appris en téléphonant à la société de transport urbain.

Rien. Aucune réaction.

— Bon. Supposons que tu sortes de chez ta tante à huit heures quarante-cinq, une fois que tu as la certitude qu'elle s'est endormie. Tu n'as pas pu arriver à destination bien avant neuf heures trente. Mais l'accident s'est produit à neuf heures quarante, à l'autre extrémité de la ville, dans le quartier de ta tante. Veux-tu savoir ce qui m'étonne, Nick? Je me demande comment tu as fait pour revenir si vite. Ce trajet prend au moins vingt minutes en voiture.

— Et si j'étais parti plus tôt?

— C'est ça! Comme si tu étais assez idiot pour filer dès que ta tante monte à l'étage en priant le ciel qu'elle ne s'aperçoive de rien.

Ses yeux lancent des éclairs, mais il ne desserre pas les lèvres.

— Et ce n'est pas la seule chose qui ne colle pas, Nick. Le témoin qui t'a vu abandonner l'auto a dit que tu zigzaguais sur la route au point qu'il a cru que tu étais ivre. Mais tu ne l'étais pas, hein? Tu ne sais tout simplement pas conduire. Alors comment as-tu fait pour traverser toute la ville, et ce, en deux fois moins de temps qu'il n'en faudrait à un conducteur

expérimenté pour le faire ? Et comment t'es-tu rendu au refuge ? Ne me dis pas que tu n'y es pas allé. Je sais que tu y es entré. Les traces de gâteau en sont la preuve. Et tu as abandonné l'auto pas très loin du refuge — encore une chose qui m'a semblé bizarre. Le cycliste a été heurté à neuf heures quarante, mais tu ne t'es pas débarrassé de l'auto avant une heure trente du matin ou presque. Pourquoi ?

Pas de réponse.

— Quand je suis tombée sur toi l'autre jour, devant le bureau de ma... de ton avocate, tu m'as dit qu'il n'y avait rien de grave, que le cycliste était reparti sur ses deux jambes. Sauf qu'il n'est jamais reparti. Il ne s'est même pas relevé, Nick. Il ne le pouvait pas. Mais c'est l'histoire que Joey t'a racontée, pas vrai ? Joey t'a dit que le gars s'était relevé. Il s'est arrangé pour que tu sous-estimes la gravité de l'accident. Je me trompe ?

La façade de Nick finit par craquer — une petite fissure.

— Joey n'a rien à voir dans cette histoire, dit-il.

— Ah non ? Eh bien, moi, je pense le contraire. Et j'ai la conviction que tu le couvres. Je ne sais pas exactement pourquoi. Peut-être as-tu le sentiment d'avoir une dette envers lui. Peut-être es-tu persuadé que tu ne risques pas grand-chose, alors que lui risque gros. Il est plus vieux que toi. Et il s'est fait retirer son permis de conduire, pas vrai ?

Je me souviens des paroles de Nick quand il avait emprunté le téléphone de mon bureau pour appeler Joey, et de ce que Joey disait quand je l'avais surpris en grande conversation avec Nick, de l'autre côté de la clôture. Joey attendait qu'on lui rende son permis.

L'armure de Nick en prend un autre coup. Il me regarde, sidéré.

— Un retrait de permis, cela signifie qu'il a déjà commis une infraction grave. Si toi, tu te reconnais coupable de délit de fuite après avoir emprunté une auto pour faire une virée, tu écopes seulement d'une prolongation de peine. Et avec de la chance, tu la purgeras en foyer de groupe. Pas en milieu fermé. Mais si Joey se fait prendre pour le même délit, que va-t-il se passer ? Il a vingt ans. S'il est reconnu coupable de négligence criminelle ayant causé des lésions corporelles, il va sûrement faire de la prison. Surtout s'il conduisait un véhicule après s'être fait retirer son permis. Et s'il a déjà été mêlé à une histoire de ce genre par le passé. Et c'est le cas, hein ?

Nick reste muet.

— Mais le cycliste est mort. Tu encours une peine beaucoup plus sévère, à présent.

Il tourne les talons et se dirige vers la porte.

Bon sang, il ne cède pas un pouce de terrain ! Je me lève.

— Très bien, Nick. Tu t'en tiens à ta version, et je m'en tiens à la mienne. Mais tu veux que

je te dise ? C'est la mienne que les policiers vont croire, pas la tienne ! Et tu sais pourquoi ? Parce que je ne suis pas débile comme toi !

Il fait demi-tour, furieux.

— Tais-toi ! crache-t-il. Tais-toi, tu m'entends ?

— Non, je ne me tairai pas ! Je vais raconter tout ce que je sais. Et ils vont vérifier, pour constater que ton histoire ne tient pas debout. Tu essaies de couvrir Joey, mais ils vont le coincer. Tu verras.

Il a serré les poings. Je jette un coup d'œil au gardien qui attend dans le couloir. Je ne pense pas qu'il puisse nous entendre, mais je le vois suivre attentivement Nick des yeux.

— Allez, Nick. Ne fais pas l'idiot ! Tu as accepté de prendre la responsabilité d'Orion. Tu peux l'aider. Tu l'as déjà beaucoup fait, mais il peut très bien ne pas s'en sortir sans toi. Tu as aidé Antoine, également. Il me l'a dit. Tu l'as empêché de voler cet argent. Mais servir de couverture à Joey ? Il va bientôt être père. Il doit assumer ses actes. Tu ne l'aides pas en lui permettant de s'en tirer comme ça.

— Pourquoi t'obstines-tu à te mêler de ce qui ne te regarde pas ? lance Nick.

— Parce que ce qu'a fait Joey est grave. Et ce que tu fais ne l'aide pas ; tu ne fais que te faire du mal à toi-même.

Je le regarde droit dans les yeux.

— Veux-tu vraiment que les gens croient que tu as agi ainsi ?

Il me dévisage d'un air mauvais.

— Antoine m'a dit que Joey t'avait sauvé la vie. Est-ce pour cette raison que tu le couvres ?

Pas de réponse. C'est la personne la plus coriace que je n'ai jamais rencontrée. Peut-être est-ce sa nouvelle stratégie pour composer avec sa colère : il essaie de tout garder à l'intérieur.

Je passe à côté de lui et me dirige vers la porte.

— Mon beau-père, dit Nick alors que je tourne la poignée. Le père de Joey. C'était un vrai salaud.

Je me retourne.

— Il buvait. Et il battait ma mère. Un jour, il a sorti un couteau. Il l'a menacée. J'ai essayé de l'arrêter, mais c'est un gros costaud et je n'étais qu'un gamin. Si Joey ne l'en avait pas empêché, il m'aurait tué.

Il lève la main pour toucher la cicatrice qui lui barre la joue.

— Alors il s'est retourné contre Joey. Et Joey a failli mourir.

Il me regarde dans les yeux.

— Le pire qu'il puisse m'arriver, c'est deux ans de placement. Même mon avocate le dit. Et même deux ans en milieu fermé, ce n'est pas la fin du monde. J'aurai dix-huit ans en sortant. Mon casier sera effacé. Joey a vingt ans. Et il a déjà deux infractions de conduite avec facultés affaiblies à son actif. Cela va peser lourd dans

la balance. Ils vont le mettre dans un fichu pétrin. Et le bébé doit naître très bientôt.

— *Ils ne vont pas le mettre dans le pétrin, Nick. Il s’y est mis lui-même! Et il est prêt à te laisser payer pour ses fautes!*

— Je lui dois bien ça.

— Non, Nick. Tu ne lui dois pas ça. Et si tu n’en parles pas à ton avocate, moi, je vais lui en parler.

Nick se laisse choir sur une chaise.

— Tu es vraiment une emmerdeuse, tu sais!

Je m’assois en face de lui.

— Qu’est-ce qui s’est vraiment passé samedi soir?

Nick secoue la tête. J’attends. Finalement, il se décide à parler.

— Joey s’est pointé chez ma tante, qui était déjà au lit. Il est rentré en douce. Joey peut entrer où il veut, il n’y a pas une serrure qui lui résiste. Il avait bu. Pour fêter, m’a-t-il dit. Tu sais, mon anniversaire. Il voulait que je vienne avec lui parce qu’il avait une surprise pour moi. Il a pris le reste du gâteau et nous sommes sortis. Je savais que c’était stupide, mais Joey est comme ça. De toute façon, personne n’en saurait rien.

Je hoche la tête.

— Il avait une auto que je n’avais jamais vue auparavant. Il m’a dit qu’il l’avait empruntée, mais sans préciser à qui, et qu’il avait récupéré son permis. Il m’a dit « viens, monte ».

Je lui ai demandé où nous allions, mais il s'obstinait à me répéter que c'était une surprise. Et c'est comme ça que je me suis retrouvé derrière le refuge, à côté de Joey qui crochetait la serrure de l'une des portes de la section des animaux. J'ai essayé de l'arrêter. « Hé, c'est ton anniversaire, m'a-t-il crié. Tu veux aller dire bonsoir à ce chien, pas vrai? Tu veux me le présenter, non? » Il m'a même dit que si ça me tentait, on pourrait emmener Orion. La porte s'est ouverte et...

Il hausse les épaules et baisse les yeux vers le plancher.

J'attends la suite.

— Il est entré et je l'ai suivi, poursuit Nick, qui semble honteux à présent. Et tout de suite après, je l'ai vu à l'intérieur de l'enclos qui donnait du gâteau à Orion. Il a tout englouti avant que j'aie pu faire quoi que ce soit pour l'en empêcher. Je savais bien que cela allait le rendre malade. Je le savais.

Il relève la tête et croise mon regard. Pour la première fois, il a l'air désolé.

— J'ai dit à Joey qu'il fallait déguerpir sur-le-champ. Nous sommes sortis et avons repris l'auto. C'est là qu'il m'a tout déballé. Toute l'histoire. La grosse surprise. La vraie raison pour laquelle il s'était pointé chez ma tante.

Nick s'interrompt.

— Il n'était pas venu me souhaiter bon anniversaire, reprend-il, d'un ton amer cette fois. À mon avis, il l'avait complètement oublié

jusqu'à ce qu'il voie le gâteau que ma tante avait fait. Non, il est venu me voir parce qu'il avait encore fait une ânerie. Il a perdu son emploi, tu sais, après qu'on lui a retiré son permis. Il ne parvenait à se faire embaucher nulle part et Angie et lui ont pris du retard sur le paiement de leur loyer. Le bébé doit naître bientôt et Angie n'aime pas que Joey sorte. Il se sentait sous pression... il n'a pas pu tenir, m'a-t-il dit. Il est sorti prendre quelques verres et a emprunté une auto — prétendument parce qu'il voulait me voir. Selon lui, ce n'est pas juste que je n'aie pas le droit de le voir. Mais il a renversé quelqu'un en cours de route et il a paniqué. Il voulait que je l'aide à cacher la voiture quelque part. Mais il voulait surtout que je lui permette de se tirer d'affaire. Il m'a raconté que le cycliste était reparti sur ses deux jambes, mais que quelqu'un avait assisté à toute la scène. Une femme. Il a ajouté qu'il y avait peu de chances qu'elle ait pu l'identifier, mais dans le cas contraire, il m'a demandé si je pouvais faire quelque chose pour lui. Une dernière faveur, tu vois? J'allais refuser, mais il m'a supplié. Il m'a parlé du bébé. De son amour pour Angie. Et il a un emploi en vue. Sans compter que je lui dois beaucoup.

Il pousse un soupir.

— Je me suis occupé de la voiture. Je croyais avoir effacé toutes les empreintes, mais j'ai dû en oublier quelques-unes, pas vrai?

Je hoche la tête. Je ne sais pas quoi dire.

— Son enfant mérite la présence d'un père. Même si ce père est Joey. Peut-être qu'il va finir par s'amender. Qui sait ?

J'acquiesce, bien que j'aie des doutes.

Nick se penche en avant.

— Je ne te comprends pas, me dit-il.

— Je ne te comprends pas, moi non plus.

Bon sang, je ne pourrais pas mieux dire.

— Vas-tu vraiment en parler aux flics ?
m'interroge-t-il.

Je fais oui de la tête.

— Mais je ne serai pas blanchi pour autant, tu sais. J'ai aidé Joey.

— Je sais.

Pendant un instant, nous nous taisons tous les deux. Nick me regarde, mais ne tente pas de me faire changer d'avis. Je me lève. Mon père doit se demander ce que je fabrique. Mais...

— Est-ce que je peux te poser une question, Nick ?

— Tu m'en as déjà tellement posé ! Tu es pire que les flics, répond-il en m'adressant un pâle sourire. Bon. Vas-y !

Grâce à ma mère, je sais ce qu'il a fait. Mais j'ignore pourquoi il l'a fait. Cela me semble tout à coup très important de le savoir.

— Qu'est-ce que tu as fait pour échouer dans le programme RUC ?

Il hausse les épaules. J'ai d'abord l'impression que ce sera la seule réponse que j'obtiendrai. Mais je me trompe.

— J'ai péché les plombs un jour à l'école, me dit-il.

— Comment est-ce arrivé ?

— Il l'a tuée.

Je le regarde sans comprendre.

— Mon beau-père. La dernière fois qu'il s'en est pris à ma mère, il l'a tuée. Il a réussi à négocier un plaidoyer d'homicide involontaire coupable. Il a pris huit ans, avec admissibilité à une libération conditionnelle au bout de trois ans. Trois malheureuses années.

Ses yeux bleu foncé lancent des éclairs.

— Deux semaines après, j'ai été convoqué par ce nouveau directeur adjoint. Il venait d'arriver. Il était peut-être en fonction depuis une semaine. Il y avait cette secrétaire d'école — elle était toujours gentille avec moi, elle l'était avec tous les élèves, peu importe le milieu d'où ils venaient. Elle a dit à ce gars de me traiter avec douceur à cause de ce qui était arrivé à ma mère. Le type, ce directeur adjoint, avait mon dossier dans les mains. Je ne sais pas s'il l'avait lu et s'il s'était déjà fait son idée sur mon compte. Sais-tu ce qu'il a répondu à la secrétaire, alors que j'étais juste à côté ?

Je secoue la tête. J'ai un mauvais pressentiment.

— Il a dit qu'une femme qui accepte de rester avec un homme qui lui tape dessus mérite ce qui lui arrive...

— Oh!...

J'essaie de me mettre dans les souliers de Nick. Comment aurais-je réagi à sa place ?

— C'est ce qu'il a dit à la secrétaire. Peut-être n'a-t-il pas fait exprès pour que je l'entende. Mais j'ai entendu.

Il hausse les épaules.

— Il y avait un concierge ou un plombier qui travaillait sur la tuyauterie du plafond du bureau. J'ai attrapé le premier truc qui m'est tombé sous la main et puis...

Il baisse la tête et fixe le plancher.

— Qu'est-il arrivé à ce directeur adjoint, Nick ? J'espère qu'ils l'ont au moins congédié à cause de ce qu'il a dit.

Nick relève la tête et me regarde comme si j'étais devenue folle.

— Tu veux rire ? Congédier un directeur d'école ?

— Cela peut arriver.

— Ouais, eh bien, pas à celui-là...

Le surveillant resté dans le couloir cogne à la vitre. Nick se lève et balance son sac à dos par-dessus son épaule.

— Je dois y aller, me dit-il.

J'ai une dernière question à lui poser, une dernière information à obtenir.

— Quand tu as piqué cet argent à l'école, c'est Joey qui t'accompagnait, n'est-ce pas ?

Il confirme.

— Antoine m'a dit que tu l'avais empêché de voler de l'argent du refuge. Essayais-tu de

faire la même chose à l'école, de dissuader Joey?

Nick lève les yeux et soutient mon regard. Il a d'abord l'air furieux, mais son expression change. Puis, il a plutôt l'air honteux.

— Non, répond-il. J'étais venu voler cet argent.

J'ignore pourquoi je suis si déçue. J'espérais probablement m'être trompée sur son compte depuis le tout début.

— Je rêvais d'avoir un chien, poursuit-il. J'ai toujours voulu en avoir un. Mon beau-père m'a finalement donné son autorisation à condition que je paie la nourriture du chien. J'ai alors pensé prendre un emploi à temps partiel. Puis Joey a vu les affiches annonçant cette exposition d'animaux de compagnie en passant me prendre après la classe. Il a pensé qu'il existait un moyen plus facile de me procurer le fric nécessaire.

Il secoue encore la tête.

— On m'a dit que vous aviez travaillé fort pour ramasser cet argent.

— Et on m'a dit que tu l'avais gaspillé dans une arcade de jeux du centre-ville.

— Ouais. Il s'est trouvé que mon beau-père m'avait donné sa permission uniquement parce qu'il était persuadé que jamais je ne trouverais l'argent. Quand je lui ai montré le fric, il m'a tout simplement ri au nez.

La souffrance transparaît encore dans ses yeux, malgré toutes ces années.

— Joey m'a alors dit que nous ferions tout aussi bien d'aller nous amuser...

L'homme dans le couloir frappe encore à la vitre et indique la porte d'un signe de tête.

— Il faut que j'y aille, dit Nick.

Il pose la main sur la poignée de la porte et se retourne vers moi.

— Je suis désolé, Robyn.

Six jours plus tard, j'achève ma dernière journée de travail au refuge. Depuis le matin, je n'ai cessé de regarder derrière moi. J'ai appris, de la bouche de ma mère, que Joey avait été arrêté peu de temps après ma longue conversation avec Nick au foyer de groupe. Je sais également qu'avec l'aide de monsieur Jarvis, de Kathy et de monsieur Schuster, elle a réussi à faire lever les accusations pesant contre Nick et à arranger une rencontre entre Nick et le président du conseil d'administration du refuge. Au dire de ma mère, Kathy, monsieur Jarvis et monsieur Schuster sont tous intervenus en faveur de Nick. Ils veulent qu'il réintègre le programme et revienne au refuge. Kathy a pensé que si le président avait l'occasion de s'entretenir avec Nick, il allait peut-être changer d'avis et revenir sur sa décision. La rencontre doit avoir lieu aujourd'hui. J'espère que tout se passera bien et que Nick pourra fréquenter de nouveau le refuge. Mais j'ai une frousse bleue de tomber sur lui. Joey va à coup sûr se retrouver derrière les barreaux et j'ai peur que Nick ne m'en veuille. Je suis presque sûre que si je ne l'avais pas menacé d'aller tout

raconter à la police, jamais il n'aurait révélé à ma mère ce qui s'était exactement passé, et jamais Joey n'aurait été arrêté.

Je ne bouge pas du placard à balais qui me sert de bureau et passe la journée les yeux rivés sur l'écran de mon ordinateur. Je ne vais même pas dehors à la pause de midi. Puis, à quatre heures, Kathy frappe à ma porte pour me demander de lui rendre un dernier service.

— Nous avons organisé une réception pour plusieurs de nos donateurs en fin de journée, me dit-elle. Janet aurait besoin d'un coup de main pour préparer les lieux. Elle est dans la salle de conférence.

Et elle n'est pas seule. Tous ceux que j'ai eu l'occasion de fréquenter depuis un mois y sont aussi.

— Surprise! s'exclament-ils quand j'entre dans la salle.

Kathy pouffe de rire devant mon air ahuri.

— Nous voulons te remercier pour tout ce que tu as fait, Robyn, dit-elle. Grâce à toi, notre banque de donateurs est maintenant à jour. Je sais que c'était un travail fastidieux, mais il va nous rendre énormément service.

Tout le monde applaudit, le sourire aux lèvres. Kathy entreprend alors de couper le gâteau au chocolat et de servir tout le monde, puis elle me remet un cadeau. Chaque personne avec qui j'ai travaillé ce dernier mois me dit combien elle a apprécié mes efforts. Je suis

plutôt fière de ce que j'ai fait, même si au départ j'étais venue travailler ici à contrecœur.

Une fois la petite fête terminée, je rebrousse chemin en direction de mon bureau pour ramasser mes affaires quand je vois Nick sortir d'une salle de réunion. Il s'est habillé pour l'occasion et porte un pantalon gris et une chemise bien repassée. Il a troqué ses chaussures de sport pour des souliers. Il sourit presque. Monsieur Jarvis l'accompagne. Orion est là lui aussi.

Je m'apprête à m'éclipser en catimini quand Nick m'aperçoit. Il dit quelque chose à monsieur Jarvis, lui tend la laisse d'Orion et remonte le couloir pour me rejoindre. Je reste plantée là, trop gênée pour m'enfuir, mais j'appréhende ce qu'il va me dire.

— Salut! se contente-t-il de me lancer.

— Salut!

Nous nous dévisageons en silence.

— Ils avaient l'intention de m'expulser du programme, finit par dire Nick. Mais Kathy et monsieur Jarvis les ont convaincus que cela valait la peine de m'accorder une autre chance. Monsieur Schuster est intervenu en ma faveur. Mon avocate aussi.

— J'en suis contente.

Il ne me quitte pas des yeux et me fixe avec insistance, comme s'il essayait de lire dans mes pensées. J'ai envie de tourner les talons et de m'enfuir.

— Pourquoi ne pas m'avoir dit que mon avocate est ta mère ? demande-t-il.

— J'ai pensé que si tu l'avais appris, tu aurais refusé de me dire quoi que ce soit.

— Ouais. Tu as probablement raison.

Il lance un regard en direction de monsieur Jarvis, qui l'attend à l'autre extrémité du couloir.

— Alors je suppose qu'elle t'a raconté, pour Joey ?

Je hoche la tête.

— J'en suis désolée.

— Moi aussi. Angie était dans tous ses états. Mais elle lui donnera peut-être l'occasion de se rattraper quand il sortira. J'espère, en tout cas, qu'il ne va pas la décevoir.

— Moi aussi.

Nous nous taisons un moment, mal à l'aise.

C'est Nick qui rompt le silence.

— Monsieur Jarvis et Stella m'ont dit que si je travaillais dur, Orion et moi allions probablement finir le programme avec succès comme les autres. Orion a pris un peu de retard, mais monsieur Schuster s'est occupé de lui pendant mon absence et au moins, il n'a pas oublié tout ce que je lui ai appris.

— J'en suis ravie.

Je vois derrière lui monsieur Jarvis et Orion qui attendent patiemment, les yeux tournés vers nous.

— Bon, il faut que j’y aille, dis-je. C’est ma dernière journée ici.

— Oh?

Je ne sais pas si mon imagination me joue des tours, mais j’ai l’impression qu’il est déçu.

— C’est fini, alors? Tu ne reviendras plus?

Je secoue la tête.

Nous nous regardons encore, aussi gauches l’un que l’autre.

— Eh bien, au revoir, dis-je enfin avant de tourner les talons.

— Hé, Robyn! Je me demandais...

J’attends.

— Quand Orion et moi passerons les examens du programme, si nous réussissons, j’ai pensé que... il y aura une sorte de petite cérémonie ici. Nous avons le droit d’y emmener des invités. Je me demandais... peut-être voudras-tu venir? Je t’invite.

— Moi?

— Ouais.

— Euh...

Je n’hésite pas longtemps.

— D’accord. Ça me fera plaisir.

Il me sourit. Nick D’Angelo m’adresse un sourire!

Il tourne la tête et m’observe du coin de l’œil.

— Il te reste une chose à faire avant de partir d’ici, fait-il. Ça ne prendra qu’une minute.

— Qu’est-ce que c’est?

— Suis-moi!

Il se dirige vers monsieur Jarvis et Orion. Je lui emboîte le pas, réticente à m'approcher du gros chien.

Nick reprend la laisse des mains de monsieur Jarvis.

— Viens! me dit-il.

Je le suis à l'extérieur jusqu'à la pelouse. Il ordonne à Orion de s'asseoir.

— Il est grand temps que vous deveniez amis, tous les deux. Sans toi, Robyn, je ne serais pas ici. Et si je n'étais pas ici, Dieu sait ce qu'il adviendrait d'Orion. Donne-moi ta main.

Je m'exécute et il prend gentiment ma main dans la sienne. Il a la paume calleuse, mais chaude, et un frisson me parcourt le bras. Lentement, il approche nos deux mains du museau d'Orion. Le grand chien lève les yeux vers moi, mais reste assis. Sa truffe frémit quand il me flaire.

— Il aime qu'on le gratte derrière les oreilles, ajoute Nick.

Il guide ma main jusqu'au-dessus du crâne d'Orion et m'encourage d'un signe de tête. Je gratte la grosse tête du chien avec précaution. Presque aussitôt, j'entends sa queue se mettre à frapper joyeusement le sol. Nick me sourit toujours. Je ne l'ai jamais vu avoir l'air aussi heureux.

J'ai bien l'impression de m'être fait deux nouveaux amis.

Les titres de la collection Atout

1. *L'Or de la felouque***
Yves Thériault
2. *Les Initiés de la Pointe-aux-Cageux***
Paul de Grosbois
3. *Ookpik***
Louise-Michelle Sauriol
4. *Le Secret de La Bouline**
Marie-Andrée Dufresne
5. *Alcali***
Jo Bannatyne-Cugnet
6. *Adieu, bandits!**
Suzanne Sterzi
7. *Une photo dans la valise**
Josée Ouimet
8. *Un taxi pour Taxco***
Claire Saint-Onge
9. *Le Chatouille-Cœur**
Claudie Stanké
10. *L'Exil de Thourème***
Jean-Michel Lienhardt
11. *Bon anniversaire, Ben!**
Jean Little
12. *Lygaya**
Andrée-Paule Mignot
13. *Les Parallèles célestes***
Denis Côté
14. *Le Moulin de La Malemort**
Marie-Andrée Dufresne
15. *Lygaya à Québec**
Andrée-Paule Mignot
16. *Le Tunnel***
Claire Daignault
17. *L'Assassin impossible**
Laurent Chabin
18. *Secrets de guerre***
Jean-Michel Lienhardt
19. *Que le diable l'emporte!***
Contes réunis par
Charlotte Guérette
20. *Piège à conviction***
Laurent Chabin
21. *La Ligne de trappe***
Michel Noël
22. *Le Moussaillon de la Grande-Hermine**
Josée Ouimet
23. *Joyeux Noël, Anna**
Jean Little
24. *Sang d'encre***
Laurent Chabin
25. *Fausse identité***
Norah McClintock
26. *Bonne Année, Grand Nez**
Karmen Prud'homme
27. *Journal d'un bon à rien***
Michel Noël
29. *Zone d'ombre***
Laurent Chabin
30. *Alexis d'Haïti***
Marie-Célie Agnant
31. *Jordan apprenti chevalier**
Maryse Rouy
32. *L'Orpheline de la maison Chevalier**
Josée Ouimet

33. *La Bûche de Noël***
Contes réunis par
Charlotte Guérette
34. *Cadavre au sous-sol***
Norah McClintock
36. *Criquette est pris***
Les Contes du
Grand-Père Sept-Heures
Marius Barbeau
37. *L'Oiseau d'Eurémus***
Les Contes du
Grand-Père Sept-Heures
Marius Barbeau
38. *Morvette
et Poisson d'or***
Les Contes du
Grand-Père Sept-Heures
Marius Barbeau
39. *Le Cœur sur la braise***
Michel Noël
40. *Série grise***
Laurent Chabin
41. *Nous reviendrons
en Acadie!**
Andrée-Paule Mignot
42. *La Revanche de Jordan**
Maryse Rouy
43. *Le Secret
de Marie-Victoire**
Josée Ouimet
44. *Partie double***
Laurent Chabin
45. *Crime à Haverstock***
Norah McClintock
47. *Alexis,
fils de Raphaël***
Marie-Célie Agnant
49. *La Treizième Carte**
Karmen Prud'homme
50. *15, rue des Embuscades**
Claudie Stanké et
Daniel M. Vincent
51. *Tiyi, princesse
d'Égypte***
Magda Tadros
52. *La Valise du mort***
Laurent Chabin
53. *L'Enquête de Nesbitt***
Jacinthe Gaulin
54. *Le Carrousel pourpre***
Frédéric Durand
55. *Hiver indien***
Michel Noël
57. *La Malédiction***
Sonia K. Laflamme
58. *Vengeances***
Laurent Chabin
59. *Alex et les
Cyberpirates***
Michel Villeneuve
60. *Jordan et la Forteresse
assiégée***
Maryse Rouy
61. *Promenade nocturne
sur un chemin
renversé****
Frédéric Durand
63. *La Conspiration
du siècle****
Laurent Chabin
65. *Estelle et moi**
Marcia Pilote
66. *Alexandre le Grand
et Sutifer***
Magda Tadros
68. *L'Empire
couleur sang****
Denis Côté
71. *L'écrit qui tue***
Laurent Chabin
72. *La Chèvre de bois**
Maryse Rouy

73. *L'Homme de la toundra***
Michel Noël
75. *Le Diable et l'Istorlet***
Luc Pouliot
76. *Alidou, l'orpailleur***
Paul-Claude Delisle
77. *Secrets de famille***
Laurent Chabin
78. *Le Chevalier et la Sarrasine***
Daniel Mativat
79. *Au château de Sam Lord**
Josée Ouimet
80. *La Rivière disparue***
Brian Doyle
82. *Sémiramis la conquérante***
Magda Tadros
84. *L'Insolite Coureur des bois**
Maryse Rouy
85. *Au royaume de Thinarath***
Hervé Gagnon
87. *Fils de sorcière***
Hervé Gagnon
88. *Trente minutes de courage**
Josée Ouimet
89. *L'Intouchable aux yeux verts***
Camille Bouchard
91. *Le Fantôme du peuplier***
Cécile Gagnon
92. *Grand Nord: récits légendaires inuit***
Jacques Pasquet
93. *À couteaux tirés***
Norah McClintock
96. *Les aventures de Laura Berger***
1. *À la recherche du Lucy-Jane*
Anne Bernard Lenoir
98. *Un fleuve de sang***
Michel Villeneuve
100. *Les Crocodiles de Bangkok***
Camille Bouchard
102. *Le Triomphe de Jordan***
Maryse Rouy
103. *Amour, toujours amour! ***
Louise-Michelle Sauriol
104. *Viggo le Viking***
Alexandre Carrière
105. *Le Petit Carnet rouge***
Josée Ouimet
106. *L'Architecte du pharaon*
1. *Un amour secret***
Magda Tadros
108. *Spécimens***
Hervé Gagnon
109. *La Chanson de Laurianne***
Denise Nadeau
110. *Amélia et les Papillons***
Martine Noël-Maw
111. *Les aventures de Laura Berger***
2. *La Nuit du Viking*
Anne Bernard Lenoir
112. *Tableau meurtrier**
Louise-Michelle Sauriol
113. *Pas l'ombre d'une trace***
Norah McClintock
114. *Complot au musée***
Hervé Gagnon
115. *L'Architecte du pharaon*
2. *La femme roi***
Magda Tadros

- | | |
|---|--|
| 116. <i>Ma mère est Tutsi, mon père Hutu**</i>
Pierre Roy | 124. <i>Les aventures de Laura Berger**</i>
4. <i>La Piste du lynx</i>
Anne Bernard Lenoir |
| 117. <i>Le Jeu de la mouche et du hasard**</i>
Marjolaine Bouchard | 125. <i>La Fille du bourreau*</i>
Josée Ouimet |
| 118. <i>Délit de fuite**</i>
Norah McClintock | 126. <i>Intra-muros**</i>
Sonia K. Laflamme |
| 119. <i>Les aventures de Laura Berger**</i>
3. <i>Le Tombeau des dinosaures</i>
Anne Bernard Lenoir | 127. <i>La Louve de mer**</i>
2. <i>La République des forbans</i>
Laurent Chabin |
| 120. <i>Monsieur John**</i>
Guy Dessureault | 128. <i>La Nuit des cent pas</i>
Josée Ouimet |
| 121. <i>La Louve de mer**</i>
1. <i>À feu et à sang</i>
Laurent Chabin | 129. <i>Un avion dans la nuit</i>
Maryse Rouy |
| 122. <i>Les Perles de Ludivine**</i>
Martine Noël-Maw | 130. <i>La Louve de mer**</i>
3. <i>Les Enfants de la Louve</i>
Laurent Chabin |
| 123. <i>Mensonges et Vérité**</i>
Norah McClintock | 131. <i>Dernière chance**</i>
Norah McClintock |

* Lecture facile

** Lecture intermédiaire

*** Lecture difficile



Achévé d'imprimer en octobre 2010
sur les presses de Transcontinental-Gagné,
Louiseville, Québec.